



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

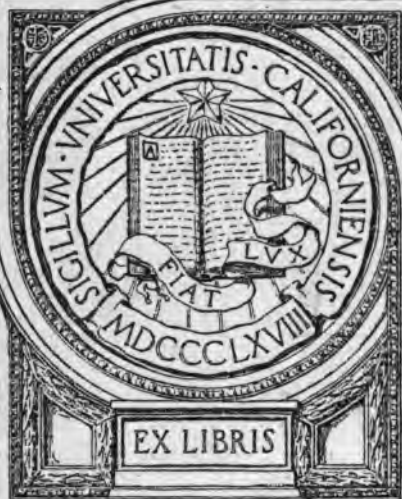
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SB 278 711

IN MEMORIAM

Gustave Faucheux

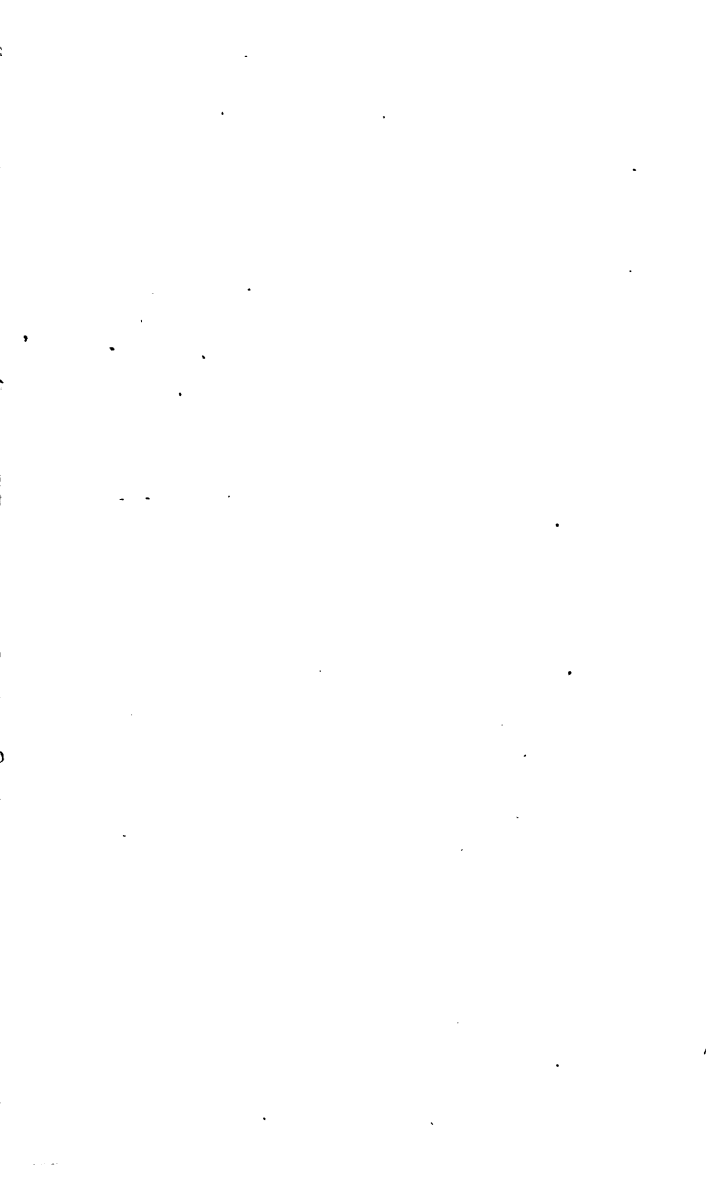


EX LIBRIS

811.2
1844
v. 2









COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

CHEFS-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE P. CORNEILLE,

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6.

1844.

Memorandum
Gustave Fauchery

LE MENTEUR,

COMÉDIE ¹.

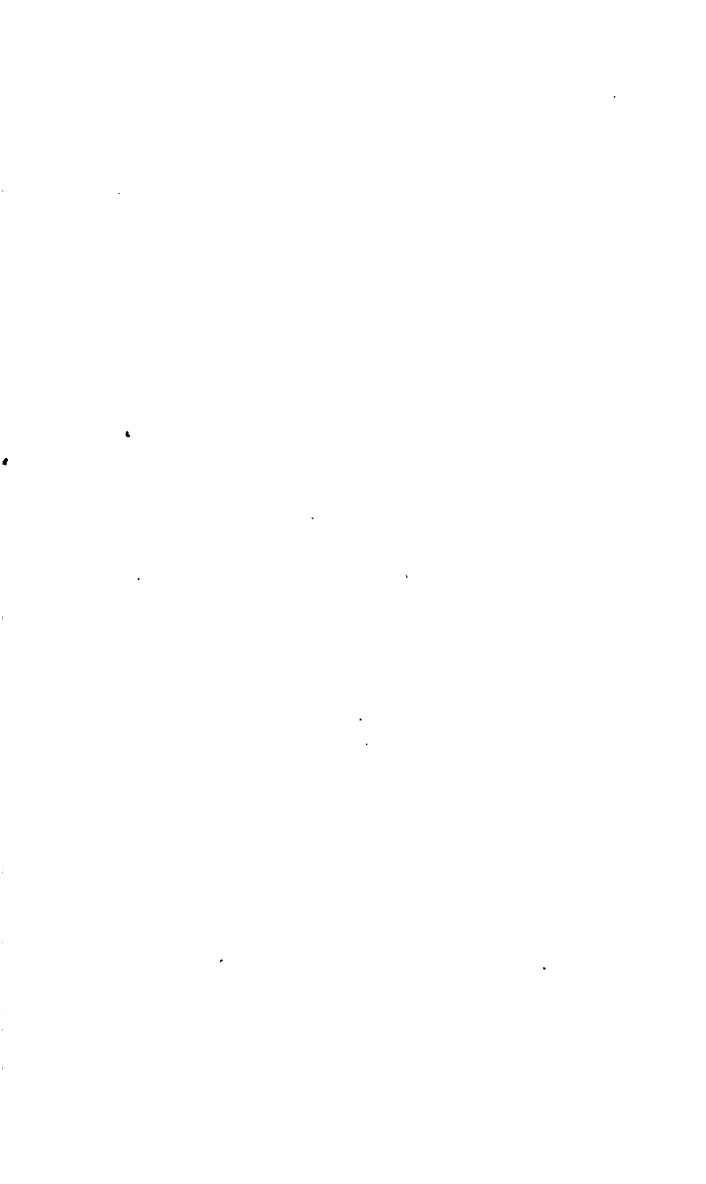
1642.

¹ Il faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que, dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlupinades, Corneille mît la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction ; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible, en effet, que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. Il y a autant de distance de *Mélite* au *Menteur* que de toutes les comédies de ce temps-là à *Mélite* : ainsi Corneille a réformé la scène tragique et la scène comique par d'heureuses imitations. (V.)

II.

1

390728



ÉPITRE.

MONSIEUR ,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière , qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main , dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna* , et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe quand le sujet le pourroit souffrir ; j'ai fait *le menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui , suivant l'humeur des François , aiment le changement , et , après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène , m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier , j'ai voulu faire un essai de ce que pouvoient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci , j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs , étant obligé au genre comique de ma première réputation , je ne pouvois l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que , comme alors que je me hasardai à le quitter , je n'osai me fier à mes seules forces , et que , pour m'élever à la dignité du tragique , je pris l'appui du grand Sénèque¹ , à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné

¹ Sénèque le tragique n'est souvent qu'un déclamateur qui ne méritoit pas le nom de grand de la part du grand Corneille. (P.)

ÉPITRE.

de faire à sa *Médée* : ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa* ; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poëtes ainsi qu'aux peintres¹, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'étoit permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce étoit un crime, il y a longtemps que je serois coupable, je ne dis pas seulement pour *le Cid*, où je me suis aidé de don Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux ; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,

CORNEILLE.

1

. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De Arte poetica, v. 10.

AU LECTEUR.

Bien que cette comédie soit de l'invention de Lope de Vega, je ne vous la donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais, comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la françoise, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le François, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierois peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, si je n'y étois confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seule-

ment est le protecteur des savantes muses dans la Hollande , mais fait voir encore par son propre exemple que les graces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem , secrétaire des commandemens de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle , puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations , et qu'il n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes ¹, l'un françois et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers , à Leyden.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

- CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

- LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

- CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

¹ *Épigramme* est aujourd'hui du genre féminin.

LE MENTEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois ¹.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries ²,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous ;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

¹ On disait alors *faire banqueroute*, pour *abandonner, renoncer, quitter, se détacher*, mais mal à propos ; banqueroute était impropre, même en ce temps-là, dans l'occasion où l'auteur l'emploie. Dorante ne fait pas banqueroute aux lois, puisque son père consent qu'il renonce à cette profession. (V.)

² Nous avons souvent remarqué ailleurs que *dedans* est une légère faute, et qu'il faut *dans*. (V.)

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.

Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames ¹,
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour ² !
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier ³,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous ⁴ :

¹ On prend un soin, on a un soin, on se charge d'un soin, on rend des soins ; mais un soin ne *vient* pas. (V.)

² On ne pratique point l'amour comme on pratique le barreau, la médecine. (V.)

³ Quoique Corneille ait épuré le théâtre dans ses premières comédies, et qu'il ait imité ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de son temps, il est pourtant encore ici loin de la bienséance et du bon goût ; mais au moins il n'y a pas de mot déshonnéte, comme Scarron s'en permit dans de misérables farces des *Jodelets*, qui, à la honte de la nation, et même de la cour, eurent tant de succès avant les chefs-d'œuvre de Molière. (V.)

⁴ *Le son d'un écu* et l'idée de ce vers sont des choses honteuses qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la scène française. Ce vers

Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
 Où peuvent tous venants débiter leurs fleurcettes¹,
 Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux²,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
 Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles³.
 Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal;
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons;
 Ou je me connois mal à voir votre visage,
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
 Vos lois ne régloient pas si bien tous vos desseins
 Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
 Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
 J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
 Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
 Le climat différent veut une autre méthode :
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
 La diverse façon de parler et d'agir
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
 Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre⁴ :
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
 On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;

même est imité de la satire de Regnier intitulée *Macette*. Les bienséances étaient impunément violées dans ce temps-là; et Corneille, qui s'élevait au-dessus de ses contemporains, se laissait entraîner à leurs usages. (V.)

¹ Cela n'est pas français. On dit bien *la maison où j'ai été*, mais non *la coquette où j'ai été*. (V.)

² Ce vers n'est pas français; *faire l'amour d'yeux et de babil* ne peut se dire. (V.)

³ *Chandelles*; cette expression serait aujourd'hui indigne de la haute comédie. (V.)

⁴ Ce mot signifie *revue*. (V.)

Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise¹,
Et vaut communément autant comme il se prise² :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare.
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne³ :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdeau libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse :
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait⁴,

¹ Peut-être cette expression pouvait passer autrefois. (V.)

² *Vaut autant comme* n'est pas français ; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

³ Molière n'a point de tirade plus parfaite ; Térence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau : il n'est point au-dessus d'un valet, et cependant c'est une des meilleures leçons pour se bien conduire dans le monde. Il me semble que Corneille a donné des modèles de tous les genres. (V.)

⁴ On ne dit pas *faire d'un contre-temps*, mais *faire à contre-temps*.

Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir ;

Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se laissant choir ¹.

Ay !

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office ²,

Au reste, cette scène est d'un ton très supérieur à toutes les comédies qu'on donnait alors : elle peint des mœurs vraies ; elle est bien écrite, à l'exception de quelques fautes excusables. (V.)

¹ Une comédie qui n'est fondée que sur un faux pas que fait une demoiselle en se promenant aux Tuileries semble manquer d'art dans son exposition ; et les compliments que se font Clarice et Dorante n'annoncent ni intrigue ni caractère. (V.)

² Si cette Clarice n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de pièce ! Ce défaut est de l'auteur espagnol. L'esprit est plus content quand l'intrigue est déjà nouée dans l'exposition ; on prend bien plus de part à des passions déjà régnantes, à des intérêts déjà établis. Un amour qui commence tout d'un coup dans la pièce, et dont l'origine est si faible, ne fait aucune impression, parceque cet amour n'est pas assez vraisemblable. On tolère la naissance soudaine de cette passion dans quelque jeune homme ardent et impétueux qui s'enflamme au premier objet ; encore y faut-il beaucoup de nuances. On croirait presque que ce Dorante, qui aime tant à mentir, exerce ce talent dans

Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ¹ ;
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;
Mes soins ni vos desirs n'y prennent point de part ;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu ²
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure ;

sa déclaration d'amour, et que cet amour est un de ses mensonges ;
pendant il est de bonne foi. (V.)

¹ *Lieu d'un service* n'est pas français : on donne lieu de rendre service. (V.)

² Cela n'est pas français : on rend justice au mérite, on ne lui rend pas *bonheur* (peut-être les premiers imprimeurs ont-ils mis *bonheur* au lieu d'*honneur*). Cette scène languit par une contestation trop longue. (V.)

Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix ¹,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame.
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorés.

SCÈNE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades ;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

¹ Ces dissertations dont les phrases commencent presque toujours *par comme*, et dont l'auteur a rempli ses tragédies, sont une de ces habitudes qu'il avait prises en écrivant ; c'est la manière du peintre. (V.

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que va-t-il lui conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants ;
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON , le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez !

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;
Vous en revintes hier.

DORANTE , à Cliton.

Te tairas-tu, maraud ?

(à Clarice.)

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrois encore un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
Je leur livrai mon ame ; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ravir,
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE , à Clarice tout bas.

Madame, Alcippe vient ; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.

La langue du cocher a fait tout son devoir.

« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;

« Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale ; et l'autre y loge aussi.

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre,

Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,

C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit ;

Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre¹.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.¹

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis².
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

¹ *Je crois que ce soit* est une faute de grammaire, du temps même de Corneille. *Je crois* étant une chose positive, exige l'indicatif ; mais pourquoi dit-on, je crois qu'elle *est* aimable, qu'elle *a* de l'esprit ! et *croyez-vous* qu'elle *soit* aimable, qu'elle *ait* de l'esprit ! C'est que *croyez-vous* n'est point positif ; *croyez-vous* exprime le doute de celui qui interroge : *Je suis sûr qu'il vous satisfera ; êtes-vous sûr qu'il vous satisfasse ?* Vous voyez, par cet exemple, que les règles de la grammaire sont fondées, pour la plupart, sur la raison, et sur cette logique naturelle avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés. (V.)

² *J'en prends par où je puis* est un peu licencieux, et l'expression est dégoûtante. Ce n'est point ainsi que Térence fait parler ses valets. (V.)

SCÈNE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi! sur l'eau la musique et la collation?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici!

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace;

Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame,

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites;
Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir!

PHILISTE, à Alcippe.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.

J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies¹
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,

¹ Quoique ce substantif *harmonie* n'admette point de pluriel, non plus que *mélodie*, *musique*, *physique*, et presque tous les noms des sciences et des arts, cependant j'ose croire que, dans cette occasion, ces *harmonies* ne sont point une faute, parceque ce sont des concerts différents. On peut dire, *les mélodies de Lully et de Rameau sont différentes*: de plus, le menteur s'égaie dans son récit: et *pousser des harmonies* est assez plaisant pour un menteur, qui est supposé chercher à tout moment ses phrases. (V.)

Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
 De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
 Je fis de ce bateau la salle du festin :
 Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
 De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
 Et la collation fut aussitôt servie.
 Je ne vous dirai point les différents apprêts,
 Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
 Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
 On servit douze plats et qu'on fit six services,
 Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
 Répondoient aux accents de nos quatre concerts.
 Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
 S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
 Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
 D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
 Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
 Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
 Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
 Dont le soleil jaloux avança le retour :
 S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
 N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
 Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
 Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles ;
 Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris ; et l'objet de mes vœux
 Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle¹ :

¹ *Se passer à, se passer de*, sont deux choses absolument différentes. *Se passer à* signifie *se contenter de ce qu'on a* ; *se passer de* signifie *soutenir le besoin de ce qu'on n'a pas* : il a quatre attelages, on peut se passer à moins ; vous avez cent mille écus de rentes, et je m'en passe. (V)

Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre ame en est saisie ;

Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire¹ ;

Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme mengeries.

Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts².

¹ La grande exactitude de la prose veut de se taire : mais il faut renoncer à faire des vers si cette petite licence n'est pas permise. (V.)

² *Je vous ois* ne se dit plus ; pourquoi ? cette diphthongue n'est-elle pas sonore ! *Foi, loi, crois, bois*, révoltent-ils l'oreille ? Pourquoi l'in-

Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'à de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
« Un cœur nouveau venu des universités ;
« Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
« Je sais le Code entier avec les Authentiques,
« Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
« Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas¹ ;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne² :

infinitif *ouïr* est-il resté, et le présent est-il proscrit ? La syntaxe est toujours fondée sur la raison : l'usage et l'abolition des mots dépendent quelquefois du caprice ; mais on peut dire que cet usage tend toujours à la douceur de la prononciation : *je l'ois, j'ois*, est sec et rude ; on s'en défait insensiblement. (V.)

¹ Généraux de l'empereur Ferdinand III. (V.)

² *Baies* signifie ici *bourdes*, *cassades*. Il faut éviter soigneusement au milieu des vers ces mots *baies*, *haies*, et ne les jamais faire rencontrer par des syllabes qui les heurtent. On est obligé de faire *baies* de deux syllabes, et ce son est très désagréable : c'est ce qu'on appelle le *demi-hiatus*. Nous avons des règles certaines d'harmonie dans

Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre tristoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès;
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence¹.
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin et la guerre²,
Vos gens en moins de rien courroient toute la terre,
Et ce seroit pour vous des travaux fort légers,
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques

la poésie ; pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, et c'est en partie pourquoi nous avons tant de mauvais poètes. (V.)

¹ On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment Dorante sera-t-il d'intelligence avec sa maîtresse sous les mots de *contrescarpe* et de *fossé* ? (V.)

² *Le festin en main* ; mauvaise expression de ce temps-là. (V.)

Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues ¹.

DORANTE.

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre ²
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

¹ Ce mot *intrigues* n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

. Mais enfin ces pratiques

Vous couvriront de honte en devenant publiques. (V.)

² *A me suivre* est un barbarisme. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous :
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée¹,
C'est grande avidité de se voir mariée;
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice ;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice² ;
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître³,

¹ Cette expression *conviée*, prise en ce sens, n'est plus d'usage ; mais j'ose croire que, si on voulait l'employer à propos, elle reprendrait ses premiers droits. Remarquez ici que la scène change. Le premier acte s'est passé dans les Tuileries ; à présent nous sommes dans la maison de Clarice, à la place Royale : on aurait pu aisément supposer que la maison est voisine du jardin des Tuileries, et que le spectateur voit l'une et l'autre. Nous avons déjà dit que l'unité de lieu ne consiste pas à rester toujours dans le même endroit, et que la scène peut se passer dans plusieurs lieux représentés sur le théâtre avec vraisemblance : rien n'empêche qu'on ne voie aisément un jardin, un vestibule, une chambre. (V.)

² La même justice ne signifie pas la justice même. Voyez ce qui est dit sur cette règle dans les notes sur la tragédie de *Cinna*. (V.)

³ Cette manière de présenter un amant à sa maîtresse, ou'il doit

Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner ¹.
 Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école;
 Et si l'on pouvoit croire un père à sa parole,
 Quelque écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
 Mais vous en jugerez après la voix publique.
 Je cherche à l'arrêter, parcequ'il m'est unique ²,
 Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
 Je l'attendrai, monsieur, avec impatience;
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;

épouser, paraît un peu singulière dans nos mœurs; mais la pièce est espagnole, et, de plus, ce n'est point ici une entrevue : le père ne veut que prévenir Clarice par la bonne mine de son fils. (V.)

¹ *Son air... donner.* Il faut rimer à l'oreille, puisque c'est pour elle que la rime fut inventée, et qu'elle n'est que le retour des mêmes sons, ou du moins de sons à peu près semblables. On prononçait *donner* en faisant sonner la finale *r*, comme s'il y avait eu *donnair*. (V.)

² On ne dit pas *il m'est unique* comme *il m'est cher*, *il m'est agréable*, parceque *unique* n'est pas un adjectif, une qualité susceptible de régime; il est agréable pour moi, agréable à mes yeux. *Unique* est absolu. Mais pourquoi dit-on, *cela m'est agréable*, et ne peut-on pas dire, *cela m'est aimable*? *cela est plaisant à mon goût*, et non pas *cela m'est plaisant*? C'est qu'*agréable* vient d'*agrérer*; cela m'agrée, au datif. *Plaisant* vient de *plaire*; cela me plaît, aussi au datif, comme s'il y avait *plaît à moi*. Il n'en est pas ainsi d'*aimer* : j'aime cette pièce, et non cette pièce aime à moi; ainsi on ne peut dire, *m'est aimable*. (V.)

Mais du reste, Isabelle, ou prendre l'assurance ?
 Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs ;
 Les visages souvent sont de doux imposteurs.
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces !
 Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !
 Les yeux en ce grand choix ont la première part ;
 Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
 Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
 Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,
 En croire leur refus, et non pas leur aveu,
 Et sur d'autres conseils laisser naitre son feu.
 Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
 Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
 Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
 Le contraire au contraire, et le mort au vivant ¹ :
 Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
 Avant que l'accepter je voudrois le connoître,
 Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
 Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
 Si son père venoit, seroit exécuté.
 Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;
 Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;
 Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts ;
 Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
 Je prends tous ces délais pour une résistance,
 Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
 Chaque moment d'attente ôte de notre prix,

¹ Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une scène de comédie, et surtout dans la bouche d'une fille ? Mais toute cette tirade est de la plus grande beauté ; il n'y a point de fille qui parle mieux, et peut-être si bien, dans Molière. (V.)

Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
 C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
 Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ¹.
 Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
 Et son honneur se perd à le trop conserver ².

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
 De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oui, je le quitterois ; mais pour ce changement
 Il me faudroit en main avoir un autre amant,
 Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
 Dût bientôt à la sienne unir ma destinée ³.
 Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
 Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
 Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
 Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;
 Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :

¹ L'usage permet qu'on dise : cette fille est *de défaite*, c'est-à-dire elle est belle, on peut aisément s'en défaire, la marier. Mais *sa défaite* exprime figurément qu'elle s'est rendue ; *défaire*, *se défaire*, un visage *défait*, un ennemi *défait*, *défaite* d'une marchandise, *défaite* d'une armée, toutes acceptions différentes. (V.)

² Il semble qu'une fille perde son honneur en se mariant. Ce vers gâte un très beau morceau. (V.) — Où Voltaire a-t-il pu prendre le sens étrange qu'il substitue ici au véritable sens de Corneille ! L'honneur d'une fille se perd à être gardé trop longtemps ; voilà le sens naturel et évident de ce vers, qui n'est qu'une répétition de ce que Clarice elle-même vient de dire :

Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
 Et fille qui vieillit tombe dans le mépris ;
 C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.

Trouve-t-on là quelque chose qui ressemble au sens qu'imagine Voltaire ! Comment pouvoit-il tomber dans ces distractions ! (P.)

³ On retrouve le même vers à peu près dans la bouche d'Achille :

On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

Iphigénie en Aulide, act. I, sc. II.

ACTE II, SCÈNE III.

29

Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle; et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas?

CLARICE.

Ah, bon Dieu! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse!

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet;
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah, Clarice! ah, Clarice! inconstante! volage!

CLARICE.

Auroit-il deviné déjà ce mariage?

Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait soupirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale! eh! peux-tu l'ignorer?

Parle à ta conscience, elle devroit t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, ame double et sans foi !
 Confesse que tu n'as un père que pour moi.
 La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien ! sur la rivière ?

La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?...

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste !

¹ Tout cela paraît choquer un peu la bienséance ; mais on pardonne au temps où Corneille écrivait : on tutoyait alors au théâtre. Le tutoiement, qui rend le discours plus serré, plus vif, a souvent de la noblesse et de la force dans la tragédie ; on aime à voir Rodrigue et Chimène l'employer. Remarquez cependant que l'élégant Racine ne se permet guère le tutoiement que quand un père irrité parle à son fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée se plaint à son amant.

Je ne t'ai point aimé ? Cruel, qu'ai-je donc fait ?

Hermione dit :

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?

Phèdre dit :

Eh bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Mais jamais Achille, Oreste, Britannicus, etc., ne tutoient leurs maîtresses. A plus forte raison cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs. Molière en fait usage dans *Le Dépit amoureux* ; mais il s'est ensuite corrigé lui-même. (V.)

Ne saurois-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,

A présent que le ciel me fait te mieux connoître.

Oui, pour passer la nuit en danses et festin,

Être avec ton galant du soir jusqu'au matin

(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.

Choisis une autre fois un amant plus discret ;

Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi !...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?

¹ Voilà encore *connois* ou *connoi* qui rime avec *toi*. Voilà une nouvelle preuve qu'on prononçait *je connois*, ou bien *je connoi*, en retrans-

Tu passes, infidèle, ame ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien ².

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien ?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun ?
Son entretien alors t'étoit fort importun ?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?
T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte !

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ? je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux ³ !

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,

chant la lettre *s*, comme nous prononçons *j'aperçois*, *je vois*, *loi*, *roi* ; tous les *oi* étaient prononcés comme écrits avec l'*o*. Aujourd'hui qu'on prononce *je connais*, *je parais*, *je verrais*, *j'aimerais*, il est clair qu'il faut un *a*. (V.)

¹ Cette idée ne serait pas tolérable, s'il n'était question d'une fête qu'on a donnée. Le théâtre doit être l'école des mœurs. (V.)

² On ne dit point *de vieux temps*, mais *dès longtemps*, *depuis longtemps*, *de tout temps*, *toujours*, *en tout temps*, *en tous les temps*. (V.)

³ Il semble que l'auteur espagnol n'ait pas tiré assez de parti du mensonge de Dorante sur cette fête. La méprise d'un page qui a pris une femme pour une autre n'a rien d'agréable et de comique. D'ailleurs ce mensonge de Dorante, fait à son rival, devait servir au nœud de la pièce et au dénouement ; il ne sert qu'à des incidents. (V.)

Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses;

Je connois tes détours, et devine tes ruses.

Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais;

Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre;

Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,

A moins qu'en attendant le jour du mariage,

M'en donner ta parole et deux baisers en gage ¹.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,

Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

¹ Cette indécence ne serait point soufferte aujourd'hui. On demande comment Corneille a épuré le théâtre. C'est que de son temps on allait plus loin : on demandait des baisers, et on en donnait. Cette mauvaise coutume venait de l'usage où l'on avait été très longtemps en France de donner, par respect, un baiser aux dames sur la bouche quand on leur était présenté. Montaigne dit qu'il est triste pour une dame d'apporter sa bouche pour le premier mal tourné qui viendra à elle avec trois laquais. Les soubrettes se conformèrent à cet usage sur le théâtre. De là vient que dans *la Mère coquette* de Quinault, jouée plus de vingt ans après, la pièce commence par ce vers :

Je t'ai baisé deux fois. — Quoi ! tu baisses par compte ?

Il faut encore observer que, quand ces familiarités ridicules sont inutiles à l'intrigue, c'est un défaut de plus. (V.)

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV.

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds;
 Par ces indignités romps toi-même mes fers;
 Aide mes feux trompés à se tourner en glace;
 Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
 Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
 Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
 S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
 Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ¹;
 Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,
 Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien ²!
 Le voici ce rival, que son père t'amène ³ :

¹ Cela n'est pas français. *Régler* ne veut pas dire *causer*; on ne peut dire, *régler des larmes, régler des plaisirs*. (V.)

² L'auteur paraît ici quitter absolument le ton de la comédie, et s'élever à la noblesse des images et des expressions tragiques; mais il faut observer que c'est un amant au désespoir qui veut appeler son rival en duel: les expressions suivent ordinairement le caractère des passions qu'elles expriment.

Interdum tamen et vocem comœdiat tollit. (V.)

³ On ne conçoit pas trop comment Alcippe peut voir entrer Dorante. Le premier vers de la cinquième scène prouve que Dorante et Géronte, son père sont dans une place publique, ou dans une rue sur laquelle, donnent les fenêtres de Clarice, ou à toute force dans le jardin des Tuileries, qui est le premier lieu de la scène, quoiqu'il soit assez peu vraisemblable que tous les personnages de cette comédie passent leur journée, et ne fassent leurs affaires, qu'en se promenant dans un jardin. Or, Alcippe est encore dans la maison de Clarice; car ce n'est sûrement ni dans la rue, ni dans un jardin public que Géronte vient rendre visite à Clarice, et lui proposer son fils en mariage. Ce n'est pas non plus dans la rue que Clarice découvre à sa soubrette les secrets de son cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la rue qu'Alcippe vient débiter à sa maîtresse deux pages d'injures, et lui demander ensuite deux baisers; cela ne serait ni vraisemblable ni décent: ce n'est pas dans le

Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
Sa vue accroit l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller ¹.

SCÈNE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, et me feroit malade ².
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyois ce matin voir une Ile enchantée :
Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal ³.

milieu d'un jardin, puisque Clarice le prie de parler plus bas, de crainte que son père ne l'entende. Il faut donc conclure que le lieu de la scène change souvent dans cette comédie, et qu'en cet endroit Alcippe, qui est chez Clarice, ne peut pas voir entrer Dorante, qui est dans la rue. Remarquez aussi que les scènes iv et v ne sont point liées, et que le théâtre reste vide : seulement Alcippe annonce que Dorante paraît ; mais il l'annonce mal à propos, puisqu'il ne peut le voir. (V.)

¹ *Quereller* signifie aujourd'hui *repandre, faire des reproches, réprimander* ; il signifiait alors *insulter, défier*, et même *se battre*. Dans nos provinces méridionales, les tribunaux se servent du mot *quereller* pour accuser un homme, attaquer un testament, une convention : c'est un abus des mots ; le langage du barreau est partout barbare. (V.)

² Il semble par ces vers que Gêronte et Dorante soient dans les Tuileries. Comment Alcippe a-t-il pu les voir de la maison de Clarice à la place Royale ? (V.)

³ Aujourd'hui le palais Royal. Ce quartier, qui est à présent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de fossés lorsque le cardinal de Richelieu y fit bâtir son palais. Quoique les embel-

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
 Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois ¹.
 Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
 Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
 Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
 Et force à tout moment de négliger la vie,
 Avant qu'aucun malheur te puisse être venu,
 Pour te faire marcher un peu plus retenu,
 Je te veux marier.

DORANTE, à part.

O ma chère Lucrèce!

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
 Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah! pour la bien choisir,
 Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle et sage
 Autant que dans Paris il en soit de son âge;
 Son père de tout temps est mon plus grand ami,
 Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah! monsieur, j'en frémi;
 D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

lisements de Paris n'aient commencé à se multiplier que vers le milieu du siècle de Louis XIV, cependant la simple architecture du palais Cardinal ne devait pas paraître si superbe aux Parisiens, qui avaient déjà le Louvre et le Luxembourg. Il n'est pas surprenant que Corneille, dans ses vers, cherchât à louer indirectement le cardinal de Richelieu, qui protégea beaucoup cette pièce, et même donna des habits à quelques acteurs. Il était mourant alors, en 1642, et il cherchait à se dissiper par ces amusements. (V.)

¹ Des dieux! cela est un peu fort. (V.)

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

(hant.)

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux,
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité ;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...

Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre ~~humour~~ ~~souhait~~...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur !
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance ;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venois de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ¹,

¹ Ces particularités rendent la narration de Dorante plus vraisemblable : on ne peut se refuser au plaisir de dire que cette scène est une des plus agréables qui soient au théâtre. Corneille, en imitant cette comédie de l'espagnol de *Lope de Vega*, a, comme à son ordinaire, eu la gloire d'embellir son original. Il a été imité à son tour par le célèbre Goldoni. Au printemps de l'année 1750, cet auteur, si naturel et si fécond, a donné à Mantoue une comédie intitulée *le Menteur*. Il avoue qu'il en a imité les scènes les plus frappantes de la pièce de Corneille ; il a même quelquefois beaucoup ajouté à son original. Il y a dans Goldoni deux choses fort plaisantes : la première, c'est un rival du Menteur, qui redit bonnement pour des vérités toutes les fables que le

Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
 Ce soir même son père en ville avoit soupé;
 Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
 Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
 Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)
 Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
 Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
 Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;
 Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir.
 Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir !
 Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
 Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
 Ce discours ennuyeux enfin se termina ;
 Le bon homme partoît quand ma montre sonna :
 Et lui, se retournant vers sa fille étonnée,
 « Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?
 « Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
 « Dit-elle ; et veut ici la faire rétoyer,
 « N'ayant point d'horlogiers ¹ au lieu de sa demeure :
 « Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
 « Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
 Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce,

Menteur lui a débitées, et qui est pris pour un menteur lui-même, à qui on dit mille injures ; la seconde est le valet, qui veut imiter son maître, et qui s'engage dans des mensonges ridicules dont il ne peut se tirer. Il est vrai que le caractère du Menteur de Goldoni est bien moins noble que celui de Corneille. La pièce française est plus sage ; le style en est plus vif, plus intéressant. La pièce italienne n'approche point des vers de l'auteur de *Cinna*. Les Ménandre, les Térence, écrivent en vers ; c'est un mérite de plus : et ce n'est guère que par impuissance de mieux faire ou par envie de faire vite que les modernes ont écrit des comédies en prose. On s'y est ensuite accoutumé. *L'Avare* surtout, que Molière n'eut pas le temps de versifier, déterminâ plusieurs auteurs à faire en prose leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la prose est plus naturelle, et sert mieux le comique. Je crois que dans les farces la prose est assez convenable : mais que *le Misanthrope* et *le Tartuffe* perdraient de force et d'énergie s'ils étaient en prose ! (V.)

¹ Ce mot venoit d'être créé, et portoit encore, du vivant de Corneille, toutes les traces de son étymologie.

Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin : le feu prend, le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles ;
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors, me voyant pris, il fallut composer.

(Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce , avec Isabelle , les voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE.

C'est-à-dire en françois qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,
Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit ;
A ne le faire pas, ma tête en répondoit ;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père :
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice ?
Le bon homme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré ;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai !

DORANTE.

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître ;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau ;
 Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
 Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
 Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
 Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse....

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, donnant un billet, à Dorante.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens

Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

à part

(Il continue après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;

Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.

Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers,

D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,

Et j'ai déjà querelle, amour, et mariage.

Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.

Vienne encore un procès, et je suis achevé.

Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,

Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,

Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.

Mais allons voir celui qui m'ose quereller ¹.

¹ « Je dois beaucoup au *Menteur*, disoit Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avois bien l'envie d'écrire; mais j'étois incertain de ce que j'écrirois : mes idées étoient confuses; cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens; la grace et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il falloit toujours choisir un héros du bon ton; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il falloit établir un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie; et celle où il est obligé de se battre, par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans le *Menteur*, j'aurois sans doute fait quelques pièces d'intrigue, l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux*; mais peut-être n'aurois-je pas fait le *Misanthrope*. — Embrassez-moi, dit Despréaux: voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. » (Extrait du *Boileau*.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un, ni l'autre aucun désavantage.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois ¹ survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
Mon affaire est d'accord ², et la chose vaut faite ;

¹ Voltaire a fait imprimer *que je suis survenu*, et a pris de là occasion de rappeler la règle du *que* entre deux verbes, qui veut le second au subjonctif toutes les fois qu'on n'assure pas positivement quelque chose. Cette leçon n'existe dans aucune des éditions publiées du vivant de Corneille, que nous avons sous les yeux.

* Les hommes sont d'accord ; les affaires sont accordées, terminées, accommodées, finies. (V.)

Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique ;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux ;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vauz,
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :

Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir sitôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance ;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire ?

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.

Cette collation, qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes¹.
Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.

Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse ;
Mais il n'avoit pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avoient dîné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,
Et sans les approcher il suit de rue en rue ;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ;
Tout étoit à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
Il rend à votre amour un très mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquieté,
Car enfin le carrosse avoit été prêté ;
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,

¹ Ce mot au pluriel étoit alors en usage ; et, en effet, pourquoi ne pas dire à *vos flammes*, aussi bien qu'à *vos feux*, à *vos amours* ? (V.)

Chez lui paisiblement a dormi toute nuit¹.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation... ?

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge ;
Ou bien, s'il l'a donnée, il l'a donnée en songe².

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école ;
Tout homme de courage est homme de parole ;
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature, et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité ;
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices³ :
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,

¹ On disait alors *toute nuit*, au lieu de *toute la nuit* ; mais, comme on ne pouvait pas dire *tout jour*, à cause de l'équivoque de *toujours*, on a dit *toute la nuit*, comme on disait *tout le jour*. (V.)

² Il est évident que ce dernier vers n'est placé là que pour la rime : ce sont de légères taches que la difficulté de notre poésie doit faire excuser ; dès qu'on voit *songe*, on est presque sûr de *mensonge*. (V.) — Rien ne nous paroît moins évident. Philiste sait que Dorante, au lieu de passer la nuit à donner des fêtes, comme il s'en est vanté, ne l'a réellement passée que dans son lit, sans autre projet que d'y bien dormir. S'il a donné une fête, il n'a donc pu la donner qu'en songe. La plaisanterie est non-seulement amenée, mais elle a de la grace
P.)

³ Ce vers signifie à la lettre, *nous ne savons pas être dupés* : c'est le contraire de ce que l'auteur veut dire. (V.)

S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi ¹.
 Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage
 Répondoit assez mal aux remarques du page ;
 Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
 Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
 Allons trouver Clarice, et lui demander grace :
 Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir ;
 Je veux par ce récit vous préparer la voie,
 Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
 Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
 Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
 Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
 Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
 Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
 Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
 A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en seroit pas moins prompte.
 Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?

¹ Philiste avoue ici qu'il a cru ce que disait Dorante ; et, le vers d'après, il dit qu'il ne l'a pas cru. (V.)

² Les scènes ici cessent encore d'être liées ; le théâtre ne reste pas tout à fait vide ; les acteurs qui entrent sont du moins annoncés. (V.)

Et sais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnoître ;
Et sitôt que Géronte a voulu disparoitre,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne ;
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'il ont lus ou rêvés !
Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ¹ ;
Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence !
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,

¹ Cette expression ne serait plus admise aujourd'hui. On dit *piper* au jeu, *piper la bécasse* : voilà tout ce qui est resté en usage. (V.)

Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai, dit-il, toute nuit, souffert son entretien ;
 Il me parle de bal, de danse, de musique,
 D'une collation superbe et magnifique,
 Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
 Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoissez par là que Dorante vous aime,
 Et que dans son amour son adresse est extrême ;
 Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous,
 Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre ;
 Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment
 Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?
 Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite ;
 Il vous aime, il vous plait, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures¹.

Explique, si tu peux, encor ses impostures :

Il étoit marié sans que l'on en sût rien ;
 Et son père a repris sa parole du mien,
 Fort triste de visage et fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame !
 C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.

¹ Cette métaphore, tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui peu convenable dans la bouche d'une fille parlant à une fille ; mais quand une métaphore est usitée, elle cesse d'être une figure. L'art de l'escrime étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui, *sortir de garde, être en garde*, entrait dans le discours familier, et on employait ces expressions avec les femmes même ; comme on dit à la *boule-vue* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la boule, *servir sur les deux toits* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la paume, *le dessous des cartes*, etc.

Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
 Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
 Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
 Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
 Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connaître :
 Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
 Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
 Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
 Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
 Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV ¹.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

à part

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet².
 Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille;

¹ Remarquez que le théâtre ici ne reste pas tout à fait vide, et que si les scènes ne sont pas liées, elles sont du moins annoncées. Il sort deux acteurs, et il en rentre deux autres; mais les deux premiers ne sortent qu'en conséquence de l'arrivée des deux seconds: c'est toujours la même action qui continue, c'est le même objet qui occupe le spectateur. Il est mieux que les scènes soient toujours liées: les yeux et l'esprit en sont plus satisfaits. (V.)

² Autrefois un auteur, selon sa volonté, faisait hier d'une syllabe, et ancien de trois: aujourd'hui cette méthode est changée; ancien de trois syllabes rend le vers plus languissant; ancien de deux syllabes devient dur: on est réduit à éviter ce mot, quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille. (V.)

Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille,
 Mais, monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
 Si comme vous Lucrèce excelloit à mentir.
 Le divertissement seroit rare, ou je meure;
 Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure;
 Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
 Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
 D'un et d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de personnes :
 Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
 Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
 Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V¹.

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre; DORANTE,
 CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle,

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
 Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.)

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
 Mais parle sous mon nom, c'est à moi de mte taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante?

¹ Cette scène est tout espagnole : c'est un simple jeu de deux femmes, une simple méprise de Dorante, dont il ne résulte rien d'intéressant ni de plaisant, rien qui déploie les caractères; et c'est probablement la raison pour laquelle *le Menteur* n'est plus si goûté qu'autrefois. (V.) — La remarque de Voltaire est très juste; mais *le Menteur* est toujours goûté, parceque, malgré ses défauts, c'est une de nos plus agréables comédies. (P.)

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile :
Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON, à Dorante.

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort ; et, pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour ¹.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie ;
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie !
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose ;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! ah ! pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

¹ Il paraît que Clarice ne dit pas ce qu'elle devrait dire, et ne joue pas le rôle qu'elle devrait jouer : elle est convenue que Lucrèce mentirait au Menteur, et qu'elle lui ferait croire que cette Lucrèce est la même personne qu'il a vue aux Tuileries : c'est la demoiselle des Tuileries que Dorante aime ; c'est à elle qu'il croit parler : par conséquent il n'en conte point à chacune à son tour ; il n'est point fourbe, il tombe dans le piège qu'on lui a dressé. (V.)

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sais que vous l'êtes.

DORANTE.

Moi, marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites ;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais ; et si, par cette voie,
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à Lucrèce.

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour ;

Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
 Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
 Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
 Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !
 Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(à Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison ;
 Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente :
 Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
 Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?);
 Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
 Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grace, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
 L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
 Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrèce ;
 Et, par ce mariage au besoin inventé,
 J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
 Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
 Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes¹ ;

¹ Cette expression est aujourd'hui un peu basse ; elle vient de l'ancien mot *bourdeller*, *bordaler*, qui ne signifiait que *se réjouir*. (V.)

Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
 Et joignez à ces noms celui de votre amant.
 Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;
 J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;
 Et, libre pour entrer en des liens si doux,
 Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
 Et me laisse toujours en juste défiance.
 Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
 Pour qui m'a si peu vue et ne me connoît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mère ;
 Périandre est le nom de monsieur votre père ;
 Il est homme de robe, adroit et retenu ;
 Dix mille écus de rente en font le revenu ;
 Vous perdités un frère aux guerres d'Italie ;
 Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.
 Vous connois-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, à Lucrèce.

Cousine, il te connoît, et l'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE, à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

(à Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
 Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
 Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
 Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
 Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
 Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
 Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ;
 Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté :
 Si Lucrèce à vos yeux paroît un peu plus belle,

De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut ?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;

Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie,

Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour

Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, à Lucrèce.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux

Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,

Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :

Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer¹,

Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer ?

Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,

Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie,

Et que, pour me donner des passe-temps si doux,

J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous².

¹ Vous couchez d'imposture. Cette manière de s'exprimer n'est plus admise ; elle vient du jeu. On disait, *couché de vingt pistoles, de trente pistoles, couché belle.* (V.)

² Cette scène ne peut réussir, elle est trop forcée ; il était naturel que Clarice lui dît : *C'est moi que vous avez trouvée aux Tuileries ; vous devez reconnaître ma voix ;* et alors tout était fini. (V.)

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah, Cliton ! je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vint marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit¹.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche

¹ Voilà deux vers qui sont passés en proverbe : c'est une vérité fortement et naïvement exprimée ; elle est dans l'espagnol, et on l'a imitée dans l'italien. (V.)

Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
 Allons sur le chevet rêver quelque moyen ¹
 D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
 Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ;
 Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune.
 Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
 Il sera demain jour, et la nuit porte avis ².

¹ Il faut rêver à quelque moyen. (V.)

² On ne peut guère finir un acte moins vivement : il faut toujours tenir le spectateur en haleine, lui donner de la crainte ou de l'espérance. Quand un personnage se borne à dire, *nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-en*, le spectateur est tenté de s'en aller aussi, à moins que les choses auxquelles le personnage va rêver ne soient très intéressantes. (V.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce ¹ ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver ;
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême ² :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ³ ;

¹ Nous avons déjà remarqué que le lieu de la scène changeait souvent dans cette comédie, et que, par conséquent, l'unité de lieu n'y était pas scrupuleusement observée. (V.)

² *Un secret suprême* ! voilà à quoi l'esclavage de la rime réduit trop souvent les auteurs ; on emploie les mots les plus impropres, parce-qu'ils riment. C'est le plus grand défaut de notre poésie : il vaut mieux rejeter la plus belle pensée que de la mal exprimer. (V.)

³ D'où le sait-il, lui qui arriva hier de Poitiers ? (V.) — Il le sait de Cliton même, à qui il a donné ordre de s'en informer à la septième scène du second acte, et qui lui en a rendu compte à la quatrième

A lui faire présent mes efforts seroient vains¹ ;
 Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains ;
 Et, bien que sur ce point elle les désavoue,
 Avec un tel secret leur langue se dénoue :
 Ils parlent ; et souvent on les daigne écouter.
 A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
 Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre²,
 Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;
 Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort
 Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
 Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
 Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
 Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
 Et que sur son esprit vos dons fassent vertu³,
 Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sait, mais ce confus murmure
 D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
 Et, si de tout le jour je vous avois quitté,
 Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce !

scène du troisième. Voltaire mit trop de précipitation dans quelques parties de son travail ; ces observations en sont la preuve. (P.)

¹ Il faut dire : *faire un présent*, ou *faire présent de quelque chose*.
 (V.)

² Ce vers n'est pas français ; il faudrait *celle-là*, ou *celle*. *Celle* ne doit point se séparer du *qui* ; mais ce n'est qu'une petite faute. (V.)

³ On dit : *se faire une vertu*, *faire une vertu d'un vice* : mais *faire vertu*, quand il signifie *faire effet*, n'est plus d'usage ; et *faire vertu sur quelque chose* est un barbarisme. (V.)

CLITON.

Ah! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons; cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins;
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :

Il étoit honnête homme; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux : mon père...

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON , à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée;
On attendoit mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON , à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance :
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci!

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,

A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
 Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer
 Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer¹.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;
 Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
 Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
 Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend ! sa guérison t'étonne !
 L'état où je le mis étoit fort périlleux ;
 Mais il est à présent des secrets merveilleux :
 Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
 Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
 On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;
 Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace²,
 Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
 Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
 Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;
 On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une
 Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
 Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas :
 Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, et tu serois heureux ;
 Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,

¹ Dans ces deux vers, que Cliton répète ici après les avoir dits à la fin du second acte, on peut remarquer qu'*espérer*, ne se prenant jamais en mauvaise part, ne peut pas servir de synonyme à *craindre*, et qu'ici l'expression n'est point juste. (V.)

² *Efficace*, pris comme substantif, n'est plus d'usage ; on dit *efficacilé*, ou plutôt on se sert d'un autre mot. (V.)

Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ! parfaitement :

J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés¹.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !

Mais mon père survient.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos² !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge³ !

à part

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,

¹ Ces vers ne paraissent-ils pas d'un genre de plaisanterie trivial, et même trop bas pour le ton général de la pièce ? (V.)

² Il ne peut pas dire qu'il est en repos : il ne pourrait trouver son père incommode qu'en cas qu'il sût que son père vient troubler son amour : il serait excusable alors par l'excès de sa passion ; mais il n'a de véritable passion que celle de mentir assez mal à propos. (V.)

³ Corneille auroit pu se dispenser de donner à Dorante, dont il a voulu faire un personnage agréable, ce sentiment très immoral d'irrévérence envers son père. Cette remarque n'eût pas été déplacée dans le commentaire de Voltaire. (P.)

J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille¹;
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris;
Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine;
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je pense en la voyant que je mourrai de joie.

Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment.
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

¹ Si sage, et si bien née, une fille qui a été surprise avec un homme pendant la nuit ! (V.)

GÉRONTE, se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

à part

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus bonnête.

DORANTE.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre,

Dis-moi...

DORANTE.

Que lui dirai-je ?

à part

GÉRONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre ;
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V ¹.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

- Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

¹ Qu'il me soit permis de dire en passant que, dans les quatre scènes précédentes, la résurrection d'Alcippe, le nouvel embarras de Dorante avec Gêronte, la noble confiance de ce dernier, forment les situations les plus heureuses et les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les Grecs ni chez les Latins : aussi l'auteur italien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces scènes. (V.)

SCÈNE VI¹.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre :
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, monsieur!

DORANTE.

Prends, te dis-je;

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige;
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce; et, quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrerois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.

¹ Toutes les fois qu'un acteur entre ou sort du théâtre, l'art exige que le spectateur soit instruit des motifs qui l'y déterminent : on ne voit pas trop ici quelle raison ramène Sabine. (V.)

On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes¹.
Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien ; mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire :
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(bas à Cliton.)

(haut à Sabine.)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait².

SCÈNE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;

¹ Que veut dire *le vice des grands hommes*, quand il s'agit d'une femme de chambre ? (V.)

² Ces scènes, qui ne consistent qu'à donner de l'argent à des suivantes qui font des façons et qui acceptent, sont devenues aussi insipides que fréquentes ; mais alors la nouveauté empêchait qu'on n'en sentît toute la froideur. (V.)

C'est un homme qui fait litière de pistoles :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.

Je sais bien mon métier, et ma simplicité

Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance

Doit obtenir mon maître à la persévérance.

Sera-t-elle insensible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.

Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce

N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;

Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;

Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,

Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?

Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.

Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.

Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ;

Et, s'il me vouloit croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;

Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles¹ ;

¹ *Litière de pistoles* ; expression aujourd'hui proscrite, et entièrement hors d'usage. (V.)

² Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, et la scène un peu trop longue dans la situation où sont les choses ? (V.)

Elle l'aime, et son cœur n'y sauroit consentir,
Parceque d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui¹ ?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître,
Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ;
Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en : et, sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

¹ On a déjà dit que *comme* est ici un solécisme, et qu'il faut *que*. (V.)

SCÈNE VIII.

SABINE, LUCRÈCE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose ;
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné :
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

à part

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
 Conte-lui dextrement le naturel des femmes ¹ ;
 Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs ames ;
 Et l'avertis surtout des heures et des lieux
 Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
 Parcequ'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connoissiez les peines qu'il endure,
 Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
 Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
 Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
 Et sache entre les deux toujours le modérer,
 Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite ² :
 Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
 Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête

¹ *Dextrement* n'est plus d'usage : on ne conte point le naturel ; on le peint, on le décrit. (V.)

² Ces scènes de Clarice et de Lucrèce ne sont ni comiques ni intéressantes : aucune des deux n'aime ; elles jouent un tour assez grossier à Dorante, qui doit reconnaître Clarice à sa voix : et ce sont elles qui sont véritablement menteuses avec lui. (V.)

A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A présent il dit vrai; j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connoître;
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me seroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie¹.

LUCRÈCE.

C'en est trop; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite;
Ces deux points en amour se saivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage!
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent².

¹ Cette expression, prise en ce sens, n'est plus d'usage. Aujourd'hui, *prendre garde à son fait* est une phrase très populaire. On a remarqué que ces scènes de Clarice et de Lucrèce sont toutes très froides. On en demande la raison : c'est que ni l'une ni l'autre n'a une vraie passion ni un grand intérêt. (V.)

² Façon de s'exprimer prise d'un ancien proverbe trivial, et indigne d'être écrit, surtout en vers. (V.)

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
 Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries ¹,
 Qu'il te conta d'abord tant de galantries,
 Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
 Étoit-ce amour alors, ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
 De tous les compliments qu'il auroit pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
 Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
 Curiosité pure, avec dessein de rire
 De tous les compliments qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté ;
 L'un est grande faveur ; l'autre, civilité :
 Mais trouve-s-y ton compte, et j'en serai ravie ;
 En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
 Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple ².

¹ Ce vers prouve deux choses : d'abord, que la pièce dure deux journées ; ensuite, que la scène a changé, que le théâtre ne doit plus représenter les Tuileries, mais la place Royale. Il était, à la vérité, assez extraordinaire que ces dames se promenassent si régulièrement dans un jardin deux journées de suite ; mais il ne l'est pas moins qu'elles aient de si longues conférences dans une place. Au reste, la règle des vingt-quatre heures peut très bien subsister, la pièce commençant à six heures du soir, et finissant le lendemain à la même heure. (V.)

² *Il est saison, pour il est temps, il est l'heure*, ne se dit plus ; de plus, voilà une manière bien froide et bien maladroite de finir un acte : il est temps d'aller à l'église, parceque nous n'avons plus rien à dire.

LUCRÈCE, à Clarice.

Allons.

(à Sabine.)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais ¹ :

Je connois à tous deux où tient la maladie ;

Et le mal sera grand si je n'y remédie.

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert ².

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

à part

¹ *Tu sais* ne rime pas avec *essais* ; c'est ce qu'on appelle des rimes provinciales. La rime est uniquement pour l'oreille. On prononce *tu sais* comme s'il y avait *tu sés*, et *essais* est long et ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, *cuiller* rimerait avec *mouiller*. Tous les mots qui se prononcent à peu près de même doivent rimer ensemble : il me paraît que c'est la règle générale concernant la rime. (V.)

² On appelait alors *le vert* le gazon de rempart sur lequel on se promenait, et de là vient le mot *boulevert*, *vert* à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui *boulevert*. Le nom de *vert* se donnait au marché aux herbes. (V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME¹.

SCÈNE I.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?

¹ Dans la première édition du *Menteur*, Corneille introduisoit ici un personnage nommé Argante, qui tenoit à Géronte à peu près le même langage que Philiste ; mais, pour prévenir les critiques qu'exci-teroît l'apparition d'un nouveau personnage à la fin de sa pièce, il le supprima, et refit la scène telle que nous la donnons ci-dessus. Par une bizarrerie inconcevable, Voltaire n'a tenu aucun compte à Corneille de cette importante correction.

Vous connoissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir ; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi ! Dorante a donc fait un secret mariage ?

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,

Il vous fera du reste un fidèle récit ;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire :
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui parloit d'un esprit de grande invention ;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous ;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez ; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur !
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ¹ ?

¹ Cette scène est imitée de l'espagnol. Le génie mâle de Corneille quitte ici le ton familier de la comédie ; le sujet qu'il traite l'oblige d'élever sa voix : c'est un père justement indigné, c'est

Iratus Chremes (qui) tumido delitigat ore.

On voit ici la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses en-

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuse!

à part

— Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,

lants; et, si l'on disait aux farouches ennemis du théâtre, aux persécuteurs du plus beau des arts : Oseriez-vous nier que cette scène, bien représentée, ne fasse une impression plus heureuse et plus forte sur l'esprit d'un jeune homme que tous les sermons que l'on débite journellement sur cette matière? je voudrais bien savoir ce qu'ils pourraient répondre. Goldoni, dans son *Bugiardo*, n'a pu imiter cette belle scène de Corneille, parceque Pantalon Bisognosi est le père de son menteur, et que Pantalon, marchand vénitien, ne peut avoir l'autorité et le ton d'un gentilhomme : Pantalon dit simplement à son fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi. (V.)

Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
 Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
 Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
 Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
 Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
 Et si dedans le sang il ne lave l'affront
 Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infame ?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
 Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
 Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;
 Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, à Dorante.

— Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
 Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
 Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
 Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
 Tu me fais donc servir de fable et de risée,
 Passer pour esprit foible, et pour cervelle usée !
 Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard ?
 Voyois-tu violence ou courroux de ma part ?
 Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
 Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?
 Et pouvois-tu douter que mon consentement
 Ne dût tout accorder à ton contentement,
 Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
 Consentoit ¹ à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?

¹ *Consentir* est un verbe neutre qui régit le datif, c'est-à-dire notre préposition *à*, qui sert de datif. On ne dit pas *consentir quelque chose*, mais *à quelque chose*. Dans quelques éditions, on a substitué *approuvait à consentait*. (V.)

Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

~~DORANTE.~~
GÉRONTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrece, en un mot : vous la pouvez connoître...

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connois, et ceux qui l'ont fait naître ;
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :
Mais comme j'ignorois si Lucrece et son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osois pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame ;
Et j'avois ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osois demander quelque grace,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle ;
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle ;

GÉRONTE.

Tu me courbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton, que vous voyez ;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à t^{on} valet qu'à toi !
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connois ta Lucrèce, et la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes[as] :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grace ;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devoit en galant homme aller jusques à trois :

Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises¹.

DORANTE

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce²,
Et vous vois si fertile en semblables détours.
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE

Je l'aime ; et sur ce point ta défiance est vaine :
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le nien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée ;
Mon cœur entre les deux est presque partagé³ ;
Et celle-ci l'auroit, s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru, si je ne l'avois fait.

¹ Cette plaisanterie est tirée de l'opinion où l'on étoit alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort. (V.)

² On ne sait, en effet, qui Dorante aime ; il ne le sait pas lui-même : c'est une intrigue où le lecteur n'a aucune part. Dorante, Lucrèce et Clarice prennent si peu de part à cet amour, que le spectateur n'y prend aucun intérêt. C'est un très grand défaut, comme on l'a déjà dit ; et l'intrigue n'est point assez plaisante pour réparer cette faute : la pièce ne se soutient que par le comique des menteries de Dorante.

(V.)

³ Cela seul suffit pour refroidir la pièce. S'il ne se soucie d'aucune, qu'importe celle qu'il aura ? (V.)

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet ?

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'apaiser sa colère.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !

Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir

De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.

Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus !

Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.

N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,

Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.

Mais Sabine survient.

SCÈNE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?

En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi ! mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

1 Voilà une excellente plaisanterie, qui prépare le dénouement de l'intrigue. (V.)

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !

Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais pour t'en consoler,

Tends la main.

SABINE.

Eh ! monsieur !

DORANTE.

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !

Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,

Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;

Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

à part

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.

Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

à part

DORANTE.

Elle ne me hait pas à ce compte ?

Stichomathie
↓

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle n'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,

Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter¹ :

Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

¹ Cette scène participe de cette froideur causée par l'indifférence de Dorante ; il demande avec empressement comment on a reçu sa lettre écrite à une personne qu'il n'aime guère, et qu'il appelle *ce cher objet*. (V.)

SCÈNE VI.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.

Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, à Lucrèce.

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.

Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah! que loin de vos yeux

Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux!

Et que je reconnois, par mon expérience,

Quel supplice aux amants est une heure d'absence!

CLARICE, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, à Clarice.

Hélas! que cette amour vous est indifférente!

Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?

LUCRÈCE, à Clarice.

Je ne sais où j'en suis!

CLARICE, à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, à Clarice.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à Lucrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à Clarice.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ;
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois : mais enfin me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort ?

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurois quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,

Je serai marié, si l'on veut, en Alger ¹.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à Cliton.

Lucrèce ! que dit-elle ?

CLITON, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle :
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON, à Dorante.

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, à Cliton.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;
Et, comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déjà penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie ².

LUCRÈCE, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

¹ Être marié en Turquie ou bien à Alger n'est pas fort différent ; ce n'est pas là enchérir, c'est répéter. (V.)

² La méprise de Dorante serait plaisante et intéressante, si, aimant passionnément une des deux, il disait à l'une tout ce qu'il croit dire à l'autre. L'auteur espagnol et le français semblent avoir manqué leur but. Clarice fait connaître, au second acte, qu'elle n'aime ni Dorante ni Alcippe, et qu'elle ne veut qu'un mari. Ainsi nul intérêt dans cette pièce : elle se soutient seulement par des méprises et des mensonges comiques. Faire un entretien n'est pas français. Bonne bouche est trivial, et cette longue méprise est froide. (V.)

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
 Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
 Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
 Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
 Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
 Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
 Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
 Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
 Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.
 Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine :
 Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouois,
 Mais par de faux mépris que je désavouois :
 Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
 Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
 Quand un père pour vous est venu me parler ?
 Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés.
 Je ne vous déplaïs pas, puisque vous vous fâchez.
 Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ;
 Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ! et peux-tu l'écouter ?

¹ Elle devait lui dire : *Je suis Clarice, c'est mon nom, et vous avez vu que je m'appelais Lucrèce.* (V.)

DORANTE, à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connoltre :
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, à Lucrèce.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à Lucrèce.

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe ¹.

DORANTE, à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre ² ?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

¹ *Passe-passe* ; cette expression populaire ne paraît-elle pas ici déplacée ! (V.)

² De pareils dénouements sont toujours froids et vicieux, parcequ'ils n'ont point ce qu'on appelle la péripétie : ils n'excitent aucune surprise ; il n'y a ni comique ni intérêt. *Si mon père consent à mon mariage, y consentez-vous ? Oui.* Ce n'est pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque chose de si trivial ; et, encore une fois, le caractère du Menteur est l'unique cause du succès. (V.)

DORANTE, à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(à Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
 Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien;
 Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ¹;
 Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
 Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPE, CLARICE, LUCRÈCE,
 ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPE, sortant de chez Clarice et parlant à elle.

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance ².

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcipe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.)

¹ *Faire un mauvais entretien* est un barbarisme. (V.)

² Il est assez singulier de remarquer que Corneille a placé ce vers et le suivant dans la bouche de Camille et de Curiace, dans sa belle tragédie des *Horaces*. (V.)

SABINE, à Dorante, comme rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières ¹.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse!

Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grace.

Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,

Par un si rare exemple apprenez à mentir ².

¹ Plaisanterie bien recherchée. Un défaut de cette pièce est la répétition des façons et des gaietés d'une soubrette à qui l'on fait quelques petits présents. (V.)

² C'est ici une plaisanterie de valet; mais elle paraît déplacée. On attend la morale de la pièce, qui est toute contraire au propos de Cliton *. Goldoni ne manque jamais à ce devoir; tous ses dénouements sont accompagnés d'une courte leçon de vertu: chez lui, le Menteur est puni, et il doit l'être; il en a fait un malhonnête homme, odieux et méprisable. Le Menteur, dans le poëte espagnol et dans la copie faite par Corneille, n'est qu'un étourdi. Il y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les mensonges du Bugiardo servent à ruiner les espérances d'un honnête homme discret, timide et fidèle. (V.) — La comédie du *Menteur*, qui précéda de vingt ans celles de Molière, fut empruntée des Espagnols, comme *le Cid*: ainsi nous devons à d'heureuses imitations, embellies par la muse de Corneille, la première tragédie touchante, et la première comédie de caractère que l'on ait vues sur notre théâtre; et l'auteur fut, dans l'une et dans l'autre, également supérieur à tous ses contemporains. C'est dans *le Menteur* qu'on entendit pour la première fois sur la scène la conversation des honnêtes gens. On n'avoit eu jusque-là que des farces grossières, telles que *les Jodelets* de Scarron, et de mauvais romans dialogués. L'intrigue du *Menteur* est foible, et ne roule que sur une méprise de nom qui n'amène pas des situations fort comiques. Mais la facilité et l'agrément des mensonges de Dorante, et la scène entre son père et lui, où le poëte a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours revoir cette pièce avec plaisir. (LA H.)

* La morale de la pièce est dans la belle scène du père et du fils; elle seroit déplacée dans la bouche de Cliton. (P.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

EXAMEN DU MENTEUR.

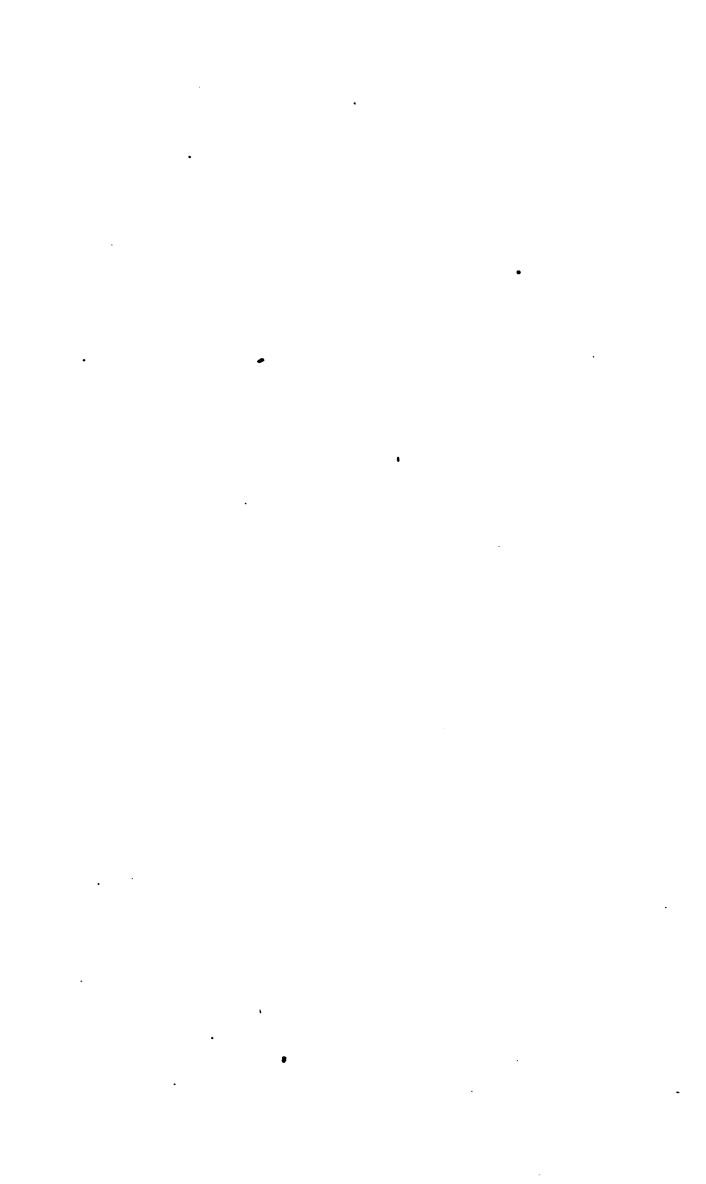
Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon , où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurois pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer en deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours

au nom, on croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

FIN DU MENTEUR.

RODOGUNE,
PRINCESSE DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

1646.



A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté pour craindre que vous vouliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essais furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe ? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre ; et ce grand courage, qui n'avoit encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La gén-

rale consternation où la perte de notre grand monarque nous avoit plongés, enflloit l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osoient se persuader que du siège de Rocroi dépendoit la prise de Paris ; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étoient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvoit entendre les noms sans gémir ; elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grace qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, MONSEIGNEUR, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires.

Tous nos havres en étoient comme assiégés ; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble, très obéissant, et très
passionné serviteur,

CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN,

AU LIVRE

DES GUERRES DE SYRIE, SUR LA FIN.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit
« la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur prison-
« nier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa
« la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domes-
« tique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et
« y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre
« le bâtard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quel-
« que temps comme son tuteur, il se défit de ce malheureux
« pupille, et eut l'insolence de prendre lui-même la cou-
« ronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna.
« Mais Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris à
« Rhodes sa captivité, et les troubles qui l'avoient suivie,
« revint dans le pays, où, ayant défait Tryphon avec beau-
« coup de peine, il le fit mourir : de là il porta ses armes
« contre Phraates, lui redemandant son frère ; et, vaincu
« dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné
« en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui
« dressa des embûches en haine de cette seconde femme Ro-
« dogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu une telle
« indignation, que, pour s'en venger, elle avoit épousé ce
« même Antiochus, frère de son mari. Elle avoit eu deux fils
« de Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus,
« dont elle tua le premier d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut
« pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle crai-
« gnît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la
« même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus
« lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère de boire
« le poison qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle fut
« enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentait l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paroissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poëme devoit plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune*; mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse reine d'Égypte, et ne confondit cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement,

que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poèmes le nom des héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques, comme Rodogune : témoin les *Trachiniennes* de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que *la Mort d'Hercule*.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étoient en notre pouvoir ; au moins je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux *Électre* de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'invention de l'auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphigénie in Tauris*¹, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à l' *Hélène* d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixième livre, et l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitième, et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que

¹ L'Iphigénie en Tauride.

Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre *des Machabées*, aux chapitres XI, XIII, XIV et XV, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre *des Antiquités judaïques*, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS,
ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre,

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

RODOGUNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit ¹ ;
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné ²,

¹ A ce magnifique début, qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie, et la nomination d'un roi, etc., on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guère qu'un jour est pompeux) ; ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la pièce. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût appris aux Français à juger ; avant lui, on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaisseurs quand il n'y a point de modèles. Les défauts de cette exposition sont : 1^o qu'on ne sait point qui parle ; 2^o qu'on ne sait point de qui l'on parle ; 3^o qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait, autant qu'il est possible. (V.)

² Quelle reine ! elle n'est pas nommée dans cette scène. On ne dit point que l'on soit en Syrie : et il faudrait le dire d'abord. (V.) — Corneille en donne une raison dans l'argument qui précède la pièce. Il craignit que l'on ne confondit la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Égypte, beaucoup plus célèbre. Cette excuse ne couvre pas le défaut ; une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise.

(P.)

De deux princes jumeaux ¹ nous déclarer l'aîné :
 Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
 Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,
 Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
 Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine ²,
 Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ³?
 Rodogune, par elle en esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le trône montée ⁴,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
 Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie ⁵.
 J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor ⁶,
 Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite ⁷,

¹ Le mot de *jumeaux* n'étoit pas encore généralement reçu.

² *Sa haine* se rapporte à l'*époux*, qui est le substantif le plus voisin; cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopâtre: ce sont de ces fautes de grammaire dans lesquelles Corneille, qui ne châtiât pas son style, tombe souvent, et dans lesquelles Racine ne tombe jamais depuis *Andromaque*. (V.)

³ Le mot *gêner* ne signifie parmi nous qu'*embarrasser*, *inquiéter*. Ainsi Pyrrhus dit à Andromaque: *Ah! que vous me gênez!* Il vient, à la vérité, originairement de *géhène*, vieux mot tiré de la Bible, qui signifie *torture*, *prison*; mais jamais il n'est pris en ce dernier sens.

(V.)

⁴ Cela n'est pas français; une machine est *montée* par quelqu'un; une reine n'est pas *montée* au trône par un autre, et *se va voir montée* est ridicule. (V.)

⁵ Pour *le*, etc.; ce *le* ne se rapporte à rien; et *pour le mieux admirer* est un peu du style comique: *trouvez bon, je vous prie*, etc.; tout cela ressemble trop à une conversation familière de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art. (V.)

⁶ *Succès* veut dire au propre *événement heureux*; mais il est permis de dire *malheureux*, *mauvais*, *funeste succès*. (V.)

⁷ Il semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir: l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyant. (V.)

Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.

Je n'ai pas oublié que cet événement

Du perfide Tryphon fit le soulèvement ¹.

Voyant le roi captif, la reine désolée,

Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ²;

Et le sort, favorable à son lâche attentat,

Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.

La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,

En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages ³;

Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,

Me les fit chez son frère enlever à Memphis ⁴.

Là, nous n'avons rien su que de la renommée,

Qui, par un bruit confus diversement semée ⁵,

N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements

Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,

Ayant su nous réduire à ces seules murailles ⁶,

¹ Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon; il fallait le dire.

(V.)

² Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne.

Il faut toujours que la métaphore soit juste. (V.)

³ *En sut mettre à l'abri* est louche et incorrect; le mot de *gages* seul n'a aucun sens, que quand il signifie appointements: il a reçu ses gages; mais il faut dire *les gages de mon hymen*, pour signifier *mes enfants*. (V.)

⁴ *Me les fit enlever*, phrase louche. Elle peut signifier, *les fit enlever de mes bras ou m'ordonna de les enlever*; en ce dernier sens, elle est mauvaise. *Enlever à Memphis* est impropre; elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis* signifie tout le contraire; *enlever à* signifie *ôter à*, *dérober à*: *enlever le Palladium à Troie*, *enlever Hélène à Paris*. *Élever*, au lieu d'*enlever*, ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la première édition une faute d'impression, qui a été répétée dans toutes les autres. (V.)

⁵ Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible: on ne dit pas *semer la renommée*, comme on dit, dans le discours familier, *semer un bruit*. *La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français: la raison en est qu'un bruit ne sème pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse. (V.)

⁶ Quelles sont ces murailles? ne fallait-il pas d'abord nommer Séleucie? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention. (V.)

En forma tôt le siège ¹ ; et, pour comble d'effroi,
 Un faux bruit s'y coula ² touchant la mort du roi.
 Le peuple, épouvanté, qui déjà dans son ame,
 Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.
 Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous ?
 Croyant son mari mort, elle épousa son frère ³.
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire ⁴.
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi ⁵,
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi ⁶ :

¹ *Tôt* ne se dit plus ; il est devenu bas. (V.)

² *S'y coula* n'est pas du style noble. (V.)

³ Il semble qu'elle épousa son propre frère ; ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son mari ? l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Égypte, à Athènes, en Palestine ? Ce n'est là qu'une très légère négligence ; mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue, et d'être toujours clair. (V.)

⁴ Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle ; il montrait ses blessures mortelles ne dit pas, il montrait que ses blessures étaient mortelles. (V.)

L'effet montra soudain ce conseil salutaire est une tournure elliptique qui sied très bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de *Bajazet* :

J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
 Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourroit se passer : l'effet montra soudain *que* ce conseil *étoit* salutaire. Racine est plein d'ellipses plus hardies. Tout le monde connoît, tout le monde a cité ces vers d'Hermione dans *Andromaque* :

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle ?

Le poëte y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision. (P.)

⁵ Ce mot *nouveau* est de trop ; il gâte le sens et le vers. (V.)

⁶ On a déjà remarqué que *l'heur* ne se dit plus, mais on ne traîne avec soi ni *l'heur* ni le *bonheur* ; *traîner* donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant : on traîne sa misère, sa honte ; on traîne une vie obscure, les rois vaincus étaient traînés au Capitole. *Et traîné sans honneur autour de nos murailles*. Le mot *traîner* est encore heureusement employé pour signifier une douce vio-

La victoire attachée au progrès de ses armes
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ¹;
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État ².
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
 De remettre ses fils au trône de leur père ³,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire ⁴
 Ralluma cette guerre où succomba son frère ⁵,

lence, et alors il est mis pour *entraîner* : *Charmant, jeune, entraînant tous les cœurs après soi.* (V.)

¹ Le mot est impropre, on ne rejette point des *alarmes* sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc., sur un autre ; les *alarmes* sont dans les hommes, parmi les hommes, et non sur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison. (V.) — On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'il avoit d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante ; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. (P.)

² Cela ressemble à un *gendre du gouverneur de toute la province*. On est malheureusement obligé de remarquer des négligences, des obscurités, des fautes presque à chaque vers. (V.)

³ Il n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mère des deux princes, et que le roi Antiochus avoit promis de rendre la couronne aux enfants du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas nommée une seule fois dans la pièce. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César ; mais il n'y a guère d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avoit-il promis de rendre le royaume aux deux princes ? devaient-ils régner tous deux ensemble ? Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément ; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation. (V.)

⁴ Ce mot *militaire* est technique, c'est-à-dire un terme d'art ; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, l'*ordre militaire de Saint-Louis*. Il faut en poésie employer les mots *guerrière*, *belliqueuse*. (V.)

⁵ Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement, que l'erreur où jette ce mot *succomba* ; il fait croire qu'un frère d'Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre : point du tout, il est question du roi Nicanor, qui avoit succombé dans la guerre précédente : il fallait *avait succombé* ; cela seul jette des obscurités sur cette exposition.

Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison et la mort ¹.
 Jusque dans ses États il lui porta la guerre;
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
 Je vous achèverai le reste une autre fois ².
 Un des princes survient ³.

(Elle se veut retirer.)

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice ⁴;

N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable. Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt aux *mille beaux exploits* de cet Antiochus, *crain*t à l'égal du tonnerre, et *qui donna bataille*, cette interruption, qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire; et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt. (V.)

¹ La construction est encore obscure et vicieuse; *en* se rapporte au frère, et *lui* se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans nuire à la clarté et à l'élégance, est très grande en français. (V.)

² Est du style comique. (V.)

³ On ne sait point quel prince; et Antiochus, ne se nommant point, laisse le spectateur incertain. (V.)

⁴ On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrième acte, à la scène troisième, et Séleucus à la scène cinquième, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scène, et de les énoncer d'une manière intéressante. Mais voyez l'exposition de *Bajazet*: il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler; cependant quelle netteté! comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé, quel art admirable dans cette exposition de *Bajazet*! (V.)

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office ¹.

Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci ²,
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune ³,
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé ⁴.
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère ⁵,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre ⁶;
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre ⁷,

¹ *Bon office*. Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique. (V.)

² *Plein de souci* n'est pas assez noble. (V.)

³ Il vaudrait mieux qu'on sût déjà qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les événements passés avant l'action. (V.)

⁴ Il semble par la phrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers. (V.)

⁵ Est impropre et louche. *Voir dans le hasard* ne signifie pas : *Mon bien est au hasard, mon bien est hasardé*; cette expression n'est pas française. (V.)

⁶ *Donc* ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. *Quoi donc* se dit très bien, parceque la syllabe *quoi* adoucit la dureté de la syllabe *donc*.

Racine a dit :

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa rudesse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois; on en ignore la raison : elle vient du défaut d'harmonie. (V.)

⁷ J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repousse; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou*; il faut éviter cette équivoque. Si l'expression *rompre un coup* est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble. (V.)

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
 M'assurer de celui qui m'est plus précieux ¹ :
 Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'ainesse,
 Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse ²,
 Et puis par ce partage épargner les soupirs ³
 Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs ⁴ !

Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
 Que pour cette beauté je lui cède l'empire ⁵ ;
 Mais porte-lui si haut la douceur de régner ⁶,
 Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ⁷ ;
 Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
 A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

(Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.)

Et vous, en ma faveur, voyez ce cher objet ⁸,

¹ On est étonné d'abord qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans *Pertharite*, cette cession est la catastrophe : ici elle commence la pièce. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frère Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déjà à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône. (V.)

² Le mot propre, au dernier hémistiche du premier vers, est *incertain* ; car ce droit d'ainesse n'est point *fâcheux* pour celui qui aura le trône et Rodogune : *fâcheux*, d'ailleurs, n'est pas noble. (V.)

³ Il faut absolument *Et si je puis épargner des soupirs* : on dit bien *je vous épargne des soupirs* : mais on ne peut dire *j'épargne des soupirs*, comme on dit *j'épargne de l'argent*. (V.)

⁴ Cela veut dire *de ma peine* ou *de sa peine*. Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône. (V.)

⁵ *Pour cette beauté*, termes de comédie, et qui jettent une espèce de ridicule sur cette ambassade : *Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté*. (V.)

⁶ On ne porte point haut une douceur ; cela est impropre, négligé, et peu français. Racine dit : *OEnone, fais briller la couronne à ses yeux* : c'est ainsi qu'il faut s'exprimer. (V.)

⁷ *Qu'il se laisse éblouir* est le mot propre ; mais *se laisser gagner à un éclat* affaiblit cette belle idée. (V.)

⁸ *Ce cher objet* n'est-il pas un peu du style de l'idylle ! le ton de la

Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

(Timagène rentre sur le théâtre.)

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème ¹.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus ².

SCÈNE III.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ³?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,

pièce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux. (V.)

¹ Quel prince! le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagène ne semble-t-elle pas un reproche? et si ce Timagène était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier, *Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante; dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner*? (V.)

² Antiochus, qui tremble que son frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentiments bien élevés! ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penser ainsi: je soumetts au public leur jugement et mes doutes. (V.)

³ On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était ais de remédier à ce petit défaut. (V.)

Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie ¹.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frère, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède ².

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi ³.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aïnesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire ?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

¹ Pourquoi *trop de honte* ? y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné ? et, s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vite ?

(V.)

² Ce vers est de la haute comédie. On a déjà dit que cet usage dura trop longtemps. (V.)

³ Il paraît singulier que Séleucus ait précisément la même idée que son frère. Il y a beaucoup d'art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractère de tous les princes ? cela est-il bien naturel ? peut-être que non. Cependant les deux frères intéressent : pourquoi ? parcequ'ils s'aiment ; et le spectateur voit déjà dans quel embarras ils vont se précipiter l'un et l'autre. (V.)

ANTIOCHUS.

Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi! l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die ¹.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi ²;

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérois que l'éclat dont le trône se pare

Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;

Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah! déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

¹ Ces discours sont d'un style familier; et *il faut que je le die* est plus qu'inutile; car, lorsqu'on se sert de ces tours, *il faut que je le dise, que je l'avoue, que j'en convienne*, c'est pour exprimer sa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne*; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise. Séleucus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie. (V.)

² Plusieurs critiques demandent comment deux frères si unis, et qui n'ont tous deux qu'un même sentiment, ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent! comment ne se sont-ils pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux! Quoi! tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse! A peine serait-il permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur amour. C'est au lecteur à s'interroger lui-même, à se demander quel effet cette idée fait sur lui, si ce double sacrifice est vraisemblable, s'il n'est pas un peu romanesque; mais aussi il faut considérer que ces princes ne cèdent pas absolument le trône, mais un droit incertain au trône: voilà ce qui les justifie. (V.)

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frère !

SÉLEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux ¹ !
Que ne ferois-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ² ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre ³, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire :
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer ⁴.

¹ Ceci répare tout d'un coup ce que leur proposition semble avoir de trop avilissant et de trop concerté ; mais ces répétitions par écho, *que ne ferois-je point contre un autre*, sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût ! (V.)

² Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie ! (V.)

³ Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie ? Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit : *l'amour doit vaincre*. Il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général, ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit. (V.)

⁴ Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince ! *Qui cède sa maîtresse est un lâche, et ne sait pas aimer ; et qui cède un trône est un grand cœur*. Avouons que dans *Cyrus* ni dans *Clélie* on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées, dans son *Traité de la Poésie*, page 355, et ajoute : « La femme qui mérite ce grand sacrifice est « cependant une femme très peu estimable ; et l'on peut remarquer que, « dans les tragédies de Corneille, toutes ces femmes adorées par leurs « amants sont, par les qualités de leur ame, des femmes très com-
« munes ; ce n'est que par la beauté que Cléopâtre captive César, et
« qu'Émilie a tout empire sur Cinna. » Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir.

De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
 Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
 Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
 Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
 La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
 Mais sans incertitude elle doit être reine :
 Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
 Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régignons ; l'ambition ne peut être que belle,
 Et pour elle quittée, et reprise pour elle ;
 Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
 Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
 Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie ¹,
 Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie ²,
 N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
 Que ceux que contre nous le sort a réunis.
 Il sème entre nous deux toute la jalousie
 Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :
 Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
 Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
 Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre ³.
 En vain votre amitié tâchoit à partager ;
 Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,

Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagène est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique ? (V.)

¹ Les citations des sièges de Troie et de Thèbes sont peut-être étrangères à ce qui se passe. Ne pourrait-on pas dire : *Non erat his exemplis, his sermonibus locus* ? (V.)

² On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie ; on la livre, on l'abandonne en proie. (V.)

³ Le mot *choir*, même du temps de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage. (V.)

Un droit d'aïnesse obscur, sur la foi d'une mère,
 Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.
 Que de sujets de plainte en ce double intérêt
 Aura le malheureux contre un si foible arrêt!
 Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste ¹;
 Craignez-en avec moi l'événement funeste.
 Ou plutôt avec moi faites un digne effort
 Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
 Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
 Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame,
 Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
 Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
 Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
 Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ² :
 Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
 Vaincra la jalousie en cédant à l'amour;
 Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
 Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

¹ *Jugez du reste* était l'expression propre; mais elle n'en est pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter un arrêt : juger de quelque chose, c'est dire son sentiment. (V.)

² *Ne versera que joie* ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était même alors une faute : on ne verse point joie. La scène est belle pour le fond, et les sentiments l'embellissent encore. On demande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; et c'est à présent surtout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Quand les pièces romanesques réussissent de nos jours au théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes, d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par des connaisseurs comme de très mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scène doit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône, parcequ'ils sont jeunes, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience, mais surtout parceque leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit plaire au public. Leurs réflexions, que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la pièce; et le triomphe de l'amitié sur l'amour et sur l'ambition finit cette scène parfaitement. (V.)

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je desavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ¹ ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée ²,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent longtemps voler la victoire doutense :

¹ *Mériter plus dignement* signifie à la lettre, *être digne plus dignement* : c'est un pléonasse ; mais la faute est légère. (V.)

² Ces discours de confidents, cette histoire interrompue et recommencée, sont condamnés universellement.

Tous deux, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me font une fatigue. (V.)

Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
 Si bien qu'Antiochus ¹, percé de mille coups,
 Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
 Lui voulut dérober les restes de sa vie,
 Et, préférant aux fers la gloire de périr,
 Lui-même par sa main acheva de mourir.
 La reine ayant appris cette triste nouvelle,
 En reçut tôt après une autre plus cruelle :
 Que Nicanor vivoit ; que, sur un faux rapport,
 De ce premier époux elle avoit cru la mort ;
 Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
 Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ;
 Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
 Il alloit épouser la princesse sa sœur ².
 C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
 Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur père ³.

La reine envoie en vain pour se justifier ⁴ ;
 On a beau la défendre, on a beau le prier,
 On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
 Et son amour nouveau la veut croire coupable :
 Son erreur est un crime ; et, pour l'en punir mieux,
 Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
 Arracher de son front le sacré diadème
 Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
 Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité ⁵,

¹ *Si bien que, tôt après, piqué jusqu'au vif*, expressions trop familières qu'il faut éviter. (V.)

² Sœur de qui ? ce n'est pas de Cléopâtre, c'est Rodogune. Elle est nommée, dans la liste des personnages, sœur de Phraates, roi des Parthes ; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraates n'est pas prononcé dans la pièce. (V.)

³ *Cet encor* semble dire que Rodogune a conservé sa beauté, que les deux fils la trouvent aussi belle que le père l'avait trouvée. Le théâtre, qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique. (V.)

⁴ Ce tour n'est pas assez élégant ; il est un peu de gazette. (V.)

⁵ On ne voit pas ce que c'est que *l'autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à Cléopâtre eût mieux assuré le trône aux enfants d'un second lit. (V.)

Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naitroient le trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ses deux amants, et court comme à la proie ¹,
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir ².
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur ³,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage ⁴,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
La reine, à la gêner prenant mille délices ⁵,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices ⁶;
Mais, quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu ⁷,
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance ⁸;

¹ Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie. Ce *plein de joie* est pour rimer à *proie* : et *comme à la proie* est encore une faute ; car pourquoi ce *comme* ? (V.)

² *Se résout de se perdre* est un solécisme. Je me résous à, je résous de ; il s'est résolu à mourir ; il a résolu de mourir. (V.)

³ On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret ; mais on n'a point de l'horreur à regret. (V.)

⁴ Il valait mieux dire, *se mêle aux combattants*. (V.)

⁵ On prend plaisir, et non des délices à quelque chose ; et on n'en prend point mille. (V.)

⁶ Il fallait *le soin de ses supplices* ; on ne commet point un ordre. (V.)

⁷ *Ame toute en feu*, expression triviale pour rimer à *peu*. Dans quelle contrainte la rime jette ! (V.)

⁸ Cet *en* est mal placé ; il semble que le Parthe jure la vengeance du peu. (V.)

Sur nous à main armée il fond en diligence ¹,
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort,
 Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ²;
 Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter;
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter ³.

La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
 Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,
 Comme un soleil levant dessus notre horizon.
 Le Parthe a décampé ⁴, pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui ⁵;
 La paix finit la haine ⁶, et, pour comble aujourd'hui,
 Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
 Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
 Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connoissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ⁷;

¹ Expression trop commune. (V.)

² Ce mot indéfini *de l'avantage* ne peut être admis ici; il faut *de cet avantage*, ou *de son avantage*. (V.)

³ Cela est louche et obscur; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté. (V.)

⁴ Expressions trop négligées; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagène expose. Il eût été à désirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance: on a remarqué déjà que Racine est le premier qui ait eu ce talent. (V.)

⁵ Il fallait, *d'ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi* n'est pas français: on pourrait dire, *d'un ennemi je suis devenu un ami*. (V.)

⁶ La haine finit; on ne la finit pas. (V.)

⁷ *Mal propre* ne doit pas entrer dans le style noble; et que Timagène.

Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance ¹.
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir ².

SCÈNE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace ³ :
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler ⁴.

LAONICE.

Quoi ! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect ⁵ ;
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice ⁶ ;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,

soit propre ou non à une confidence, c'est un trop petit objet. (V.)

¹ A quel dessein ? (V.)

² Timagène doit du respect à Rodogune, indépendamment de ce mariage ; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confidente. (V.)

³ *Coule une glace* n'est pas du style noble, et la glace ne coule point. (V.)

⁴ *Cet en* se rapporte à la *crainte* par la phrase ; il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies. (V.)

⁵ *La fortune ne traite point avec respect* : toutes ces expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies. (V.)

⁶ La poésie française marche trop souvent avec le secours des antithèses, et ces antithèses ne sont pas toujours justes : comment *un hymen cache-t-il un supplice* ? comment *un trône creuse-t-il un précipice* ? Le précipice peut être creusé sous le trône, et non par lui. L'antithèse des *premiers fers et des nouveaux, des biens et des maux*, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raison dans une princesse. (V.)

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine ¹.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement ;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ² ;
Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte ³,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte ⁴.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats ⁵ :
J'oublie et pleinement toute mon aventure ;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé

¹ On ne doit jamais se servir de la particule *en* dans ce cas-ci ; il fallait : *la paix qu'elle a jurée a dû calmer sa haine*. Cet *en* n'est pas français ; on ne dit point : *j'en crains le courroux, j'en vois l'amour, pour je crains son courroux, je vois son amour*. (V.) — Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devraient s'empresser d'adopter. (P.)

² Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme ? Qu'est-ce que la paix qui sert d'amusement à la haine ? (V.)

³ On n'entre point dans un état ; cela est prosaïque et impropre. (V.)

⁴ Cela ressemble trop à un vers de parodie. (V.)

⁵ Elle n'a point parlé de ces attentats : l'auteur les a en vue ; il répond à son idée : mais Rodogune, par ce mot *tels*, suppose qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence, très légère, que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire. (V.)

⁶ *Maxime* toujours trop générale, dissertation politique qui est un peu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. *De cette nature que... jamais ne se fie*, etc. ; il vaut toujours mieux faire parler le sentiment ; c'est là le défaut ordinaire de Corneille : Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses amants ; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt : cela fait voir combien cette pièce était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur a eu à se tirer. (V.)

Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;
Et, quoique en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux ¹.
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colère,
Il y falloit du temps, et, pour ne rien vous taire,
Quand je me dispensois à lui mal obéir ²,
Quand en votre faveur je semblois la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie ³
Elle en dissimuloit la meilleure partie ;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;
Et si de cet amour on la voyoit sortir ⁴,
Je jure de nouveau de vous en avertir :

¹ Blessé d'un ressentiment ! Une injure blesse ; et le ressentiment est la blessure même. (V.)

² Oublier un désespoir, et un désespoir jaloux, où un infidèle époux a forcé son courage ! Presque toutes les scènes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là l'auteur des belles scènes de *Cinna* ? (V.)

³ Ce vers n'est pas français : on se dispense d'une chose, et non à une chose. (V.)

⁴ *Repentie* ne l'est pas non plus, du moins aujourd'hui : on ne peut pas dire, cette princesse *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe ? (V.)

⁵ *Sortir d'un amour* ! De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur. (V.)

Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise ¹.
Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite ²,
Un avantage égal pour eux me sollicite ³ ;
Mais il est malaisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer ⁴.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion

¹ Comme quoi ne se dit pas davantage ; et *toute acquise* est du style comique. (V.)

² *Avoir même sang* est encore un barbarisme ; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang : il y avait plus d'une manière de se bien exprimer. (V.)

³ Un avantage ne sollicite point ; et il n'y a point d'avantage dans l'égalité. (V.)

⁴ C'est toujours le poète qui parle ; ce sont toujours des maximes : la passion ne s'exprime pas ainsi. Ces vers sont agréables, quoique *dont par le doux rapport* ne soit point français ; mais *ces ames qui se laissent piquer*, et *ces je ne sais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à ceux de la *Suite du menteur* : *Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre*, comme on l'a déjà remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chefs-d'œuvre véritables de Racine en ce genre. (V.)

Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère ¹ !
Je voudrais être à lui si je n'aimois son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ² ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame ³ :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner ;
De celui que je crains si je suis le partage ,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour ⁴ ,
Et le devoir fera ce qu'auoit fait l'amour ,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée ⁵ .

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher ⁶ !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ⁷ ;

¹ Elle voudrait bien être à Séleucus si elle n'aimait pas Antiochus ; ce n'est pas là une chimère incroyable ; mais cet examen, cette dissertation, cette comparaison de ses sentiments pour les deux frères, ne sont-ils pas l'opposé de la tragédie ! (V.)

² N'est-ce pas là un discours de soubrette ? (V.)

³ Tirer n'est pas noble ; cet *en* rend la phrase incorrecte et louche. (V.)

⁴ *A son tour* est de trop ; mais il faut rimer au mot *amour* : cette gêne extrême se fait sentir à tout moment. (V.)

⁵ Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su ennoblir ces sentiments qui demandent les tours les plus délicats. (V.)

⁶ Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher ! est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer ; c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et surtout avec la conduite qu'elle aura. (V.)

⁷ Quoi que vous me cachiez, aisément je devine , est d'une soubrette. (V.)

Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ¹,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

¹ Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentiments tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune : elle épousa Nicanor lorsque les deux frères étaient en bas âge ; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge ; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique ; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mère aux enfants mêmes de cette belle-mère. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉOPATRE.

Serment fallacieux, salutaire contrainte ¹,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous ² !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés ³.

¹ Corneille reparait ici dans toute sa pompe : l'éloquent Bossuet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithète, *fallacieux*. Pourquoi appauvrir la langue ! Un mot consacré par Corneille et Bossuet peut-il être abandonné ! *Salutaire contrainte* ; il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'État : il manque là un peu de netteté et de naturel. (V.)

² Voltaire paraît avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina, qui ouvre sa tragédie de *Rome sauvée* :

Titres chers et sacrés, et de père et d'époux,
Faiblesse des humains, évanouissez-vous. (P.)

³ Une comparaison directe n'est point convenable à la tragédie. Les personnages ne doivent point être poètes ; la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage sont oubliés quand les flots sont calmés* ; mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers. (V.) — Il nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Voltaire s'en est permis même dans ses comédies, où les personnages doivent beaucoup moins s'exprimer en poètes. Telle est, entre autres, celle-ci dans *l'Enfant prodigue* :

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux. (P.)

Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
 Recours des impuissants, haine dissimulée ¹,
 Digne vertu des rois, noble secret de cour,
 Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
 Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes ²,
 Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
 Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
 Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser ;
 Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques ³
 Et quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
 Faisons-en avec gloire un départ éclatant ⁴,
 Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
 C'est encor, c'est encor cette même ennemie

¹ Cela paraît un peu d'un poète qui cherche à montrer qu'il connaît la cour ; mais une reine ne s'exprime point ainsi. *Recours des impuissants* paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle ; car un recours d'impuissants n'est pas une digne vertu des rois : la reine n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné, et qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuissants, éclatez*, est une contradiction ; car ce recours est la *haine dissimulée*, la dissimulation ; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est *cessons de dissimuler, éclatons* ; mais ce sens est noyé dans des paroles qui semblent plus pompeuses que justes. *Secret de cour* ne peut se dire, comme on dit *homme de cour, habit de cour*. (V.)

² Qui sont ces deux ? est-ce la haine dissimulée et Cléopâtre ? voilà un assemblage bien extraordinaire ! Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deux ? comment sa haine est-elle sujette ? C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués. (V.)

³ *Je hais, je règne encor*, est un coup de pinceau bien fier ; mais *laissons d'illustres marques* est faible ; on laisse des marques de quelque chose : *marques* n'est là qu'un mot impropre pour rimer à *monarques*. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement !

Haut rang des monarques : *haut rang* suffisait, *des monarques* est de trop : la rime subjugué souvent le génie, et affaiblit l'éloquence. (V.)

Faisons-en avec gloire un départ éclatant.

est barbare ; *faire un départ* n'est pas français ; *en avec* révolte l'oreille. Mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône ? elle commence par dire qu'elle ne veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser. (V.)

Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi ¹.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête ² ?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare ³ ;
Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement ⁴

¹ A quoi se rapporte ce *vous* ? il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissants, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant ; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à se défaire : ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit, ces efforts qu'on faisait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les moments de passion, se livra rarement à ce défaut ; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation : le reste du monologue est plein de force. (V.)

² *S'apprête à l'appareil* est encore un barbarisme. (V.)

³ *Le souhait confus* n'est pas français. (V.)

⁴ Cela forme un concours de syllabes trop dures. (V.)

N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement ¹.
 Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre ² :
 Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;
 Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
 Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
 Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants ³.
 Apprends, ma confidente, apprends à me conuoltre.

Si je cache en quel rang le sang les a fait naître ⁴,
 Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
 Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
 Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
 De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
 Cependant je possède, et leur droit incertain
 Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main ⁵ :

¹ N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement, est impropre ; *l'ascendant* veut dire la supériorité ; un mouvement n'a pas d'ascendant : on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté. (V.)

² Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre, ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, *se déclarer pour un des deux princes* : le mot de *tomber* est impropre ; il ne signifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phrase, *je tombe d'accord*. (V.)

³ Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands, Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants, n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise ; d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente ? elle ne l'emploie à rien ; et, pour une si grande politique, Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement. (V.)

⁴ C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent leurs parents ; *mais je cache leur rang* n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aînesse*, et c'est ce dont il s'agit. (V.)

⁵ *Je possède* demande un régime : *jouer* est neutre quelquefois ; *pos-*

Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère ¹ ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des États qu'il avoit regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère ²,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire ³;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.

Je te dirai bien plus. Sans violence aucune ⁴
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchoit plus que son hyménée ⁵,
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée ⁶.

séder ne l'est pas ; cependant je crois que cette hardiesse est très permise, et fait un bel effet. (V.)

¹ Il semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ses méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret. (V.)

² *Ce foudre* peut-il convenir à des enfants en bas âge ? (V.)

³ Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée. (V.)

⁴ Cet *aucune* à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colère, sans dépit, sans ressentiment ; le mot de *violence* n'est pas le mot propre. (V.)

⁵ Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

⁶ Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner ; ou, s'il l'a épousée en effet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari : cette obscurité n'est point éclaircie dans la pièce. (V.) — Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auroient lu la pièce sans aucune attention. Relisez (acte I, scène VI) le récit de Laonice à Timagène : il est évident que Nicanor vouloit épouser Rodogune, sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avoit eus d'elle ; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une embûche qu'elle lui avoit dressée. (P.)

Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
 Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus ¹
 S'il étoit quelque voie, infame ou légitime,
 Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime ²,
 Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
 Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari ³.
 Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite ⁴,
 Délices de mon cœur, il faut que je te quitte ⁵;
 On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit ⁶
 En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
 L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle ⁷ :
 Autant que l'un fut grand l'autre sera cruelle ⁸ ;
 Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,

¹ *Il y fit des efforts; je fis beaucoup alors, et ferais encore plus. Que de négligences ! (V.)*

² *Infame est trop fort. Un défaut trop commun au théâtre, avant Racine, était de faire parler les méchants princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchants, exécrables; cela est trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame est-elle enseignée par la gloire! elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Cléopâtre de dire tant de mal d'elle-même! (V.) — La voie légitime est celle que lui enseigneroit la gloire; l'autre est celle que lui ouvriroit le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec précision, mais l'emploi des mots nous paroît exact. Nous pensons cependant, comme Voltaire, qu'*infame* passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences. (P.)*

³ *Ce pour lui gâte la phrase, aussi bien que le que, qui. Verser du sang pour un bien ! (V.)*

⁴ *C'est la suite du sang qu'elle a versé; cela n'est pas net; et cet en n'est pas heureusement placé. (V.)*

⁵ *Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Rodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment. (V.)*

⁶ *Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé! ne devrait-elle pas dire seulement, on l'exige, je l'ai promis!*

⁷ *L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune, mais ne tourne point en haine. (V.)*

⁸ *La poésie n'admet guère ces l'un et l'autre.*

Ma perte est supportable, et mon mal est léger ¹.

LAONICE.

Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine ²!

CLÉOPATRE.

Quoi! je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossière ³,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ⁴;
Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi ⁵?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aïnesse ⁶;
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse ⁷,

¹ Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcée lui sera supportable! (V.)

² La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance* : on n'a point de vengeance pour quelqu'un. (V.) — La particule *pour* s'applique très bien au mot de *haine* qui la précède immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en offriroient une foule d'exemples. (P.)

³ Ce n'est point cette confidente qui est grossière; n'est-ce pas Cléopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parlerait à une servante dont l'imbécillité mettrait en colère? et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile; elle appelle cette dame *grossière*. En vérité, cela est dans le goût de *la comtesse d'Escombagnas*, qui appelle sa femme de chambre *bouvière*. (V.)

⁴ Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus; il s'agit de celle du peuple. Et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un? (V.)

⁵ On commande une armée, on commande à une nation; on ne commande point un homme, excepté lorsqu'à la guerre un homme est commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour le commander et combattre* n'est pas français : elle veut dire, *pour que je lui commande, et qu'il combatte pour moi*; ces deux *pour* ont un mauvais effet. (V.)

⁶ *Avoir un choix en main* n'est ni régulier ni noble. (V.)

⁷ *Une aide à ma faiblesse* est du style familier. (V.)

Que la guerre sans lui ne peut se rallumer¹,
 J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale²,
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale³ :
 Ce n'est qu'en me vengeance qu'on me le peut ravir⁴;
 Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal⁵.

CLÉOPATRE.

Connois-moi tout entière⁶,
 Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
 Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
 Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
 La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
 Et d'une troupe en hâte à me suivre animée;
 Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours⁷
 M'exposaient à son frère, et foible et sans secours⁸.
 Je me voyois perdue à moins d'un tel otage :
 Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
 Il m'imposa des lois, exigea des serments,

¹ *Sans lui* ; elle entend, *sans que je fasse un roi*. (V.)

² *Dévaler* est trop bas ; mais il était encore d'usage du temps de Corneille. (V.)

³ *Épouser une haine au lieu d'une femme* est un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter. (V.)

⁴ *Ce le* se rapporte au rang, qui est trop loin. (V.)

⁵ Ce mot devrait, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir quelle imprudence elle commet d'ouvrir sans raison une âme si noire à une personne qui en est effrayée. (V.)

⁶ Connois-moi tout entière,

paraît d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une reine habile ; car quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une femme étonnée de ces étranges aveux ! (V.)

⁷ Phrase obscure, et qui n'est pas française : on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger ; et *beaucoup d'une troupe* n'est pas français. (V.)

⁸ Quel était ce frère ? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes ; et cependant le caractère de Cléopâtre est imposant, et excite un très grand intérêt de curiosité ; le spectateur est comme la confidente ; il apprend de moment en moment des choses dont il attend la suite. (V.)

Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
 Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
 J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
 J'ai pu reprendre haleine, et, sous de faux apprêts...
 Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
 Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
 Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
 Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
 Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
 Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
 Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs¹.
 Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
 Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous.
 Quelles peines depuis, grands dieux ! n'ai-je souffertes !
 Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
 Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;
 Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
 Il fallut satisfaire à son brutal désir²,
 Et de peur qu'il n'en prit, il m'en fallut choisir³.
 Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire⁴ ?

¹ Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt ; mais ici ce n'est qu'une négligence. (V.)

² *Brutal désir* est bas, et convient à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi. (V.)

³ Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prit un*, parcequ'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique. (V.)

⁴ Ce n'est pas français ; on ne peut dire, *je vous sauvai l'État*, le

Je choisis un époux avec des yeux de mère,
 Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
 Votre trône tombant trouveroit un appui :
 Mais à peine son bras en relève la chute,
 Que par lui de nouveau le sort me persécute¹ ;
 Maître de votre État, par sa valeur sauvé,
 Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
 Qui lui parle de vous attire sa menace.
 Il n'a défait Thryphon que pour prendre sa place ;
 Et de depositaire et de libérateur
 Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
 Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;
 Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor, votre père et mon premier époux.....
 Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
 Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
 Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler² :
 Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime,
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;
 Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
 Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie
 Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
 J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs
 Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.

peuple, la nation, au lieu de *je conservai vos droits* ; on dit, *je vous ai sauvé votre fortune*, parceque votre fortune vous appartenait, vous la perdiez sans moi ; *j'ai sauvé l'État*, mais non *je vous ai sauvé l'État*. (V.)

¹ On ne relève point une chute ; on relève un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine l'ait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron : mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine ; l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéressante. (V.)

² Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor, et qu'elle l'empêcha de porter ce coup : elle veut dire le contraire. (V.)

Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
 Chez mon frère avec vous trouvoit un sûr asile :
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
 Mais voir votre couronne après lui destinée
 Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !
 A cette indignité je ne connus plus rien ;
 Je me crus tout permis pour garder votre bien ¹.
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
 Un trône racheté par le malheur d'un père.
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute ²
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
 Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour ³ ;
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre :
 Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 Épargnez le dernier à notre souvenir ;
 Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée ⁴
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée ⁵.
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau

¹ Il fallait, *pour vous garder votre bien*. (V.)

² Ce discours d'Antiochus est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs. — S'il y a *notre amour* (toutes les éditions le portent), c'est un barbarisme : *notre amour* ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous : s'il y a *votre amour*, il peut signifier l'amour de Cléopâtre pour ses enfants. (V.)

³ Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour ! (V.)

⁴ Il faudrait au moins *des fatalités* ; mais *des fatalités* dont l'ame est embarrassée ; une femme qui débute sans raison par avouer à ses enfants qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras. (V.)

⁵ *Souvent* est de trop. (V.)

Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau 1 :
 Un fils est criminel quand il les examine ;
 Et, quelque suite enfin que le ciel y destine²,
 J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
 Nous attendons le sceptre avec même espérance :
 Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience ;
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
 C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps :
 Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grace ;
 Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère³
 Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère⁴,
 L'ambition n'est pas notre plus grand désir⁵.
 Régniez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance⁶,
 Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants ; vous fuyez la couronne,
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;

1 On sent assez que cette alternative d'éponge et de rideau fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis ; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mère, le choix de deux expressions. De plus, ces expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la suite que le ciel destine à ces noires couleurs. (V.)

2 Le ciel qui destine une suite ! (V.)

3 Séleucus ne parle pas si bien que son frère ; il dit, j'ajouterai, et il n'ajoute rien. (V.)

4 Que bien qu'avec est trop rude à l'oreille ; on ne dit point, et l'un et l'autre, à moins que le premier et ne lie la phrase. (V.)

5 L'ambition est une passion, et non un désir. (V.)

6 C'est bien la raison est du style de la comédie. Pour tant de puissance ne forme pas un sens net ; est-ce pour la puissance de la reine ? est-ce pour la puissance de ses enfants, qui n'en ont aucune ? est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux ? (V.)

L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie ¹,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober ².

O nobles sentiments d'une ame généreuse!
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci ;
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main ³.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi, mon innocence ⁴ ;
Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,

¹ Ces vers ne forment aucun sens ; la honte passe à vos yeux pour la même infamie, si un indigne hymen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de *la même infamie*, qui n'est pas français, et de ce que ce pronom *elle*, qui se rapporte par le sens à *couronne*, est joint à *honte* par la construction. (V.)

² Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfants pouvoient aimer Rodogune ? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parceque leur père a voulu autrefois l'épouser ? Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du roi ? Celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne ? doit-elle s'écrier : *O mère trop heureuse !* cet artifice n'est-il pas un peu grossier ? ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue ! si ses deux fils étoient des imbéciles, parlerait-elle autrement ? Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier ! *Sur celle qui venoit*, expression incorrecte et familière. (V.) — Non-seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'elle ait pu faire sur eux une impression bien profonde. Elle n'est sortie de prison que depuis très peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins récente : Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher. (P.)

³ Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante ; et c'est bien là le cas de dire : *Qui prouve trop ne prouve rien*. (V.)

⁴ *De cet amour* ne se rapporte à rien ; elle entend l'amour que Niconor avait eu pour Rodogune. (V.)

L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime¹,
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
 De cette même main qui vous a tout sauvé,
 Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé;
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances;
 Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix².

¹ *Vous me rendrez l'estime* ne peut se dire comme *vous me rendrez l'innocence* : car l'innocence appartient à la personne, et l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendrez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire ; mais non pas mon estime. (V.)

² La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable ? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées ? Je dis plus : il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils : elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger : Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfants, dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses enfants. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événements d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans la vérité historique, ni dans la vraisemblance. La situation est théâtrale ; elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très mauvaise ; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très grand effet : c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir. Mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la première fois. (V.) — La proposition de Cléopâtre peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas ; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition. Elle se souvient que, dans le temps où Tryphon ravageoit la Syrie, le peuple, qui n'obéissoit qu'à regret à une femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qui elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte contre

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi! vous montrez tous deux un visage étonné!¹
Redoutez-vous son frère? après la paix infame
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets?
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
Est-ce pitié pour elle, est-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?
Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces États:
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre²;

elle, si elle oseroit éluder sa promesse. Cependant, si elle nomme un roi, Rodogune règne. C'est la condition du traité qu'elle a fait avec les Parthes; et ce traité, qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouvertement: elle veut en laisser le crime et le danger à celui de ses fils qu'elle nommera roi, et qui pourra la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, et plus ambitieuse encore, elle a lieu de croire que l'offre d'une couronne séduira du moins un de ses fils. Il nous semble que Voltaire n'a pas assez fortement conçu le caractère de Cléopâtre, qui ne se dément pas un seul moment, et que nous regardons comme un des chefs-d'œuvre de Corneille: il n'en existe aucun de cette force au théâtre. (P.)

¹ Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte! elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône: mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi! Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable; et cependant elle forme un grand intérêt, parcequ'on veut voir ce qu'elle produira, parceque Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfants. *En nommera l'aîné*; cet *en* se rapporte à ses deux fils; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas clairement. Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aînesse*. (V.)

² Style de gazette. (V.)

³ Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donné pour une femme très habile; dès qu'elle s'aperçoit que ses enfants ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister: on ne persuade point un

Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.

crime horrible par de la colère et des emportements. Quand Phèdre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond : *Oubliez-vous que Thésée est mon père et votre époux !* elle rentre alors en elle-même, et dit : *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire !* Cela est dans la nature ; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de l'expérience persiste à révolter ses enfants contre elle en se rendant horrible à leurs yeux ! De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scène précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône ! Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout ! Cette contradiction n'est-elle pas palpable ! Faut-il que toute cette pièce, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences ! (V.) — La comparaison de Phèdre est ici très déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit : Voltaire ne s'étoit point assez fortement pénétré du caractère de Cléopâtre ; caractère unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phèdre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phèdre ne paroît sur la scène que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la pièce, et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non-seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentiments à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission qu'ils paroissent toujours conserver pour elle, lui laissent quelque espérance de pouvoir du moins les intimider par ses menaces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce soit raisonnable ; mais nous répétons que les passions effrénées ne raisonnent pas, et que tout ce qui paroît choquant, ou même incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractère de Cléopâtre, tel que Corneille l'a conçu : c'est ce que démontre assez le succès constant de la pièce. (P.)

Rien ne vous sert ici de faire les surpris ¹ ;
 Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;
 Je puis en disposer comme de ma conquête ;
 Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;
 Et puisque mon seul choix vous y peut élever ²,
 Pour jouir de mon crime il le faut achever ³.

SCÈNE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ⁴ ?

¹ Expression trop triviale, surtout dans une circonstance si tragique. (V.)

² Cet *y* se rapporte à *trône*, qui est quatre vers auparavant : les pronoms les adverbess doivent toujours être près des noms qu'ils désignent ; c'est une règle à laquelle il n'y a point d'exception. (V.)

³ Ce vers est très beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer son crime à ses enfants, et les presser d'en commettre un autre ? (V.)

⁴ Voilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en poudre ; et Antiochus répond par écho à cette figure incohérente : nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d'Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfants qu'elle a assassiné leur père ; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse ; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, *j'aime ma mère* ? Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mère est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie ; le poète tient les cœurs dans sa main : il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste, et alors le public s'intéressera à sa vengeance : il peut le peindre comme un prince sévère et juste, qui, pour le bien de son État, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets ; alors les spectateurs applaudiront à sa justice : il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné ; et alors le public partage les mêmes sentiments. Cette dernière situation est la seule convenable à la construc-

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mègère !
O femme, que je n'ose appeler encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel ; mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidants tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connoître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse ;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien :
Je sais ce que je dois : mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras je laisse aller ma plainte ;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?

tion de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus est représenté
comme un jeune homme soumis ; mais ainsi son caractère est sans
force. (V.)

Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère ;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang¹,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés².
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.

Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine³.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard⁴ ;

¹ Ce mot de *rang* ne convient point à *mère* : on n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine. (V.)

² On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front. (V.)

³ Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme peut changer le cœur de Cléopâtre, après qu'elle lui a proposé de sang-froid le plus grand des crimes ; mais ce contraste du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'Antiochus. (V.)

⁴ *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès, *le fard des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de *fard* n'est pas recevable : c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du fard, dans l'ap-

Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ¹ ;
 Mais elle seule enfin s'aime et se considère ,
 Et quoi que nous étale un langage si doux ,
 Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
 Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,
 Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
 Il est, il est à nous si nous osons le prendre :
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
 Il est à l'un de nous si l'autre le consent ² :
 Régnons, et son courroux ne sera que foiblesse ;
 C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
 Allons la voir, mon frère, et demeurons unis ;
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein, que son amour m'inspire ;
 Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
 Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
 Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
 Que la mienne pour vous souffre avec patience.
 Allons, et soyez sûr que même le trépas
 Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

pareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes : cette figure n'est pas juste , parcequ'elle n'est pas vraie. (V.)

¹ Cette expression est trop triviale ; de plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule. (V.)

² *Le consent* n'est pas français ; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfants.

(V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi ¹.

¹ Ce vers est du ton de la comédie. *User de quelqu'un* est du style familier, et Cléopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogune n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par une confidente qui trahit sa maîtresse : n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux frères ? tous deux brûlants pour elle, tous deux consternés en sa présence ; Antiochus n'avouant rien, par respect pour sa mère ; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur ! cette situation ne ferait-elle pas une impression plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue ! à quoi Rodogune répond qu'elle *reconnoîtra ce service en son lieu*. Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune démontre combien Cléopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfants d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait être vertueux de tuer leur maîtresse. Mais comment Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste horreur ses enfants la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils ? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise tout ce qui peut la rendre exécrable et avilie aux yeux de cette confidente ! (V.) — Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à Laonice. Voltaire oublie que non-seulement Laonice étoit présente à la scène de Cléopâtre et de ses deux fils, mais que Cléopâtre elle-même l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle alloit leur dire :

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.

Écoute, et tu verras quel est cet hyménée

Où se doit terminer cette illustre journée. (P.)

Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense?
 Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense?
 Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux?
 Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
 Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
 Quelle fidélité vous conserve mon ame,
 Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
 Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
 Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
 Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
 A qui je crois devoir le reste de mes jours.
 Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie;
 Il faut de ces périls m'aplanir la sortie;
 Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;
 C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
 Sans m'engager encor à des conseils contre elle.
 Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
 Devoit de cet hymen honorer la splendeur¹;
 Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
 A déposé le soin d'une tête si chère,
 Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
 Quoique vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
 Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
 Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces :
 Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
 Ne veuille, à leur refus, s'armer d'une autre main.
 Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vue,
 Votre péril croitroit, et je serois perdue.

¹ Cet Oronte qui, comme ambassadeur, devait honorer *la splendeur d'un hymen*, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scène un bien mauvais personnage; mais une confidente qui dit le secret de sa maîtresse en joue un plus mauvais encore. C'est un moyen trop petit, trop commun dans les comédies. V.

Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaitrai ce service en son lieu.

SCÈNE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile :
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse ¹ ;

¹ Au lieu d'une situation tragique et terrible, que la fureur de Cléopâtre faisait attendre, on ne voit ici qu'une scène de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour et la haine de Cléopâtre : ces deux objets ne produisent ici aucun mouvement ; ils sont écartés par des discours de politique. On a déjà observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangères n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisième acte, lui dit *qu'il auroit perdu l'esprit s'il lui conseilloit la résistance* ; et il lui conseille de *faire l'amour politiquement*. Mais d'où sait-il que les deux fils de Cléopâtre aiment Rodogune ? Les deux frères avaient été jusque-là si discrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur passion ; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique ? et si l'ambassadeur s'en est aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignorée ? (V.) — Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune :

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes ;

Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces. (P.)

² Pourquoi cet inutile Oronte, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, et que c'est un piège

Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
 La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
 Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
 Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
 Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
 Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
 Et vous accusera de violer la paix ;
 Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
 Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
 Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,
 D'avoir osé douter de la foi des traités ;
 Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
 Vous laissera moquée, et la reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir.
 C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
 Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
 Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur
 Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
 Mais pourrions-nous braver une reine en colère
 Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
 Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
 Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
 Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance :
 Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
 Vous portez le grand maître et des rois et des dieux !
 L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
 Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
 Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;

que Cléopâtre tend ici à Rodogune ! ne connaît-il pas les crimes de Cléopâtre ! ne la doit-il pas croire capable de tout ! ne doit-il pas balancer les raisons ! il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un *gros fin*, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé. (V.)

4 Comment une femme porte-t-elle ce grand maître ! *L'amour maître des dieux* est une expression de madrigal indigne d'un ambassadeur. — Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambassadeur jouer un rôle si peu considérable. (V.)

Et ces astres naissants sont adorés de tous.
 Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
 Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
 Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
 Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;
 Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
 Empêcher la surprise et le premier outrage.
 Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,
 Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III.

RODOGUNE.

Quoi ! je pourrais descendre à ce lâche artifice
 D'aller de mes amants mendier le service ¹,
 Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,
 J'irois jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté ² !
 Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
 Leur sang tout généreux hait ces molles adresses ³.
 Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
 Je croirai faire assez de le daigner souffrir ⁴ :

¹ Voici Rodogune qui oublie, dans le commencement de ce monologue, et son danger et son amour : elle prend la hauteur de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à leurs amants ; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des bassesses* ; et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a dit qu'il est des *nœuds secrets*, qu'il est des *sympathies*, dont par le doux rapport les ames assorties, etc., et qui craint de s'avouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antiochus ; cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses deux amants d'assassiner leur mère, et elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service ! Quoi ! elle craint de leur avoir la moindre obligation, et elle va leur demander le sang de Cléopâtre ! C'est au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces contrastes font sur lui. (V.)

² Je ne sais si cette figure est bien juste : *Chercher sa sûreté sous l'appât d'un coup d'œil affété*. (V.)

³ Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide ! (V.)

⁴ On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propose quelque chose d'indigne de nous ; dans tout autre cas, la fierté est méprisable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle

Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
 Sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce;
 Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
 Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.

Sentiments étouffés de colère et de haine,
 Rallumez vos flambeaux à celles de la reine ¹,
 Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
 Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi;
 Rapportez à mes yeux son image sanglante,
 D'amour et de fureur encore étincelante ²,
 Telle que je la vis, quand tout percé de coups
 Il me cria : « Vengeance ! Adieu ; je meurs pour vous ! »
 Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
 J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
 Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ?
 Mais pardonne au devoir que m'impose mon rang :
 Plus la haute naissance approche des couronnes,
 Plus cette grandeur même asservit nos personnes ³ ;
 Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ⁴ ;
 Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
 Après avoir armé pour venger cet outrage,
 D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
 Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,

éprouvera la force de leur amour sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce ; et si cet amour est assez fort pour lui servir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de soixante vers. (V.)

¹ Des sentiments qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, et qui rompent la loi dure d'un oubli contraint pour rendre justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net ; c'est un style aussi obscur qu'emphatique ; et on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes. (V.)

² On dirait bien : *je crois le voir encore étincelant de courroux* ; mais ce n'est pas l'image qui est encore animée ; de plus, on n'étincelle point d'amour. (V.)

³ Ces réflexions sur la haute naissance qui approche des couronnes et qui asservit les personnes, sont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois. (V.)

⁴ Ici, elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr ; et, dans le même monologue, elle reprend un cœur pour aimer et haïr : ces antithèses, ces jeux de vers ne sont plus permis. (V.)

Je suivais mon destin en victime d'État :
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
 Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encor percer ce sein infortuné
 Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
 De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage ;
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
 J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme ¹,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
 Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
 Pier encor le nom aux murs de ce palais ?
 Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes ;
 Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes ².

Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
 Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ³ ;

¹ Consentir à, et non consentir le : ce verbe gouverne toujours le datif, exprimé chez nous par la préposition à. Il est vrai qu'au barreau on viole cette règle ; mais le style du barreau est celui des barbarismes. (V.)

² Que veut dire cela ? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amants de tuer leur mère ? est-ce là le cas d'un soupir ? ne faut-il pas avouer que presque tous les sentiments de ce monologue ne sont ni assez vrais ni assez touchants ? (V.)

³ Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas paraître dans ses yeux, voilà une singulière timidité pour une fille qui n'est plus jeune, qui a voulu épouser le père, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mère ! La force de la situation a fait apparemment passer tous ces défauts, qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle. (V.) — Tout est altéré dans la manière dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas elle qui a voulu épouser Nicanor ; elle lui avoit été promise peut-être sans la consulter, et comme on dispose de la main des jeunes princesses sans leur avou, par des convenances purement politiques. La proposition qu'elle va

Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir ¹.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent ² ;
 A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :
 Mais un profond respect nous fit taire et brûler ³ ;
 Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée
 Semble être aucunement à la nôtre enchaînée ⁴,
 Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous ⁵
 La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
 C'est trop d'indignité que notre souveraine
 De l'un de ses captifs tienne le nom de reine ⁶ ;

faire aux deux princes d'assassiner leur mère n'est pas sérieuse ; elle sait trop que ni l'un ni l'autre n'en seroit capable, et elle-même l'avouera dans une autre scène. (P.)

¹ Et de quoi veut-il qu'elle s'offense ! de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée ! Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration ; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait. (V.)

² Cet *en* ne paraît se rapporter à rien, car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir. (V.)

³ Un profond respect ne fait pas brûler, au contraire. (V.)

⁴ *Aucunement* est un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers. (V.)

⁵ *Incertain parmi nous*, il veut dire *incertain entre nous deux* ; mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre*. (V.)

⁶ Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui sera roi de Syrie ! Quoi ! parceque ces deux princes s'appellent *ses captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle soit reine ! C'est jouer sur les

Notre amour s'en offense, et changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi ¹.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne ²;
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre seul droit d'aïnesse est de plaire à vos yeux :
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection ³
Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc, madame, et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque ⁴;
Et celui qui perdra votre divin objet ⁵
Demeurera du moins votre premier sujet :
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir ⁶.

mots de *reine* et de *captif*; et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique. (V.)

¹ Il faudrait, *lui remet le choix* : on ne dit point, *je vous remets à décider* ; mais *il vous appartient de décider, je m'en remets à votre décision*. (V.)

On ne suit point une couronne, on suit l'ordre, la loi qui dispose de la couronne. (V.)

² *Élection* ne peut être employé pour *choix* ; *élection d'un empereur, d'un pape*, suppose plusieurs suffrages. (V.)

³ On ne *cède point à une illustre marque*, même pour rimer avec *monarque* ; il faudrait spécifier cette *marque*. (V.)

⁴ *Votre divin objet* ne peut signifier *votre divine personne* ; une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois l'*objet aimé* ; mais une femme n'est point son propre objet. (V.)

⁵ Cette expression, *celles de mon rang*, est souvent employée : non-seulement elle n'est pas heureuse, mais ce n'est pas de *rang* qu'il s'agit ; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux frères.

Comme sans leur avis les rois disposent d'eux
 Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
 Le destin des États est arbitre du leur,
 Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur ¹.
 C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne ² :
 J'aimerais l'un de vous, parcequ'il me l'ordonne ;
 Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir ³,
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir ⁴.
 N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
 Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous ⁵,
 Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
 Pour fuir l'occasion de le faire renaitre.
 Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime ⁶ :
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi ⁷.

Ces mots, *celles de mon rang*, semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable. (V.)

¹ Il n'y a d'ordre des traités que par les dates ; il fallait, *la loi des traités*, à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même ; mais le mot *d'ordre* est impropre dans ce sens. (V.)

² *Un cœur qui suit une couronne*, tour impropre et forcé ; cette faute est répétée deux fois. (V.)

³ *Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer* ; cela n'est pas français : *j'en prendrai* est obscur. (V.)

⁴ Un amour peut bien attendre le devoir pour se manifester, mais non pas pour naître ; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre ? Il eût fallu peut-être, *et pour oser aimer j'attendrai mon devoir*, ou bien, *et j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir*. Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'aîné, et qu'elle l'aimera : comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre ? (V.)

⁵ On entreprend sur les droits, et non sur une personne. *Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'est pas français. (V.)

⁶ *Ranime* ne peut gouverner le datif ; c'est un solécisme. (V.)

⁷ On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage ; l'oubli ne peut être personnifié. (V.)

Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ¹ ;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
Faites un roi, madame, et réglez avec lui ;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées ².
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ³ ?
La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard ⁴.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aïnesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur ⁵,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre ⁶.
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,

¹ *Se laisser surprendre d'un feu qu'on réveille ne paraît pas juste ; on n'est point surpris d'un feu qu'on attise, mais on peut en être atteint.* (V.)

² *De vaines fumées poussées en l'air par des fureurs ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image ; et Corneille emploie trop souvent ces fumées poussées en l'air.* (V.)

³ Il paraît naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, puisque Rodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit choisir l'aîné : de plus, la phrase est trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?* (V.)

⁴ *Chacun de nous peut céder sa part de son espérance, et rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hasard : quel langage ! quel tour ! il faudrait au moins, ce qu'il devrait au hasard ; car les deux frères n'ont encore rien.* (V.)

⁵ *Un droit d'aïnesse dont on est traité avec rigueur ; cela n'est pas français, et le vers n'est pas bien tourné.* (V.)

⁶ *Applaudirait n'est pas le mot propre ; c'est on vous féliciterait.* (V.)

Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume ¹ ;
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux ²
 Se puisse redoubler à le tenir de vous ³.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ;
 Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule ⁴.
 Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
 Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare ⁵,
 Je crains d'en faire deux si le mien se déclare ⁶ :
 Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux ;
 Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux ⁷ :
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
 Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
 Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
 Voudront de mon orgueil exiger les caprices ⁸ ?

¹ Qu'est-ce qu'ôter l'amertume à un espoir ? (V.)

² *Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir !* tout cela est impropre, et n'est ni bien construit, ni français ; ce sont autant de barbarismes. (V.)

³ C'est encore un barbarisme : *un heur qui redouble à le tenir !* il semble que ce soit cet *heur* qui tienne. (V.)

⁴ Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler et reculer* sont des figures qui ne peuvent aller ensemble : toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer ? (V.)

⁵ Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare.....

ne paraît pas bien dit ; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, etc. (V.)

⁶ Elle craint d'en faire deux. On ne sait, par la construction, si c'est deux heureux ou deux mécontents ; *le mien* veut dire *mon cœur* : toute cette tirade est un peu embrouillée. (V.)

⁷ *Tenir à bonheur* est une façon de parler de ce temps-là ; mais la belle poésie ne l'a jamais admise. (V.)

⁸ Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle *saprice* l'abominable proposition qu'elle va faire. (V.)

Par quels degrés de gloire on me peut mériter ¹?
 En quels affreux périls il faudra vous jeter?
 Ce cœur vous est acquis après le diadème,
 Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même ².
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
 Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ³?
 Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
 Si c'est par ces degrés qu'on vous peut mériter ⁴?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre;
 Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre;
 Et dites hautement à quel prix votre choix
 Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

¹ Elle appelle un parricide *degré de gloire*; si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur. (V.)

² Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème*! elle veut dire, *je dois mon cœur à celui qui, étant roi, sera mon époux*. *Rendre à lui-même* veut dire, *gardez-vous de faire dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous*. (V.)

³ On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentiments, de sa vie, et non de ses travaux et de ses services; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices: et quelle expression que *des sacrifices amoureux*! (V.)

⁴ Des périls ne sont point des degrés; on ne mérite point par des degrés: tout cela est écrit barbairement. (V.)

RODOGUNE.

Eh bien donc ! il est temps de me faire connaître.
 J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ¹ ;
 Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
 J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
 Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
 J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue ²,
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
 Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père ;
 Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère :
 Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois ³ ;
 Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
 C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
 J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine ⁴ :
 Réglez-vous là-dessus ; et, sans plus me presser,
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti ; mon choix suivra le vôtre :
 Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse ⁵,

¹ N'est-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à son roi pour demander la tête de la mère de ce roi ! comment peut-elle attester tous les dieux qu'elle est contrainte par les deux enfants à leur faire cette proposition ! Ces subtilités sont-elles naturelles ! ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point ! (V.)

² Une chaleur défendue, un devoir qui rend un souvenir, un souvenir que les traités ne peuvent retenir, font un amas de termes impropres, et une construction trop vicieuse. (V.)

³ On sent bien qu'elle veut dire, *je ne l'avais pas vengé* ; mais le mot d'oublier, quand il est seul, signifie *perdre la mémoire*, excepté dans les cas suivants : *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures*, etc. : on n'est point sujette à des lois ; cela n'est pas français ; et de quelles lois veut-elle parler ! (V.)

⁴ Cette antithèse est-elle bien naturelle ! une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit ! comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes ! *Et ce n'est point ainsi que parle la nature*. (V.)

⁵ On ne porte point un sang : il était aisé de dire, *ce sang qui coule en vous, ou le sang dont vous sortez*. (V.)

Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
 Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
 Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ¹?
 Si vous leur préférez une mère cruelle.
 Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle :
 Vous devez la punir, si vous la condamnez ;
 Vous devez l'imiter, si vous la soutenez ².
 Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
 J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire ³...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché ⁴ :
 Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai lâché ⁵.
 Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ⁶,
 Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
 Je me donne à ce prix : osez me mériter ⁷ ;

¹ Le sens est louche ; contre elle signifie contre votre gloire ; et lui signifie votre amour : c'est là le sens ; mais il faut le chercher : clarté est la première loi de l'art d'écrire ; et puis, comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire ! est-ce parcequ'ils s'effraient d'un parricide ? (V.)

² Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'est point du tout obligé de punir sa mère, quoiqu'il condamne ses crimes ; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux pour persuader une action détestable ? Que veut dire en effet, vous devez l'imiter, si vous la soutenez ? Cléopâtre a tué son mari, ses enfants doivent-ils tuer leurs femmes ? (V.)

³ Si elle a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle ? (V.)

⁴ Il semble que cette idée affreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait. (V.)

⁵ En vain je l'ai lâché n'est pas français ; on dit, je l'ai voulu, je l'ai essayé, parcequ'on veut une chose, on l'essaie, mais on ne la lâche pas. (V.)

⁶ On voit trop que colère n'est là que pour rimer. (V.)

⁷ Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang-froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, et dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.

Adieu, princes ¹.

aimée; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce devait se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de curiosité; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop odieuse; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et beaucoup plus méprisable, parceque, contre toutes les lois que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'amour, dans cette pièce, ne peut toucher le cœur, parcequ'il n'agit qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en vers languissants, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parceque l'amitié seule ne peut produire de grands mouvements au théâtre que quand un ami risque sa vie pour son ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette pièce est que tout y est ajusté au théâtre d'une manière peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire; car il est contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de l'amour des deux frères, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est guère possible qu'Antiochus aime une mère parricide; et c'est une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodogune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre; toutes deux même, en faisant cette proposition, risquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent espérer. Les hommes les moins instruits sentent trop que toutes ces propositions si forcées, si peu naturelles, sont l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa mère et sa maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide et d'un empoisonnement; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la pièce. Il fallait donc nécessairement que Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractère et devenait odieuse: il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable, et qu'elle ne le fût pas: ce moyen eût encore eu de grands inconvénients. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une pièce remplie de ces défauts essentiels, et en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatrième acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième. (V.)

¹ Adieu, après une pareille proposition! et observez qu'elle n'a pas

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur ².

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une ame si cruelle
Méritoit notre mère, et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème ³.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner ? faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore ⁴.

dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon lui
faire pardonner cette horreur insensée, elle devait leur dire au moins :
*Cléopâtre vous a demandé ma tête ; ma sûreté me force à vous de-
mander la sienne.* (V.)

¹ Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu les profonds
respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide ? (V.)

² Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui diminue
l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des flèche
en fuyant ; mais ce n'est pas parceque Rodogune sort qu'elle afflige
ces princes, c'est parcequ'elle leur a fait auparavant une proposition
affreuse, qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes
combattaient. (V.)

³ Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite sa mai-
tresse de divinité ? (V.)

⁴ Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un
moment si terrible ? il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers.
(V.) — Le vers n'est pas tragique ; il convient mal à la situation : mais
Voltaire ne devait-il pas s'exprimer moins durement ! la bienséance

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix ¹.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte ²,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte ³.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée ⁴
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ⁵;
Et c'est à nos desirs trop de témérité ⁶
De vouloir de tels biens avec facilité :
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire ⁷.

n'est-elle pas blessée ! Nous ne nous permettrions pas, en parlant d'un mauvais vers de Voltaire, d'écrire qu'il n'y a rien de si plat. (P.)

¹ On ne sait, par la construction, si c'est au prix du sang de sa mère. (V.)

² *Lui* se rapporte au trône ; mais on ne se sert pas de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une prose rampante. (V.)

³ Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir ! cette expression ne serait pas pardonnée à Céladon ; *faire une révolte* n'est pas français.

⁴ *La révolte*, trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance ; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide est indigne non-seulement d'un héros, mais de tout honnête homme. — Non-seulement cet amour romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre, aux yeux des connaisseurs. (V.)

⁵ On ne rompt point une loi ; on ne la rétracte pas ; *révoquer* est le mot propre : on rétracte une opinion. (V.)

⁶ Que veut dire ce *trop de témérité à ses desirs, de vouloir de tels biens* ? de quels biens a-t-on parlé ? de quelle gloire s'agit-il ? que prétend-il par ces sentences ? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire. (V.)

⁷ On gagne une victoire et non un triomphe. (V.) — Cette observa-

Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
 Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements ¹.
 Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme ²,
 Où la haine s'apprête à couronner le crime,
 Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
 Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
 Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
 Je me sens affoiblir quand je vous encourage ;
 Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
 Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
 Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
 Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé ³
 Ne secouoit le joug dont il est accablé.
 Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
 Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme ⁴ ;
 Et, jugeant par leur prix de leur possession,
 J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
 Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie,
 Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
 La crainte de vous faire un funeste présent

tion manque d'exactitude : on remporte une victoire, un triomphe, on gagne une bataille. (P.)

¹ Un déguisement n'est point fort : il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs. (V.)

² *Un abîme noir où la haine s'apprête ! et une gloire sans nom !* on dit bien *un nom sans gloire* ; mais *gloire sans nom* n'a pas de sens. (V.)

³ J'en ferois comme vous

n'est pas français, et *je ferais comme vous* est du style de la comédie. (V.)

⁴ Il voit bien ce qu'est Rodogune ; mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait dit, *tuez votre mère, si vous voulez que je vous épouse*. Le trône n'a rien de commun avec la monstrueuse idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les raisonnements d'Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent ; les deux frères ne prennent aucune résolution ; et le malheur de leur personnage jusqu'ici est de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux. (V.)

Ne me jetoit dans l'ame un remords trop cuisant.
 Dérobons-nous, mon frère, à ces ames cruelles,
 Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu ¹.
 L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ²;
 Et son reste confus me rend quelques lumières ³
 Pour juger mieux que vous de ces ames si fières ⁴.
 Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;
 Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
 Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,
 Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
 Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ⁵,
 Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
 N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire ⁶ ;

¹ *Beaucoup et un peu* ; cette antithèse n'est pas digne du tragique. (V.)

² Un feu où brûle l'espoir ! (V.) — Corneille ne dit point *un feu où brûle l'espoir*. Nous ne prétendons pas justifier son vers ; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. (P.)

³ Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières, parcequ'on se sert du mot *feu* pour exprimer l'amour ! n'est-ce pas abuser des termes ? Est-ce ainsi que la nature parle ! (V.)

⁴ Il semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre intelligible : une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs ! une haine qui attend des larmes et qui rend les armes ! (V.)

⁵ On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée. (V.)

⁶ Il veut dire, *nous n'avons plus à choisir entre Cléopâtre et Rodogune*. *N'ont plus de choix*, dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français. (V.) — Ce n'est point là du tout la pensée de Sélencus ; il veut dire : « Ni Cléopâtre ni Rodogune n'ont plus désormais à choisir entre nous, puisque je vous fais roi, et que je vous cède Rodogune. » Ce ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille. (P.)

Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi ¹.
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois mon frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance ².
La pesanteur du coup souvent nous étourdit ³ :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et, quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Pendant allons voir si nous vaincrons l'orage ⁴,

¹ Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain ! fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans la pièce ! (V.)

² Cela est très obscur, et à peine intelligible ; on ne fait point violence à une espérance. (V.)

³ Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, et d'ombres de santé qui cachent mille poisons ! On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même. (V.)

⁴ *Vaincre un orage* est impropre ; on détourne, on calme un orage ; on s'y dérobe, on le brave, etc., on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent des poisons. (V.)

Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous ¹.

¹ La nature et l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux ! Voilà encore des expressions impropres : je ne me laisserai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour observer des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attention, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous lisent. On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre l'élégance et la netteté de la construction : le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques, et de marquer une affectation de critiquer. (V.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? parceque je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !¹

¹ L'ame du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes ; on attendait la suite de ces horreurs : le spectateur est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes destiné pour être son époux ; elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insensible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déjà dit ; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très longs services : ces idées infectèrent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n'épouse point la vieille maîtresse de son père * quand elle demande la tête de sa belle-mère pour présent de noce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne n'est assez téméraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire, que c'est présomption de croire ce miracle ; qu'elle est un oracle, qu'il ne faut pas éteindre un bel espoir. Peut-on souffrir, après ces vers, que Rodogune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposé un pareil assassinat, trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité ? ces propos de comédie sont-ils soutenable ? il faut dire la vérité courageusement ; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans les *Horaces*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte* ; mais, si on veut être utile au public, il faut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scène française trop vicieuse. — Remarquez encore que cette conjonction *parceque* ne doit jamais entrer dans un vers noble elle est dure et sourde à l'oreille. (V.)

* Voltaire ne se contente plus de dire que Rodogune n'est pas jeune, il veut actuellement qu'elle soit vieille. (P.)

Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S' imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vauz,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts ¹.
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous ²;
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ³;

¹ Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frère! comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaissent trop bien leurs défauts pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux?

(V.)

² Ce vers paraît trop comique, et achève de révolter le lecteur judiciaire, qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible. (V.)

³ Voici qui est bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouse du père d'Antiochus! elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse! En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le père de ses amants. Il faudroit au moins que de telles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction. (V.) — On sait très bien, et il est expliqué très clairement dans les premiers actes, que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle étoit, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux; mais il n'exista point de

Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti ¹ ;
Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire ,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ² ;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même ³ ;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ⁴ ?

mariage. Rodogune, en un mot, ne fut jamais, à l'égard de Nicanor, que ce que Monime croyoit être à l'égard de Mithridate, *veuve sans avoir eu d'époux*. (P.)

¹ Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de son père : s'il est ainsi, quel effet doit faire un amour, d'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiochus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde! Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux! (V.) — Ce discours d'Antiochus ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son père; il suppose seulement qu'elle en a été aimée; ce qui est très différent. (P.)

² C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé, reprend le sang qu'il a versé; c'est-à-dire son propre sang, pour aimer encore sa femme dans la personne de ses deux enfants. Que dire de telles idées et de telles expressions! comment ne pas remarquer de pareils défauts! et comment les excuser! que gagnerait-on à vouloir les pallier! ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens. (V.)

³ Rodogune continue la figure employée par Antiochus, mais on ne peut dire *vivre en soi-même*; ce style fait beaucoup de peine : mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune passe ainsi tout d'un coup de la modeste fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécration empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mère. (V.)

⁴ *Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter, sont des*

S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
 Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
 Une seconde fois il vous le dit par moi ¹ :
 Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
 Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
 Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame ;
 Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame ² ;
 Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
 Que la nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous-même à cette voix secrète
 Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
 Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi
 De punir une reine et de venger un roi :
 Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,

expressions si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation n'est point naturelle ; car d'ordinaire, comme dit Boileau,

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement. (V.)

¹ Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre elle-même n'a pas fait. Est-il possible qu'Antiochus puisse lui dire : *Nommez les assassins !* Quel faux artifice ! ne les connaît-il pas ? ne sait-il pas que c'est sa mère ! ne s'en est-elle pas vantée à lui-même ! Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme ; elles consolent au moins en faisant voir l'extrême difficulté de faire une bonne pièce de théâtre. (V.)

² Quelle froideur dans de tels éclaircissements, et quelles étranges expressions, *Vous le prenez ! Oui, je le prends !* Je ne parle pas ici du sens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la bassesse des mots. (V.)

Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous ¹
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux ;
Punissez un des fils des crimes de la mère ²,
Mais payez l'autre aussi des services du père ;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi ! n'écouteriez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni safaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, prince ³ !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez ⁴ ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorsque je vous avois à combattre tous deux :
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravoïs tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue

¹ Il fallait au moins *unis en soupirant*, car on ne peut dire *unis à soupirer*. (V.)

² Peut-on sérieusement dire à Rodogune : *Tuez l'un de nous deux, et épousez l'autre*, et se complaire dans cette pensée aussi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons ? — Corneille fait dire à Sabine, dans *les Horaces* : *Que l'un de vous me tue et que l'autre me venge* : il répète ici cette pensée ; mais il la délaie, il la rend insipide : tous ces froids efforts de l'esprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine. (V.)

³ Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la tendresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un père, et Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici une pastorale. Quel contraste ! est-ce là du tragique ? La proposition d'assassiner une mère est d'une furie ; et cet *hélas* et ce *soupir* sont d'une bergère. Tout cela n'est que trop vrai ; et, encore une fois, il faut le dire et le redire. (V.)

⁴ Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable. (V.)

Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue ¹.
 Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
 Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
 Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
 Vous l'avez fait renaitre en me pressant d'un choix ²
 Qui rompt de vos traités les favorables lois.
 D'un père mort pour moi voyez le sort étrange ³ :
 Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ⁴ ;
 Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner ⁵,
 Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
 Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ⁶,
 Votre refus est juste autant que ma demande.

¹ Ce soupir échappe donc ; et la retenue de cette parricide ne peut plus se soutenir à la vue de celui qui doit être son mari ; et cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré *l'effort de sa vue*. — Remarquez qu'une femme qui dit deux fois *mon soupir m'échappe*, est une femme à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. *Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue* ; quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le *vultus nimium lubricus aspicitur* d'Horace. (V.)

² Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose. (V.)

³ Le *sort étrange* est faible ; *étrange* n'est là qu'une mauvaise épi-thète pour rimer à *venge*. (V.)

⁴ Pourquoi ! elle a donc été sa femme ! mais si elle ne l'a point été, elle n'est point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix, qui interdisent toute vengeance ; ainsi elle raisonne fort mal. (V.) — Elle n'a point été sa femme ; mais elle pourroit se croire obligée de venger un prince dont elle étoit aimée, et à qui elle avoit été promise. (P.)

⁵ *Des feux qui se mutinent !* cela est impropre ; et *s'en mutinent* est encore plus mauvais : on ne se mutine point *de* : *mutiner* est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes et de solécismes, autant que de pensées fausses. Ce sont ces défauts, applaudis par quelques ignorants entêtés, que Boileau avoit en vue quand il disoit, dans son *Art poétique* :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. (V.)

⁶ Pourquoi l'a-t-elle donc demandé ! Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère ; une faute en attire cent autres. (V.)

A force de respect votre amour s'est trahi.
 Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi ;
 Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
 Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense ¹.
 Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix ,
 Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
 Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
 L'orgueil de ma naissance enflé encor mon courage ,
 Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi ,
 Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
 Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
 Attendant son secret, vous aurez mes desirs ;
 Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs ² :
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre ,
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus ? son bonheur est le mien ;
 Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.
 L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende :

¹ Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance ? Elle change à présent d'avis ; elle ne voudrait plus d'Antiochus, s'il avait tué sa mère : ce n'est pas là assurément le caractère qu'exigent Horace et Boileau :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord. (V.)

— Elle ne change ni d'avis ni de caractère ; elle prouve seulement que jamais elle n'avoit eu l'intention de faire sérieusement aux deux princes une proposition dont elle savoit bien que l'un et l'autre seroient infailliblement révoltés. Voilà du moins ce que, dans l'examen de sa pièce, Corneille oppose aux objections qu'on lui fit de son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut point révolté, que la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, au dénouement, toutes les beautés que Corneille avoit su tirer d'une invention qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquième acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer. (P.)

² Elle voulait tout à l'heure tuer Cléopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner* ? (V.)

Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant ,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content ¹.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu ; mon esprit se confond ².
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime ³,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème ⁴.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez :
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine ; amour, nature, justes dieux ,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux ⁵.

¹ Il est assurément impossible de mourir affligé et content. (V.)

² Voilà encore Rodogune qui se recueille pour dire qu'elle est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossière finesse, toujours cet art qui manque d'art. (V.)

³ Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime, n'est pas français ; on dit *ingrat envers quelqu'un*, et non *ingrat à quelqu'un*. J'ai déjà remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis de quelqu'un* est une de ces mauvaises expressions qu'on a mises à la mode depuis quelque temps. Presque personne ne s'étudie à bien parler sa langue. (V.)

⁴ Ne me revoyez point qu'avec le diadème, n'est pas français ; il faut, *ne me revoyez qu'avec*. (V.)

⁵ Tout cela ressemble à des stances de Boissier, où les vrais amants reviennent à tout propos. — Pourquoi Rodrigue et Chimène parlent-ils

SCÈNE III'.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je périrai si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,

Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ;

Il a su me venger quand vous délibériez²,

Et je dois à son bras ce que vous espériez³.

si bien, et Antiochus et Rodogune si mal ! C'est que l'amour de Chimène est véritablement tragique, et que celui de Rodogune et d'Antiochus ne l'est point du tout ; c'est un amour froid dans un sujet terrible. (V.)

¹ Je ne sais si je me trompe, mais cette scène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me semble que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familièrement à Antiochus. (V.)

² C'est-à-dire voulez-vous tuer Rodogune ? cela ne peut s'entendre autrement ; cela même signifie avez-vous tué Rodogune ? car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin. (V.)

³ On ne peut imaginer que Cléopâtre veuille dire ici autre chose, sinon *Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la vôtre*. A ce mot seul, Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur ?

⁴ Ce vers confirme encore la mort de Rodogune ; il n'en est rien, à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement. Comment Antiochus n'est-il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable ? comment peut-il raisonner de sang-froid avec sa mère, comme si elle ne lui avait rien dit ? Rien de tout cela n'est vraisemblable ; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogune est morte ; il ne l'est pas qu'Antiochus soutienne cette conversation : s'il croit Cléo-

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;
 C'est périr en effet que perdre un diadème.
 Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,
 Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
 Je périrai moi-même avant que de le dire ¹ :
 Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main ²,
 Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
 Votre seule colère a fait notre infortune.
 Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
 Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
 Nous jette la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense :
 Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;
 Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
 S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
 Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPÂTRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !
 Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
 Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
 Les forces d'un amour que vous avez fait naître ³.

pâtre, il doit être furieux ; s'il ne la croit pas, il doit lui dire : *Osez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?* (V.)

¹ On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités. (V.)

² Comment ce remède aux maux est-il dans la main de Cléopâtre ! entend-il qu'en nommant l'aîné, elle finira tout ! mais il dit : *Nous perdons tout en perdant Rodogune*. Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié ? que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, et qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède ! Quel discours ! quel langage ! Et dans une telle occasion, il parle avec la plus grande soumission ; et Cléopâtre lui répond : *Quelle fureur vous possède !* En vérité, ces discours sont-ils dans la nature ! (V.)

³ On a déjà remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un État*. (V.)

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ¹ ?
 Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
 Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?
 Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
 Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
 Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
 Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ² ?
 Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
 Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ³ ;
 Le desir de régner eût fait la même chose ⁴ ;
 Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
 Nous devons aspirer à sa possession
 Par amour, par devoir, ou par ambition.
 Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère :
 Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
 J'implore pour tous deux un moment de pitié.
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
 Que la foi des traités n'avoit point arrachée ⁵ ?

¹ *Un prétexte qui fait un retour n'est pas français. (V.)*

² Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune ; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter. Il doit trembler que Cléopâtre n'ait déjà fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déjà dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre : cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui ; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus ; il s'amuse à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune : il veut le prouver en forme ; il parle de l'ordre des lois. (V.)

³ Il dit que le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle. Comment un devoir attache-t-il des vœux ? Cela n'est pas français. (V.)

⁴ Le desir de régner qui eût fait la même chose, et les deux princes qui devaient aspirer à la possession de Rodogune dans l'ordre des lois, et qui ont donc aimé ! Quel langage ! (V.)

⁵ Ce verbe arracher exige une préposition et un substantif : on arrache la haine du cœur. (V.)

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
 Des hontes que pour vous j'avois su prévenir ¹,
 Et de l'indigne état où votre Rodogune
 Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
 Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
 En sauroient conserver un généreux courroux ² ;
 Et je le retenois avec ma douceur feinte,
 Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
 Ce torrent de colère et de ressentiment
 Fût plus impétueux en son débordement.
 Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
 Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
 Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure ;
 L'amour étouffe en vous la voix de la nature ;
 Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;
 L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
 Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;
 Mais aussi...

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

¹ La honte n'a point de pluriel, du moins dans le style noble. (V.)

² Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups, se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cléopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et, par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux ? Pourrait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque ? Au reste, je suis toujours étonné que Cléopâtre veuille tromper toujours grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle. Observez surtout que rien n'est si froid que ces discussions dans des scènes où il s'agit d'un grand intérêt. (V.)

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! triompez-en, que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colère !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes ¹.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs ².
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire ;
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'ainé ³ :

¹ Cet y ne se rapporte à rien. (V.)

² S'il n'a eu que d'impuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous possède ?* comme on l'a déjà remarqué ! (V.)

³ Cela n'est pas français ; il fallait dire : *vos douleurs me font sentir que je suis mère*. La correction du style est devenue d'une nécessité absolue ; on est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manières avant de rencontrer la bonne. (V.)

⁴ Je suis encore surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus ; c'est pourtant le sujet de la

Possédez-la, réglez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends grâces aux dieux , qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

Envain j'ai résisté,

La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui ! je veux couronner une flamme si belle ¹.
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune ² !

pièce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration est qu'on ne la croit pas vraie. Cléopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison ; on pense que tout ce qu'elle dit est feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que, parmi ces défauts, l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir ; c'est ce qui soutient la pièce jusqu'au cinquième acte, dont les grandes beautés, la situation unique et le terrible tableau demandent grâce pour tant de fautes et l'obtiennent. (V.)

¹ *Une flamme si belle* n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône ; il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie. (V.)

² Il faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucune défiance en voyant sa mère passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi ! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit, *périssez, périssez*

Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements ;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur ; et Antiochus la croit ! Non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune : il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mère est bien vrai ; il devrait dire : *Est-il possible que vous soyez tout autre en un moment ! serais-je assez heureux ?* etc. ; mais point ; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné ! ô trop heureuse fin !* Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scène naturelle. (V.)

SCÈNE V¹.

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
 Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;
 Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
 Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
 Je ne veux plus que moi dedans ma confidence ².
 Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement
 Aux attraits captieux de mon déguisement,
 Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
 Au sort des immortels préfère ta fortune,
 Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,
 En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche ³ :

¹ On dit qu'au théâtre on n'aime pas les scélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir ; du moins le parterre, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs sévères et délicats, s'est laissé subjugué quand une actrice imposante a joué ce rôle : elle ennoblit l'horreur de son caractère par la fierté des traits dont Corneille la peint ; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les événements, que personne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie. (V.)

² On a déjà dit qu'il faut *dans*, et non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente ! et pourquoi s'est-elle confiée ! Elle ne le dit pas. (V.)

³ *Trébucher* n'a jamais été du style noble. (V.) — Pourquoi limiter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le style noble ? Nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire une autorité qui doit avoir d'autant plus de poids que c'est un grammairien qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Olivet, en faisant remarquer la construction hardie de ces deux vers d'*Esther*,

Quand sera le voile arraché
 Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre,

De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front ¹,
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas ² !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi ! l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort ³.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle ;

Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! et de qui donc, madame ?

ne balance pas à condamner la timidité de nos poètes, qui n'osent presque plus se permettre ces transpositions. « Pour peu qu'ils continuent, dit-il, à ne vouloir que des tours prosaïques, nous n'aurons plus de vers. » Il fait des vœux pour que des mots qui passent pour vieillir dans la prose ne soient pas abandonnés de nos poètes ; et il cite en effet quelques uns de ces mots, qui sont encore, en vers, d'un excellent usage. Enfin il desire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses privilèges. (P.)

¹ Je crois qu'il eût fallu distinguer au lieu de démêler ; car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente ; doit-elle penser à elle dans ce moment d'horreur ! (V.)

² Cette réponse est insoutenable ; la bassesse de l'expression s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux ; on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine : il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit, *Pauvre princesse !* (V.)

³ Echérit encore sur cette faute. (V.)

CLÉOPATRE.

C'est de vous,
 Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;
 De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;
 De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;
 De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
 S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide ! Ignore, dissimule
 Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;
 Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
 Du moins en l'apprenant commence à le sentir.

Le trône étoit à toi par le droit de naissance ;
 Rodogune avec lui tomboit en ta puissance ;
 Tu devois l'épouser, tu devois être roi !
 Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
 Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
 Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné :
 Et, par une raison qui vous est inconnue,
 Mes propres sentiments vous avoient prévenue :
 Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux ¹
 Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
 Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
 Vos desirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
 C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
 Et qu'on croit amuser de fausses patiences
 Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances².

¹ *N'ait donnés* se rapporte aux *attraits si doux* ; mais ce ne sont pas les *attraits si doux* qu'il a donnés à son frère, ce sont *les biens*. (V.)

² Cléopâtre est-elle habile ! Elle veut trop persuader à Séleucus

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverois quelque courroux secret !

CLEOPATRE.

Quoi ! lâche, tu pourrois la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée !

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû¹.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connoître, et la faire avorter ;
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

qu'il doit s'affliger ; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frère ; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce qu'une feinte qui assoupit au dehors, et de fausses patientes qui amusent ceux dont on craint en l'ame des défiances ? Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble ! (V.)

¹ Tout cela est très mal exprimé, et est d'un style familier et bas. Une chose due par rang n'est pas français. Le reste de la scène est plus naturel et mieux écrit ; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mère la résolution de l'assassiner : un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mère, comme il l'avait proposé à Antiochus ? En ce cas, Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes.

(V.)

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt
 Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plait ?
 Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
 Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice ;
 Et que du même amour dont nous sommes blessés
 Il soit récompensé quand vous m'en punissez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grace,
 Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
 D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
 Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes :
 Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;
 Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
 Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :
 Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
 Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi
 Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
 Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable¹ !
 Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable ;
 Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
 Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
 Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !
 Quel est ici ton charme, odieuse princesse ?
 Et par quel privilège, allumant de tels feux,
 Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux² ?

¹ On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle ; on n'est point capable d'un malheur. (V.)

² Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèse, *en prendre un, et en ôter*

N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
 Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encoor reine.
 Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
 Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :
 Mais n'importe ; mes mains sur le père enhardies
 Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
 Leurs jours également sont pour moi dangereux :
 J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux¹.

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :
 Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
 Mais déjà l'un a vu que je les veux punir.
 Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
 Allons chercher le temps d'immoler nos victimes,
 Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

deux, est recherchée. J'ai déjà remarqué que l'antithèse est trop familière à la poésie française : ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre et l'harmonie de la latine et de la grecque ; c'est encore plus notre faute : nous ne travaillons pas assez nos vers, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas assez contre les difficultés. (V.)

¹ Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se débarrasser de ses deux enfants. Antiochus est doux et soumis : Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte ; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature. Si ses deux enfants avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopâtre un peu excusable ; mais une femme qui de sang-froid se résout à assassiner un de ses fils et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte ; cela est plus atroce que tragique ; il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable.

(V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CLÉOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi¹.

La mort de Séleucus m'a vengée à demi.

Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,

Peut déjà de ma part les promettre à son père² :

Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé

Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi, qui n'attends plus que la cérémonie

Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,

Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort

Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,

Poison, me sauras-tu rendre mon diadème³?

¹ Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à dénigrer la peine qu'il me fait ; je trouve surtout cette exclamation. *graces aux dieux*, aussi déplacée qu'horrible. *Graces aux dieux, je viens d'égorger mon fils, de qui je n'avois nul sujet de me plaindre* ; mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et surtout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce. (V.)

² *De ma part* est une expression familière ; mais, ainsi placée, elle devient fière et tragique ; c'est là le grand art de la diction. Il serait à souhaiter que Corneille l'eût employé souvent ; mais il serait à souhaiter aussi que la rage de Cléopâtre pût avoir quelque excuse au moins apparente. (V.)

³ J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au *poison* : on ne parle point à un *poison* : c'est une déclamation de rhéteur ; une reine ne s'avise guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. (V.) — Monime, dans

Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
 Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu¹,
 Ridicule retour d'une sotte vertu,
 Tendresse dangereuse autant comme importune² ?
 Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
 Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
 S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
 Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
 Aime mon ennemie et pèris comme lui.
 Pour la faire tomber j'abattraï son appui :
 Aussi bien sous mes pas, c'est creuser un abîme
 Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
 Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
 Que te laisser sur moi frère et père à venger.
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
 Il faut ou condamner ou couronner sa haine³.
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange⁴.

Mithridate, apostrophe le bandeau royal, dont elle vouloit faire un instrument de mort, et qui a mal servi son désespoir.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème, etc. (P.)

¹ Et toi, que me veux-tu,
 Ridicule retour d'une sotte vertu ?

n'est pas de même ; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé : Cléopâtre n'a point de vertu ; son ame exécrable n'a pas hésité un instant. Ce mot *sotte* doit être évité. (V.)

² *Autant comme* n'est pas français ; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

³ Ces sentences au moins doivent être claires et fortes ; mais ici le mot de *haine* est faible, et *couronner sa haine* ne donne pas une idée nette. (V.)

⁴ *Il vaut mieux mériter*, etc. Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble ; nous n'en avons qu'un très petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable

Tombe sur moi le ciel *pourvu que je me venge* !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis :
 Il est doux de périr après ses ennemis :
 Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

Mais voici Laonice; il faut dissimuler²
 Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, madame³.

On lit dessus leur front l'allégresse de l'ame;
 L'amour s'y fait paroître avec la majesté;
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grace en tous deux tout auguste et royale,
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais :
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.

fait souvent beaucoup de tort au génie; mais aussi, quand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection. (V.)

¹ On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne; mais cette idée, quoique très fausse, était reçue du vulgaire; elle exprime toute la fureur de Cléopâtre, elle fait frémir. (V.)

² Ces avertissements au parterre ne sont plus permis; on s'est aperçu qu'il y a très peu d'art à dire, *je vais agir avec art*; on doit assez s'apercevoir que Cléopâtre dissimule, sans qu'elle dise, *je vais dissimuler*. (V.)

³ Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art; elle intéresse pour les deux époux; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié; et voilà la vraie tragédie. (V.)

⁴ On sent assez la dureté de ces sons, *grand prêtre, être*; il est aisé de substituer le mot de *pontife*. (V.)

Le peuple tout ravi par ses vœux les devance ¹,
 Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés ²,
 Tous nos vieux différends de leur ame exilés,
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune ³.
 Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
 A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE,
 LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants ; car l'amour maternelle,
 Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle ⁴ ;
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas.
 Il m'est trop doux, madame ; et tout l'heur que j'espère,
 C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement ; vous allez être rois,
 Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

¹ Ce vers est un peu trop du style de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation, la majesté du spectacle et la beauté de presque tout ce cinquième acte, considéré en lui-même indépendamment des quatre premiers. (V.)

² Il faut en foule. (V.)

³ Il semble, par la phrase, que ces différends soient de la suite. (V.)

⁴ Quoi ! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'amour maternelle ! cela n'est-il pas trop outré ? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie ? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princesses ne se sont point vues. (V.)

ANTIOCHUS.

Ah ! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi : mais prenez votre place ;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil , Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir un coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :

Peuples qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aïnesse
Élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner ; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste ¹, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(Laonice revient avec une coupe à la main.)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroltre,
Madame ; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.

¹ Pourquoi dit-on *prêter l'oreille*, et que *prêter les yeux* n'est pas français ! N'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts ! (V.)

L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, prenant la coupe.

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère !

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, à Rodogune.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère étoit le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE,
TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE.

TIMAGÈNE.

Ah ! seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,

Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE.

Ah ! madame !

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi ! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché longtemps afin de divertir
 L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
 Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
 Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
 Sur un lit de gazon, de foiblesse étendu,
 Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
 Son ame à ce penser paroissoit attachée ;
 Sa tête sur un bras languissamment penchée,
 Immobile et rêveur, en malheureux amant ¹...

ANTIOCHUS.

Enfin que faisoit-il ? achevez promptement ².

(TIMAGÈNE.)

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
 Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il est mort !

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah ! destins ennemis,

Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !

¹ On est fâché de cette absurdité de Timagène, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince assassiné, qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon* ? Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir, et Timagène s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans son sang, comme un berger de l'*Astrée* rêvant à sa maîtresse sur une couche verte. (V.)

² Enfin que *faisait ce malheureux amant rêveur* ? — Monsieur, il était mort. C'est une espèce d'arlequinade. Si un auteur hasardait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait ! comme on sifflerait ! surtout si l'auteur était mal voulu ; cela seul serait capable de faire tomber une pièce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte, si différent du reste, du *terreur* de cette situation, et le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts. (V.)

Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLEOPATRE, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère

« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain¹,

¹ Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagène; mais, comme elle craint d'être accusée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon : d'ailleurs son trouble est une excuse. On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond : *C'est donc toi qui l'as tué!* Ce n'est pas une conséquence : *il a parlé, donc tu l'as tué.* (V.)

² Cet à n'est pas français; il faut, *si je vous connaissais moins*; mais pourquoi soupçonnerait-il Timagène? ne devrait-il pas plutôt soupçonner Cléopâtre, qu'il sait être capable de tout? (V.)

³ Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre; ils prétendent que, s'il a été frappé à la poitrine par sa mère, il devait se défendre; qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme; et que, s'il a été

« Régnez ; et surtout, mon cher frère,

« Gardez-vous de la même main.

« C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;

Sa lumière s'éteint, et son ame s'envole :

Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,

J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,

Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.

O frère plus aimé que la clarté du jour !

O rival aussi cher que m'étoit mon amour !

Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême

Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.

O de ses derniers mots fatale obscurité,

En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité !

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;

Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,

Fatale obscurité ! qui dois-je en soupçonner ?

« Une main qui nous fut bien chère ! »

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ¹ ?

assassiné par un autre, envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est *une main chère* ; qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse ; Antiochus aimait tendrement son frère ; ce frère est assassiné, et Antiochus achève tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frère est mort, si on peut lui donner quelque secours ; mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraisemblance : il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera. (V.)

¹ Il n'y a point de situation plus forte ; il n'y en a point où l'on ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre l'ame dans l'attente d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots terribles :

Une main qui nous fut bien chère...

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?

ces mots font frémir ; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. Cléopâtre avalant elle-même le poison préparé pour son fils et pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle,

Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
 Nous vous avons tous deux refusé notre main :
 Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une, est-ce l'autre.
 Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
 Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

forme un dénouement admirable. Il faut bien qu'il le soit, puisqu'il a fait pardonner les étranges invraisemblances sur lesquelles il est fondé, et qui ne peuvent pas avoir d'autre excuse. Ceux qui ont cru, bien mal à propos, que la gloire de Corneille étoit intéressée à ce qu'on justifiât ses fautes, ont fait de vains efforts pour pallier celles du plan de *Rodogune*. Pour en venir à bout, il faudroit pouvoir dire : il est dans l'ordre des choses vraisemblables que, d'un côté, une mère propose à ses deux fils, à deux princes reconnus sensibles et vertueux, d'assassiner leur maîtresse, et, que, d'un autre côté, dans le même jour, cette même maîtresse, qui n'est point représentée comme une femme atroce, propose à deux jeunes princes dont elle connoît la vertu d'assassiner leur mère. Comme il est impossible d'accorder cette assertion avec le bon sens, il vaut beaucoup mieux abandonner une apologie insoutenable, et laisser à Corneille le soin de se défendre lui-même. Il s'y prend mieux que ses défenseurs : il a fait le cinquième acte. Souvenons-nous donc une bonne fois, et pour toujours, que sa gloire n'est pas de n'avoir point commis de fautes, mais d'avoir su les racheter : elle doit suffire à ce créateur de la scène françoise. (LA H.)

1 Cette situation est sans doute des plus théâtrales, elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus soupçonne Rodogune, qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus : d'ailleurs, quand l'aurait-elle assassiné ? on faisait les préparatifs de la cérémonie ; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour ; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée ; son amant était auprès d'elle : une princesse qu'on va marier se dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frère, auquel elle ne pense seulement pas ? Il est très beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mère ; mais malheureusement on ne pouvait guère amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance. Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur : *Ceci n'est pas assez fondé, cela n'est pas assez préparé*. L'auteur répond : *J'ai touché, j'ai enlevé le public* ; l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance : par là on plaît toujours, non-seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux

CLÉOPATRE.

Quoi ! vous me soupçonnez ?

RODOGUNE.

Quoi ! Je vous suis suspecte ?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;
 Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
 A ces marques enfin je ne connois que vous.
 As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
 Je mourrois mille fois ; mais enfin mon récit
 Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
 Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.

O quiconque des deux avez versé son sang,
 Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
 Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
 Aux jours l'une de l'autre également cruelles ¹ ;
 Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
 Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
 Qui que vous soyez donc, recevez une vie
 Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
 Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,

critiques éclairés qui jugent dans le cabinet ; c'est même le seul moyen
 de conserver une réputation pure dans la postérité. (V.)

¹ Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre ; cela n'est pas
 français. (V.)

Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle ¹,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux ²,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essayer,
Son peu d'amour me force à me justifier;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal ³ avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre ⁴ :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

¹ On ne traîne point une gêne; mais le discours d'Antiochus est si beau, que cette légère faute n'est pas sensible. (V.)

² Il faudrait *désespoir* plutôt que *déplaisir*. (V.)

³ *Traiter d'égal* étoit alors une phrase faite pour les deux genres. On écrirait aujourd'hui, *traiter d'égale*.

⁴ *Épandre* étoit un terme heureux qu'on employait au besoin, au lieu de *répandre*; ce mot a vieilli. (V.) — A quelle époque un mot peut-il être censé assez vieilli pour qu'il ne soit plus d'usage? Nous trouvons le mot *épandre* dans Boileau et dans d'autres bons auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré à *répandre*. Nous le trouvons dans *la Henriade* :

De noirs torrents de soufre *épandus* dans les airs.

Permettons donc aux poètes de le rajeunir en l'employant. (P.)

(à Rodogune.)

Sur là foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous ¹,
 Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !
 Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
 Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
 Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
 Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;
 Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
 J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
 Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
 A régler ses soupçons sur cette différence,
 A voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier ².

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
 Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
 Qui l'en veut accuser sans peine la surprend ³.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine
 Pour me faire coupable a quitté Timagène.
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
 Son récit s'est trouvé digne de votre foi.

¹ Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse ; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon soupçonner Rodogune. (V.)

² Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade. (V.)

³ On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire : *Non, je n'écoute rien* ; car, comment ne pas écouter de si bonnes raisons ! Mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable. (V.)

Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
 Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
 Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes, si vous voulez passer pour véritable
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
 Et qui sur un époux fit son apprentissage
 A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
 Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
 De justes sentiments dans mon ame élevés ;
 Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
 Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
 Comme par sa prudence il a tout adouci,
 Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.

(à Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
 Que pour don nuptial vous immoler un frère :
 On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur,
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à Cléopâtre.)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
 Madame ? et que feroit toute votre Syrie,
 Où seule et sans appui contre mes attentats,
 Je verrois ?.... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère
 Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
 Assassinez un fils, massacrez un époux,
 Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
 Suivons aveuglément ma triste destinée ;
 Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
 Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas ;
 La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
 Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
 Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
 Heureux si sa fureur qui me prive de toi
 Se fait bientôt connoître en achevant sur moi ¹,

¹ En achevant sur moi dépare un peu ce morceau, qui est très

Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi...

RODOGUNE, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi, seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain :

Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main !
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique ¹.

CLÉOPATRE, prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien, redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.
Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;

beau ; *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre* est trop faible ; *réduire en poudre*, trop commun. (V.)

¹ Apparemment que les princesses syriennes faisaient peu de cas de leurs domestiques ; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénouement. L'action qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur, qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot de son frère, qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquième acte feront toujours réussir cette pièce. (V.)

Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle ¹,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troubles, et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.
N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois :
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce ²
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Règne ; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.

¹ Soit adresse pour elle n'est pas français ; on ne peut pas dire, j'ai de l'adresse pour moi : il fallait peut-être dire, soit intérêt pour elle.

(V.)

² Disgrace paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable ; voilà ce que la nécessité de la rime entraîne : dans ces occasions, il faut changer les deux rimes. (V.)

Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable ¹,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir ;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices ².

¹ L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la pièce qu'un rôle insipide, et il finit l'acte le plus tragique par les plus froids compléments. (V.)

² *Rodogune* ne ressemble pas plus à *Pompée* que *Pompée* à *Cinna*, et *Cinna* au *Cid*. C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre et impraticable. Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon. La pièce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645 ; elle mourut dès sa naissance, malgré la protection de Monsieur, frère de Louis XIII, et lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de Suède et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la *Phèdre* de Pradon. En vain le résident présente à Son Altesse royale, dans son épître dédicatoire, la *généreuse Rodogune, femme et mère des deux plus grands monarques de l'Asie* ; en vain compare-t-il cette *Rodogune* à Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public. Le privilège du résident pour sa *Rodogune* est du 8 jan-

vier 1646 ; elle fut imprimée en février 1647. Le privilège de Corneille est du 17 avril 1646, et sa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 31 janvier 1647. Ainsi la *Rodogune* de Corneille ne parut sur le papier qu'un an ou environ après les représentations de la pièce de Gilbert, c'est-à-dire un an après que cette pièce n'existait plus. Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situations, et souvent les mêmes sentiments que ces situations amènent. Le cinquième acte est différent ; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa pièce intéressante en rendant le dénouement heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre. On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la pièce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire. Il est étrange que Corneille, dans sa préface, ne parle point d'une ressemblance si frappante*. Bernard de Fontenelle, dans la Vie de Corneille, son oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa pièce à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait est peu vraisemblable ; rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore, et se rend ridicule pour si peu de chose ; tous les mémoires du temps en auraient parlé ; ce larcin aurait été une chose publique. On parle d'un ancien roman de Rodogune : je ne l'ai pas vu ; c'est, dit-on, une brochure in-8°, imprimée chez Sommaville, qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert ; car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs. Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très rare et presque oublié ; le premier l'est entièrement. (P.)

* Il n'en parla pas, ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractère dont Gilbert étoit revêtu. (P.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait *des Guerres de Syrie* : « Démétrius, surnommé Nicanor, entre-
« prit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque temps
« prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il
« épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus,
« domestique des rois précédents, s'empara du trône de Sy-
« rie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'A-
« lexandre le Bâtard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gou-
« verné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce
« pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne sous un
« nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère
« du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et
« les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où,
« ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là, il porta ses
« armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, il se
« tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut
« tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches
« sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit
« épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, qu'elle
« avoit épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle
« avoit deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'ainé,
« d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la
« mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût
« venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce
« nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, et
« contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison
« qu'elle lui avoit préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième, et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier *des Machabées*, et Joseph, au treizième *des Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian.

C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondit cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portoit même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes poèmes que j'estimois le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été vus au théâtre; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci: elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte

sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, seroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées ; et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourroit toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il étoit en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ;

mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parcequ'il ne s'est encore passé rien dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

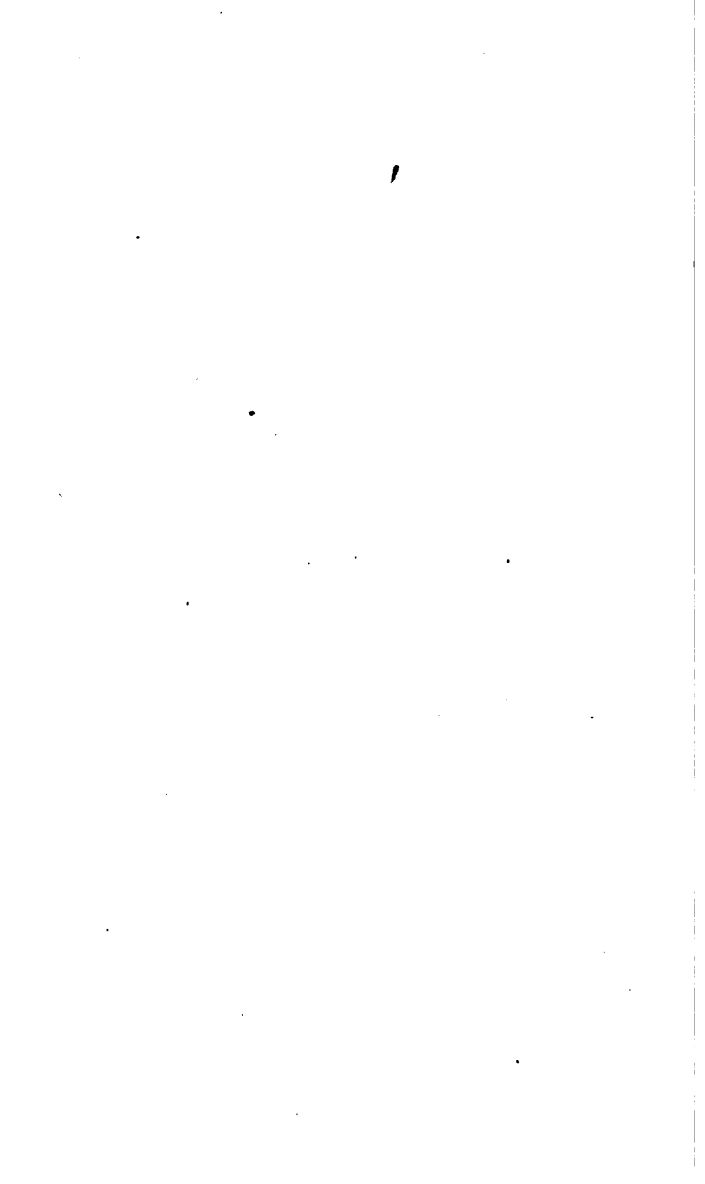
J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci ; Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avoit épousé Rodogune chez les Parthes ; et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore épousé Rodogune, et venoit l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naistroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fit point d'horreur aux spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs !

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confiance à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt, et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la reine leur avoit faite, et devoit prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejetoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort; mais il étoit de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition seroit tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grace, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes,

pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

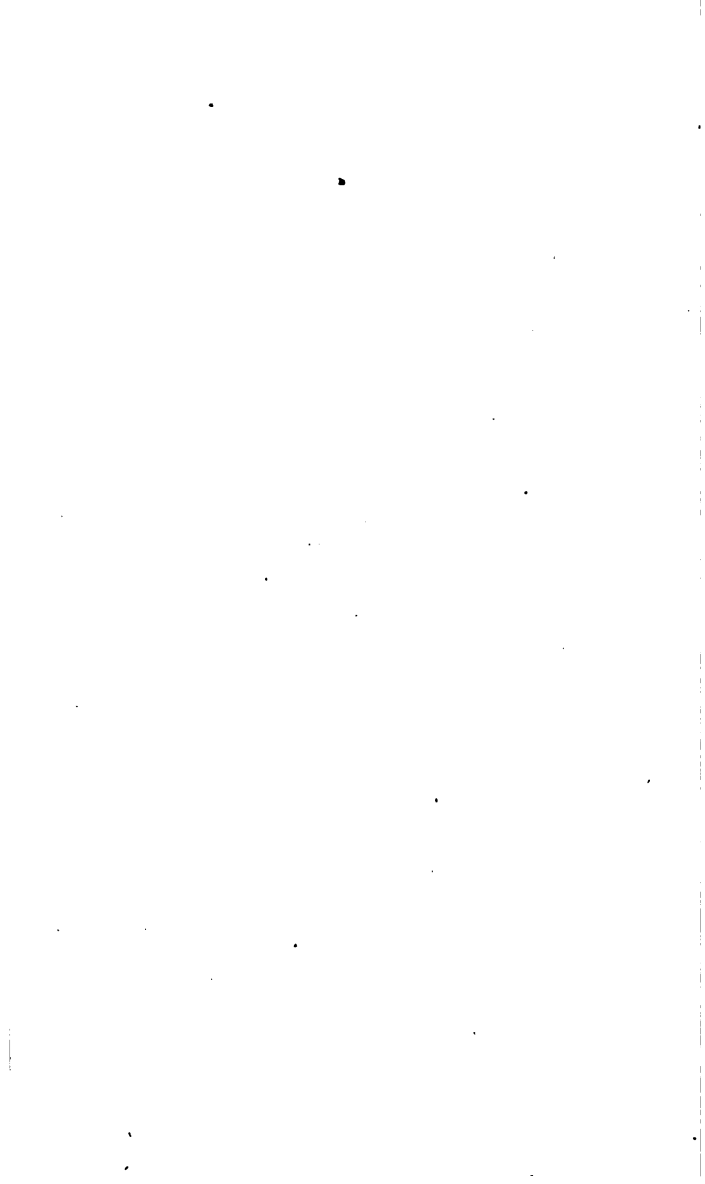
Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parceque, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril ; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.



HÉRACLIUS,

TRAGÉDIE.

1674.



A MONSIEUR SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSIEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnaissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parceque aucun d'eux n'y fait con-

noître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non-seulement que je ne vous suis pas tout à fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces : de sorte que, quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens, que j'ai rapportés sur *Rodogune*, semblent l'autoriser suffisamment: mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste ju-

.

gement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet ; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher longtemps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire, et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'ils avoient seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses ; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius

de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extra fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple OEdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit vraisemblable, il n'excite dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans

les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur ; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru : si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière : j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent ; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

GRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ¹;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids ².
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;

¹ On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poète se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans *Iphigénie* :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment! qu'elle est belle! qu'elle est éloignée de la déclamation! Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification; les vers en sont négligés. Ce sont les faux brillants qui environnent une couronne; c'est celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids; ce sont mille et mille douceurs qui sont un amas d'amertumes cachées. J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui règne depuis longtemps, et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs. (V.)

² Jusqu'à ce qu'il le porte: on doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie! tout y doit être coulant et harmonieux. (V.)

Qui croit les posséder les sent s'évanouir ¹
 Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
 Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance
 Monte par la révolte à la toute-puissance,
 Qui de simple soldat à l'empire élevé,
 Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ²;
 Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
 Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur ³.
 J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
 Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
 Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi ⁴.
 Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
 En vain en ont été les premiers fondements,
 Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
 On en fait revivre un au bout de vingt années :

¹ Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir ! Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve. (V.)

² Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes* : cet *il* est une faute, surtout quand ce *qui comme* est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé ; négligé, parceque ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime ; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes. (V.) — Faites la construction de la phrase, sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. (P.)

³ C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé, comme il voit en nous*, etc., est très souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque. (V.)

⁴ Ce vers est beau ; je ne sais pas cependant si un empereur qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire, du rang simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne ; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde ; les mœurs doivent toujours être vraies. (V.)

Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ¹ ;
 Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
 Impatient déjà de se laisser séduire ²
 Au premier imposteur armé pour me détruire,
 Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé ³,
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé ⁴.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ⁵ ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

¹ On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées; on les découvre. (V.)

² *Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute : *je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous, et non pas aimer, persuader, avertir à vous.* (V.)

³ Peut-on se vêtir d'un fantôme! l'image est-elle assez juste! comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps! Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre. (V.) — Après avoir tourné longtemps autour de cette idée en parlant de la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin comme une règle de goût. A une page ou deux de distance, on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il seroit difficile ou même impossible de la peindre, mais parcequ'elle est beaucoup trop recherchée : on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait un manteau de la religion. La métaphore de Molière est naturelle; celle de Corneille ne l'est pas.

P.)

⁴ Quelles expressions forcées! Pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers : *Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.* Entendra-t-on un tel langage! ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes! Le sévère Boileau a dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, il était un admirable écrivain. (V.)

⁵ Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse! mais que cela est nécessaire! (V.)

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang ¹;
 Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame ²,
 Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
 Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
 Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
 Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance ³,
 Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
 Étoit resté sans mère en ce moment fatal.
 Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plait, et le peuple est crédule :
 Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
 Il vous est trop aisé de le faire avorter ⁴.

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
 Il vous en plut, seigneur, réserver une fille ⁵,

- ¹ Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable...
 Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

Expressions trop familières, trop prosaïques : *et lui perçant le flanc* est un solécisme; il faut *en lui perçant*. (V.)

² Ce prodige n'est point affreux; c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant : *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang*. Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par là même exclut le prodige : mais, si c'en était un, que signifierait-il ! à quoi servirait-il ! (V.)

³ *Je donnai à Léontine son enfance à gouverner*. — *Juge par là combien ce conte est ridicule*. — Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir. (V.)

⁴ On ne se laisse point *emporter à un conte*; on fait avorter des desseins, et non pas des contes. (V.)

⁵ Cela est du style d'affaires. *Il plut à Votre Majesté de donner tel*

Et résoudre dès lors qu'elle auroit pour époux
 Ce prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore et révere ¹
 Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
 Et vous verra sans trouble en occuper le rang
 S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
 Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
 S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
 Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
 Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards,
 Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre ²,
 Ce dessein avec lui seroit tombé par terre ³,

ordre : il n'y a pas là de fautes contre la langue, mais il y en a contre le tragique. (V.)

¹ Cette *personne* se rapporte à *ce prince* ; et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler. (V.)

² Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier. (V.)

³ On a déjà repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible est mauvaise, c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourroit représenter une idée qui tombe par terre ? (V.) — C'est ici que Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non-seulement avoit cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avoit fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il sembleroit que Voltaire eût oublié que lui-même avoit été poète. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourroit induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiroient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oseroit essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains avides de sang qui volent à des parricides ; un nom qui chatouille l'orgueilleuse foiblesse d'un cœur ; un pouvoir qui s'achemine à grands pas vers sa chute ; des pleurs mis dans une balance avec les lois d'un État ; des yeux qu'on voit venir de toutes parts ; une victoire qu'on irrite dans les bras du vainqueur, ou qui se laisse attendrir aux pleurs d'une femme ; des murs qui vont prendre la parole ; des portes qui

Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
 Martian demeurait ou mort ou prisonnier ¹.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
 Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
 Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
 Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom ².

n'obéissent qu'à un seul homme; des mains qui promettent; un glaive qui marche; des coursiers qui ne connaissent plus le frein, ou Dieu lui-même mettant un frein à la fureur des flots, etc., etc. ! Il faudroit transcrire tout Racine et tout Boileau, si l'on vouloit épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendroit de peindre. Molière, La Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offrirait en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable ! Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourroit en citer quelques unes dans nos meilleurs poètes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ce funeste abus,
 Berceau de la mollesse et tombeau des vertus !

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en seroit de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
 Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourroit représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce nest point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singulière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auroient pu déshonorer son commentaire, s'il n'étoit rempli d'ailleurs de remarques très précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. (P.)

¹ On ne peut dire qu'un homme serait *demeuré mort* si on ne l'avait secouru. Ces mots, *demeuré mort*, signifient qu'il étoit mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parcequ'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parcequ'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parcequ'un mort ne ressuscite pas. (V.)

² On a déjà repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez personne. (V.)

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salulaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ¹ ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles ².
La princesse surtout frémit à mon aspect ;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tout moment à braver ma puissance ³.
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre ⁴.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits ⁵,
Seigneur, et qui les flatte endurent leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter ⁶.

¹ *Tout me devient contraire pour en voir l'effet* n'est pas français ; c'est un solécisme. (V.)

² Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles,

n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence !* que de barbarismes ! (V.)

³ *L'emporte à braver*, autre barbarisme. (V.)

⁴ Ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une prose familière et incorrecte. (V.)

⁵ On dit *entrer de force*, *user de force* ; je doute qu'on dise *agir de force* ; le style de la conversation permet *agir de tête*, *agir de loin*, et s'il permet *agir de force*, la poésie ne le souffre pas. (V.)

⁶ C'est une faute de construction : il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutions point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée.

Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'État défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime ¹ :
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire ²,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance

Phocas parle très bien et très convenablement; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie. V.)

¹ *Le rang le plus sublime ! et une couronne et un fils qui valent de l'estime !* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna* ! (V.)

² *Se satisfaire* n'est pas le mot propre; on ne dit *je veux me satisfaire* que dans le discours familier; je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices.

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.

MOLIÈRE.

Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme; et je veux me satisfaire *de force* est un contre-sens: on se fait obéir de gré ou de force; mais on ne se satisfait pas de force. Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie; mais il ne le dit pas. (V.)

A ces soins tant vantés d'élever mon enfance ¹;
 Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
 J'ai voulu me défendre avec civilité ²;
 Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
 Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
 Que je me montre entière à l'injuste fureur ³,
 Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
 Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice ⁴,
 Si tu faisais dessein de m'éblouir les yeux ⁵
 Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux ⁶.
 Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
 Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
 Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi ⁷,

¹ Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance à des soins ; on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve ; *j'ai rendu cette reconnaissance !* (V.)

² *Que.... j'ai voulu*, etc. C'est encore une faute contre la langue. *Avec civilité* est du ton de la comédie. (V.)

³ Il faudrait à *la fureur de*, etc. ; on ne pourrait dire à *la fureur*, généralement, que dans un cas tel que celui-ci : *la fermeté brave la fureur*. L'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse avec le mot *fureur*. Enfin la *fureur* ne convient pas ici ; ce n'est point une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire. (V.)

⁴ Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance : on ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme Josabet parle à Athalie ; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense : cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. Électre aux fers, n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches ; mais Pulchérie, bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup ! peut-elle parler en souveraine ! Un sentiment de douleur et de fierté, qui échappe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles ! Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie ; mais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est pas dans la nature. (V.)

⁵ Cela n'est pas français : on ne *fait* pas dessein ; on *a* dessein. (V.)

⁶ Il semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des dons précieux : il fallait, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux*. (V.)

⁷ Non, assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire ro-

Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?

Ta libéralité me fait peine à comprendre :
 Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
 Et puisque avecque moi tu veux le couronner,
 Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
 Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
 Porte dans ta maison les titres de l'empire,
 Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,
 Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
 Ne reproche donc plus à mon ame indignée
 Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
 Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
 Vint de ta politique, et non de ta pitié.
 Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve ¹ :
 Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
 Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
 Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;

main. Pulchérie a moins de droits au trône que le dernier officier de l'armée; il ne lui sied point du tout de dire : *Il est à moi ce trône; c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose de laver ce trône avec son sang : j'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lave par le tien*, et non *du tien*. Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon sang*. Elle dit qu'elle a le cœur franc et haut : on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déjà remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même. (V.) — L'empire romain étoit électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendoient le suffrage ni du peuple, ni du sénat : cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le Bas-Empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie, régnerent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avoit moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. (P.)

¹ *Faire une réserve*, pour dire épargner les jours d'une princesse ; cela n'est pas noble : *faire une réserve* est style d'affaires. (V.)

Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre ¹.

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence ²,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer la main soit nécessaire.

¹ Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre ; ainsi la phrase n'est point achevée : on pourrait dire, *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parcequ'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine* ; mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir*. (V.)

² Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi ! Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort ! Comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration ! est-il possible qu'il lui propose encore son fils ! (V.) — Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple, et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimerait, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'*Oreste*, Égysthe se laisse braver par Électre dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Électre apporterait en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Égysthe a usurpé le trône. Notez qu'Électre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Électre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paroissent plus motivés que ceux de Pulchérie. (P.)

Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi;
 Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
 Le trône où je me siedo n'est pas un bien de race :
 L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
 Son choix en est le titre ¹; et tel est notre sort
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
 Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
 J'en vis avec regret le triste sacrifice :
 Au repos de l'État il fallut l'accorder;
 Mon cœur, qui résistait, fut contraint de céder;
 Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
 Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
 Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
 Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
 Qu'un gros de mutinés élu par fantaisie ²,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
 Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes ³,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,

¹ Un bien de race, une armée qui a ses raisons, un choix qui est le titre d'une place, toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles : mais il devait le dire auparavant et mieux. (V.)

² Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis longtemps : il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire le Grand écrivait à ce même Phocas, *Benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus*. Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape ; ce n'est qu'une note purement historique. (V.)

³ Il fallait, lui qui n'eut à l'empire d'autre droit que ses crimes ; on n'a point de droits pour, mais des droits à ; c'est un solécisme. (V.)

Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au salut de l'État !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin ¹.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS.

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue,
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté ².
Dis que je te le rends et te fais des caresses
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur ;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image ³.

¹ La race, le sang, la maison, la famille, remontent à une tige, à Constantin ; mais le destin ne remonte pas. (V.) — L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie. (P.)

² Un homme doux et faible pourrait parler ainsi ; mais *notandi sunt tibi mores*. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phocas, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils ? S'il y étoit forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison ; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé surtout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phocas ne croit point. (V.)

³ *Une rage qu'une sanglante image allume !* Il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet. (V.) — Voltaire oublie que, parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc.

Mais que t'a fait mon fils ? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime :
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands États ¹ ;
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien ²
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable ³ ;
Et cette grandeur même où tu veux le porter ⁴
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,

¹ Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner de grands États ; on a assez de mérite pour être élu empereur ; mais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée*, etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie tout autre chose ; cet ouvrage était excellent *pour* son temps ; Phocas est bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands États ; car quel plus grand État que l'empire romain ! (V.)

² Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.

Expression de comédie. (V.)

³ On ne peut dire, *il m'est aimable, haïssable* ; et pourtant l'on dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indifférent*. On en a dit la raison. (V.)

⁴ *Porter à une grandeur*, cela n'est ni élégant, ni correct ; et *un motif qui fait y résister* ! à quoi ! à cette grandeur où l'on veut porter Martian ! (V.)

Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
Non, non ; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépares tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avisé ; et si tu crains qu'il te fût trop infame ¹
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître ².

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau ³,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance ⁴.

¹ Corneille emploie souvent ce mot *avisé* ; il était très bien reçu de son temps. *Qu'il te fût infame* n'est pas français : la langue permet qu'on dise, *cela m'est honteux*, mais non pas *cela m'est infame* ; et cependant on dit, *il est infame à lui d'avoir fait cette action*. Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences. (V.)

² Vers admirable ; il le serait encore plus si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violents. Il est toujours étrange que Phocas persiste à vouloir offrir son fils à une princesse que tout autre serait renfermer pour l'empêcher de conspirer et pour avoir un otage. — N. B. En général, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître* ; mais quand on entend ensuite, à ce compte, arrogante, etc., les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue.

³ *A ce compte* est du style négligé et du ton familier qu'on se permettait alors mal à propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se dissent des injures grossières. (V.)

⁴ Un bruit ne se peut faire digne ni indigne ; cela n'est pas français, parcequ'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue. (V.)

Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire¹.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi² ;
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par delà son pouvoir³.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits ;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée⁴.

¹ C'est une faute en toute langue, parcequ'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter. (V.)

² Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première ; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi ? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre ; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs. (V.)

³ Comment une patience fait-elle par delà son pouvoir ? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut. (V.)

⁴ Phocas enfin la menace ; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas ? Il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été suggérée par son confi-

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort¹.

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

(En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce.
Héraclius se connoit, mais Martian ne se connoit pas.)

PHOCAS, à Pulchérie.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(à Héraclius.)

Approche, Martian, que je te le répète² :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de père,

dent Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice ; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian ? (V.)

¹ Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées. (V.)

² On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie. (V.)

Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
 Pour vous dire, seigneur ¹, que c'est vous faire tort ²,
 Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
 De ne pouvoir régner que par son alliance :
 Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
 Ma naissance suffit pour régner après vous.
 J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infame
 S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin ³.

HÉRACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
 Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
 Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
 Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
 Vous verriez par sa mort le désordre achevé ⁴.
 Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
 Faire régner une autre et la laisser sujette ;
 Et d'un parti plus bas punissant son orgueil ⁵...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
 A ce fils supposé, dont il me faut défendre,

¹ Le sens de la phrase est, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte* ; mais il ne doit pas faire *effort* pour dire ; ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frère ; et puis comment se doit-on un effort ! (V.)

² *Que c'est vous faire tort*

est trop du style de la comédie. (V.)

³ Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils ; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant. (V.)

⁴ On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas le mot propre. (V.)

⁵ On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné ; mais on ne peut pas dire, *être puni d'un hymen*, comme on dit, *être puni du dernier supplice*. *Parti plus bas* est déplacé : il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore. (V.)

Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié ¹...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas

De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive ²!

¹ L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié*.

Mânes du grand Pompée, écoutez *sa moitié*.

Ce mot fait là un effet admirable; c'est la moitié du grand Pompée qui parle: mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié*.

V.

² Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie; et *point* qu'après est encore plus dur et plus mal construit; et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre* est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna*; c'est écrire comme Chapelain. (V.)

³ Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que du nôtre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique? (V.)

⁴ Je crois qu'on pourrait dire en vers, *resoudre de*, aussi bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose; mais il est essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils: *Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir*. Il n'y a aucun

Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus¹,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place² :
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur³;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime⁴ :

exemple dans le monde d'une pareille proposition : elle paraît d'autant plus extraordinaire, que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature. (V.)

¹ *Il en jure encore*; il n'a pourtant point juré, et il repète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il la mariera. (V.)

² Que d'incongruités ! quel galimatias ! quel style ! (V.)

³ Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies ; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui d'un *divertissement nous fait une fatigue*, comme dit Boileau. (V.)

⁴ Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage. On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces beaux *nœuds*, ni à cet *amour parfait*, ni à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le pu-

Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite ;
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir¹ ;
Et quand à ce départ une ame se prépare²...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un père en lui³.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ;

blic se soit trompé à ce point : mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance ; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petites choses trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect. (V.)

¹ Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, *et dicat jam nunc debentia dici*. Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche : aucun n'inspire de terreur jusqu'ici : mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité. (V.)

² Ce mot *départ* est foible, et *une ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve. (V.)

³ Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie. (V.)

Je ne suis plus son fils s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où, pour me secourir,
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah, mon prince ! ah, madame ! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre ¹.

Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère ²,
Vainque la juste horreur que vous avez du père ³;
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux ⁴...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce ? et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie ; et, pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense ;
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux ;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même !

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois ;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.

¹ Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen ! Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé. (V.)

² Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide. (V.)

³ *Vainque* est trop rude à l'oreille ; *horreur de* est permis en vers. V.) — Et même en prose. (P.)

⁴ Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts ; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez pas tous deux* n'est pas français ; il faut *ne les exposez pas tous deux*. (V.)

Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
 Léonce et Martian en la même personne;
 C'est Martian en lui que vous favorisez ¹.
 Opposons la constance aux périls opposés ².
 Je vais près de Phocas essayer la prière;
 Et si je n'en obtiens la grace tout entière ³,
 Malgré le nom de père, et le titre de fils,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
 J'irai, pour l'empêcher, jusqu'à la force ouverte,
 Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
 Un faux Héraclius en ma place régner ⁴ !
 Adieu, madame.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,

(Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.)

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
 Digne d'un autre père. Ah, Phocas ! ah, tyran !
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?
 Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
 Tâcher de notre part à repousser l'orage.
 Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents :
 Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
 L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

¹ Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian : c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme. (V.)

² Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre : les périls *menacent*, les obstacles s'opposent. (V.)

Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, *s'il n'en obtient la grace*; il semble que ce soit la grace de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace. (V.)

⁴ Il n'a point été question dans cette scène d'un *faux Héraclius*. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie. (V.)

MARTIAN.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi¹.

PULCHÉRIE.

N'importe ; à tout oser le péril doit contraindre.
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre².
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux³.

¹ On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot propre ; il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression, c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille. (V.)

² Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire ; elle est cependant au fond d'une très grande vérité ; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent. (V.)

³ Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis. V.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée ¹.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée ².

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé ³ :

Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle

Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle ⁴,

A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,

A qui ce grand secret a pesé comme à vous.

C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie

Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;

C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé

De l'ennemi secret qui l'auroit accablé ⁵,

¹ Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.)

² Qui? de qui parle-t-elle? c'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale. (V.)

³ On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour? Cela est absolument indigne de la tragédie. (V.)

⁴ Voilà la même faute; et dire à l'oreille à une ame! on ne peut s'exprimer plus mal. (V.)

⁵ Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi* ce sont deux barbarismes et deux solécismes à la fois dans un seul vers. (V.)

Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes ¹,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
 Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire ²!

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne m'accusera plus de cette trahison ³;
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice ⁴
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice ⁵.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
 Est-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.

De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
 On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
 On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
 Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
 Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
 Par une tromperie encor plus importante ⁶,

¹ Par construction, c'est la mort de Phocas ; pas le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord.

(V.)

² Ce vers est encore bourgeois ; mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille. (V.)

³ Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal à propos : cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la pièce. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie. (V.)

⁴ Le mot de *supplice* paraît trop fort : et *digne de supplice* n'est pas français ; c'est un barbarisme. (V.)

⁵ Il faut absolument *que d'avoir* : c'est une trahison que d'avoir donné un indice. *Trahison qu'avoir donné* est un solécisme. (V.)

⁶ Ces mots, *étant la gouvernante auprès * du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de Josabet est ennobli,

* Aucune des éditions publiées du vivant de Corneille ne porte *auprès*.

Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
 Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran ;
 En sorte que le sien passe ici pour mon frère ¹,
 Cependant que de l'autre il croit être le père ²,
 Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
 Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
 On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
 Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
 Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ³ ;
 Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
 Comme ce sont pour tous des routes inconnues ⁴,
 Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues ;
 Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
 Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité ⁵.
 Mais le voici.

comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine. (V.)

¹ Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien n'est pas français ; en sorte que est trop style d'affaire.* Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et, prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran,* ne peut avoir de sens que celui-ci, *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas.* Laisser quelqu'un pour fils n'est pas d'un style élégant : mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot *prince* : *vous laissâtes ce prince à Phocas.* Elle entend, par ce prince, Héraclius ; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire : elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas. (V.)

² *Cet il croit être* se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement. (V.)

³ Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie. (V.)

⁴ Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.

Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant. (V.)

⁵ Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir natu-

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret-le dangereux mystère¹ ;
 Le tyran, alarmé d'un bruit qui le surprend,
 Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand.
 Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
 Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
 Et me connoît si peu, que, pour la renverser² ;
 A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
 Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
 Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
 Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
 En me donnant moi-même à ma sœur pour mari³.
 En vain nous résistons à son impatience,
 Elle par haine aveugle, et moi par connoissance :
 Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
 Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
 Menace Pulchérie, au refus obtinée,
 Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
 J'ai fait pour le fléchir un inutile effort ;

rellement au premier acte ; on n'aime point à être si longtemps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues ; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché. *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité* : voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule. (V.)

¹ Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique ; il explique seulement l'embarras où est Phocas. (V.)

• ² On ne renverse point une imposture ; on la *confond*. (V.)

³ Ce *moi-même* est de trop ; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste. (V.)

Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran au péril de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grâce, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux :
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et, puisque aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie²,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie³,

¹ *Un sort qui est doux en un grand bruit* ; ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas ; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera.

V.)

² Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité ; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires : c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très bien se saisir. (V.) — Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. (P.)

³ Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles,

Veuille avancer par là son juste châttment ;
 Que, par un si grand bruit semé confusément,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
 Et presse Héraclius de se faire connoître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend¹ :
 Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
 Évitions le hasard qu'un imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
 De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
 Il puisse me puir de m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
 Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
 Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
 Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
 Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace :
 Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
 Semble digne, seigneur, de cette confiance :
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait :

soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La *partie* est un terme de chicane ; la *main de Dieu appesantie*, qui devient l'*effroyable partie du tyran*, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie ; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses. Tout ce que dit Héraclius est plein de force et de raison ; mais la diction dépare trop les pensées. *Évitions le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre ; un empereur qui se prévaut d'un nom pris* : tout cela est impropre, confus, mal exprimé. Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire : il excite une grande curiosité ; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité. (V.)

¹ Cat *en prétend* tombe sur Héraclius ; mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu ; ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans *Athalie*. (V.)

Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
 Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
 Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
 J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
 Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
 Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
 Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs¹,
 Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
 La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
 Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime² :
 Le peuple pour miracle osera maintenir
 Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
 Et sa haine obstinée après cette chimère
 Vous croira parricide en vengeant votre père ;
 La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
 Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
 Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
 Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
 Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends³ ;

¹ On écoute des soupîrs ; on n'écoute point des pleurs, on les voit.
 (V.)

² *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime* ; ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains* ; il faut *dans*. (V.)

³ *Vous en êtes aussi* ; c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage : il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand ; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret*, sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par la *seule soif* d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique ; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pièces ; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans *le Cid*, et attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit,

Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
 De combattre l'amour et la reconnaissance.
 Le secret est à vous, et je serois ingrat
 Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
 Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
 Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
 Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
 Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;
 C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
 Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
 Non que pour m'acquitter de cette élection ¹
 Mon devoir ait forcé mon inclination ;
 Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;
 Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent ;
 Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
 Achèvèrent sur moi l'effet de ce devoir ².
 Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
 Que pour vous voir bientôt maltresse de l'empire.
 Je ne me suis voulu jeter dans le hasard ³
 Que par la seule soif de vous en faire part ⁴ ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
 Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;

quand il n'est pas le plus violent. Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité ; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir point de poids ; mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni : « Que les effets de l'amour
 « soient tragiques comme dans *Hermione* et dans *Phèdre* ; qu'on le
 « représente accompagné du trouble, des inquiétudes, et des violentes
 « agitations qui en font le caractère ; en un mot, que les héros soient
 « amoureux, et non pas des discoureurs d'amour, comme dans les
 « pièces du grand Corneille, et dans celles de son frère. » (V.)

¹ On ne satisfait point au prix d'un sang. (V.)

² Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, et Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis longtemps. (V.)

³ Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler. (V.)

⁴ On se jette dans le péril, et non dans le hasard. (V.)

⁵ Tout cela est trop mal écrit. (V.)

Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû¹,
Ce sera pour moi seul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre².
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur³ :
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort⁴.

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait⁵,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse :

¹ Voltaire, peu soigneux dans le choix des éditions qui ont servi de base à son commentaire, a lu ainsi ce vers :

Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,

et l'a accompagné de cette note injurieuse : « Que veut dire ce vers ob-
« scur ! est-ce son sang ! est-ce celui de Phocas ! comment aura-t-elle
« perdu ce sang ! Quelles expressions louches, fausses, inintelligibles !
« Il semble que Corneille ait, après ses succès, méprisé assez le pu-
« blic pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la postérité
« lui passerait ses fautes innombrables. »

² Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre. (V.)

³ *Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous
pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élé-
gance que le style tragique demande. (V.)

⁴ *N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort : on ne
peut écrire plus barbaquement.* (V.)

⁵ Cela n'est pas français, il faut *les raisons, ou apprenez mes des-
seins et tout ce que j'ai fait.* (V.)

Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
Faisons que son amour nous venge de Phocas¹,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir;
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame!

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!

C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.

¹ Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas ; mais elle n'est sûre de rien : elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement. D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son père ; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile : à peine est-il question de ce parricide dans la pièce. La Fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée ; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt ans, cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père Phocas ; cela n'est guère dans l'ordre des choses possibles. Remarquons surtout que les atrocités font effet au théâtre quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions ; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts, qui sont sensibles à la lecture. (V.)

C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous ; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ¹ ?
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence ²,
que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu ³.

LE PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande ⁴.

LÉONTINE.

Exupère ! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi ⁵,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ⁶ ?

¹ Il semble qu'il soit en péril de faire des fils ; cela se rapporte à parricide : mais *faire un parricide* ne se dit pas ; on dit *commettre un parricide, faire un crime*. (V.)

² La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté. (V.)

³ La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers sont vicieux ; on dit bien, la vertu de la tempérance, de la modération, parceque ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière. (V.)

⁴ On sent assez que *cet est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages. (V.)

⁵ *Parler à moi* ne se dit point ; il faut *me parler*. On peut dire en reproche : *parler à moi ; oubliez-vous que vous parlez à moi ?* (V.)

⁶ On prononce *je connais* ; et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits,

Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son père,
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd ¹.

SCÈNE IV.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, à Eudoxe.

Eh bien !

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(A Exupère.)

Taisez-vous. Depuis quand ?

EXUPÈRE.

Tout à l'heure ².

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment ?

j'aurais, je ferais ; auparavant on la prononçait comme toi, soi, loi. Connoi pour connais est une liberté qu'ont toujours eue les poètes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cet s à la fin du verbe, à la première personne du présent ; ainsi on met, je di, pour je dis ; je sai, pour je fais ; j'averti, pour j'avertis ; je vai, pour je vais.

. Je vous en averti,

Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

RACINE. (V.)

¹ Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si comiques, une indiscretion qu'Eudoxe n'a point commise ; ces reproches sont d'autant plus mal placés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien. (V.)

² C'est encore un dialogue de comédie ; mais le coup de théâtre est frappant. (V.)

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE.

Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE V.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait ;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père :
Vous en devez connoltre encor le caractère.

LÉONTINE lit le billet.

BILLET DE MAURICE.

« Léontine a trompé Phocas ¹,

« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,

« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.

« O vous qui me restez de fidèles sujets,

¹ C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais ; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine ? Le spectateur cherche la vérité ; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie : mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron ; rien n'étoit peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur : ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes ; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet ; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie. (V.)

« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets!

« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

(Elle rend le billet à Exupère, qui le lui a donné, et continue.)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains ¹.

Maurice m'honora de cette confiance :

Mon zèle y répondit par delà sa croyance :

Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;

Mais enfin, toute prête à me voir découverte,

Ce zèle sur mon sang détourna votre perte ².

J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;

Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas ³.

La généreuse ardeur de sujette fidèle

Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :

Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.

J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :

Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez, de grace; il m'échappe sans crime ⁴.

J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir ⁵;

Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :

A cet illustre effort par mon devoir réduite,

J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.

Phocas, ravi de joie à cette illusion,

¹ On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains*. (V.)

² Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang ! (V.)

³ Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image. (V.)

⁴ Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime*. Le mal est que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût. (V.)

J'ai pris pour vous sa vie, etc.

n'est pas français : il faut, *j'ai donné sa vie pour vous, et non pas, j'ai pris*. (V.)

Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune ¹
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissent ignorer;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :
Car, comme j'ignorois que notre grand monarque ²
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice ³,

¹ De sa main est de trop. (V.)

² Rien n'est plus obscur que ces vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu ! l'aveu de quoi ? l'aveu de quoi ? Ne cessons de dire pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair. (V.)

³ Il n'est pas permis d'écrire avec une négligence en prose ; à plus forte raison en vers.

..... Notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque...

Quel style ! il veut dire : *J'ignorois que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.* (V.)

⁴ Forcer un père à voir égorger ses enfants, est-ce là simplement le gêner ? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux ? Que le mot propre est rare ! mais qu'il est nécessaire ! Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture ; ce qui n'est ni vraisemblable ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comme on se servira. Martian laisse parler Exupère. Mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plus tôt ? Est-il possible qu'ayant eu ce billet *na-guère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce ? Il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire ! il a agi précisément comme Léontine : il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupère, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet Exupère est l'ami de

Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
 Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
 La mort de votre fils arrêta cette envie,
 Et prévint d'un moment le refus de sa vie ¹.

Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter ²,
 S'en ouvrit à Félix, qui vint le visiter ³,
 Et trouva les moyens de lui donner ce gage
 Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
 Félix est mort, madame, et naguère en mourant
 Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
 Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
 « Sers ton prince, et venge ton père. »
 Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
 Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir ⁴.

Léonce, c'est-à-dire de Martian, cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus, cet Exupère possède ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélée, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher*; ce n'est pas un verbe neutre. (V.)

¹ Que veut dire *le refus de sa vie*? à quoi se rapporte *sa vie*? qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie*? cela n'est ni élégant, ni français, ni clair. (V.)

² *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte. (V.)

³ Quel était ce Félix! comment peut-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants? *Venir visiter*, expression de comédie. (V.)

⁴ Quoi! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne! son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, et de parler à Léontine? Va-t-on ainsi soulever le peuple, sans que celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance? Y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire, d'une conduite pareille! tout cela n'est-il pas forcé! On permet un peu d'in vraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner. (V.)

J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître;
 Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
 J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
 Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
 Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
 Et cette seule joie anime leur courage,
 Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas ¹
 De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
 Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
 C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
 Le peuple est mutiné, vos amis assemblés,
 Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
 Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
 Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement ²,
 Je demeure à vos yeux muet d'étonnement ³.

Je sais ce que je dois, madame, au grand service
 Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice ⁴.
 Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
 Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :
 Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
 Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
 J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
 Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé ⁵.

¹ On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun. (V.)

² *Des nouveautés* : ce n'est pas le mot propre; il fallait *de la nouveauté*; et cette expression eût encore été trop faible. (V.)

³ Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle : il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement*. (V.)

⁴ Cela n'est pas français, c'est un barbarisme. (V.)

⁵ On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression. (V.)

Je perds une maîtresse en gagnant un empire;
 Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire,
 Et de mille pensers mon esprit agité
 Paroit enseveli dans la stupidité.
 Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
 Il faut donner un chef à votre illustre bande ¹ :
 Allez, brave Ekupère, allez, je vous rejoins;
 Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
 Disposez cependant vos amis à bien faire :
 Surtout sauvons le fils en immolant le père;
 Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang ²,
 Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

ΕΚΥΠΕΡΕ.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
 Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
 A ce dernier effort de générosité ³,
 Je crois que les raisons que vous m'avez données

¹ Une bande ne se dit que des voleurs. (V.)

² L'erreur où l'on a été longtemps qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic* :

Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.

Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies il est toujours question de se défaire d'un peu de mauvais sang. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre. (V.)

³ Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années le secret d'un effort, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non-seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers. V.)

M'en ont seules caché le secret tant d'années.
 D'autres soupçonneraient qu'un peu d'ambition,
 Du prince Martian voyant la passion,
 Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
 Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
 Et me faire trouver un tel destin bien doux
 Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous :
 Mais je tiendrois à crime une telle pensée ¹.
 Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
 D'un détestable amour que pour ma propre sœur
 Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
 Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ²?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste;
 Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
 Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas ³.

Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
 Portât votre courage aux vertus dignes d'elle ⁴,

¹ Tenir à crime n'est pas français. (V.)

² Cela n'est pas français; il veut dire, *qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste?* Mais on ne peut dire *faire un dessein* : on dit bien *concevoir, former un dessein*; *mon dessein est d'aller, j'ai le dessein d'aller*, etc., mais non pas, *je fais un dessein sur vous*. Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,
 mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins sur quelqu'un, mais on n'a point de desseins sur quelque chose; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *projet* : un projet est médité et arrêté; ainsi on fait un projet : *dessein* donne une idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, et non pas un dessein de campagne. Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian fait des objections à Léontine; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme quel dessein elle faisait sur cet inceste. (V.)

³ Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour? Elle ne donne ici qu'une défaite; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel. (V.)

⁴ La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance

Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
 Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
 Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine ;
 J'ai vu dans votre amour une source de haine ;
 Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé ¹
 Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
 Achevez donc, seigneur ; et puisque Pulchérie
 Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie ²...

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
 A ce que le tyran témoigne en souhaiter ³ ;
 Son amour, qui pour moi résiste à la colère,
 N'y résistera plus quand je serai son frère.
 Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ? et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un si digne hyménée,
 J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
 Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
 Dont je vois les complots encor mal assurés.
 Aucun d'eux du tyran n'approche la personne :
 Et quand même l'issue en pourroit être bonne,

à Martian, qui se croit Héraclius : *Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de tenger votre père. Ce discours subtil doit indigner Martian ; il doit répondre : N'aviez-vous pas d'autres moyens ? n'êtes-vous pas une très méchante et très imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux ? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance ? Sur quoi pensez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas suffi ? fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir ? Comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguez ? (V.)*

¹ Un bras renommé ! (V.) — En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut se dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même ; *bras renommé* n'a donc rien de vicieux ; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. (P.)

² Elle veut parler du mariage proposé par Phocas ; mais ce n'est pas là une aveugle furie. (V.)

³ Cela est trop prosaïque ; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques. (V.)

Peut-être il m'est honteux de reprendre l'État ¹
 Par l'infame succès d'un lâche assassinat;
 Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
 Faire parler pour moi toute ma renommée ²,
 Et trouver à l'empire un chemin glorieux
 Pour venger mes parents d'un bras victorieux ³.
 C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
 Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse ⁴.
 Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah, seigneur! écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
 Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi;
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
 Adieu ⁵.

SCÈNE VII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
 Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
 Et lorsque le hasard me flatte avec excès,

¹ On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'État; et l'issue bonne est trop prosaïque. (V.)

² Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parcequ'il est superflu. (V.)

³ Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera. (V.)

⁴ Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvements, nécessaires au théâtre, manquent à cette scène. (V.)

⁵ Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique; il n'est là que pour être trompé. (V.)

Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
 Des beaux commencements empoisonne la suite ¹.
 Ce billet, dont je vois Martian abusé,
 Fait plus en ma faveur que je n'aurais osé ;
 Il arme puissamment le fils contre le père :
 Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère ²,
 Sur le point de frapper je vois avec regret
 Que la nature y forme un obstacle secret.
 La vérité le trompe, et ne peut le séduire ;
 Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
 Il doute ; et, du côté que je le vois pencher,
 Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
 De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence ³ ;
 Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
 Du prince Héraclius les droits avec le nom.
 Ce billet, confirmé par votre témoignage,
 Pour monter dans le trône est un grand avantage.
 Si Martian le peut sous ce titre occuper,
 Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
 Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
 Aux mains de son vrai maître il remette l'empire ?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir ⁴.
 N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir ⁵ ?

¹ Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses intrigues ; *funeste à sa conduite*, c'est la *conduite du dessein*, et cela n'est pas français. (V.)

² Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement ; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit. (V.)

³ Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé ; elle a été inutile dans toutes ces scènes. Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable Héraclius, qu'elle aime. (V.)

⁴ Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie : tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur. (V.)

⁵ Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien : on s'attend

Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et surtout les étrangers, demandent comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès ; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I¹.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi ! l'impératrice à qui je dois le jour
Avoit innocemment fait naître cet amour :
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée ²
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
« Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine :
« Mais prenez un époux des mains de Léontine ;

¹ La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède ; et, par conséquent, le jeu des passions, les mouvements du cœur ne peuvent encore se déployer : rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre ; tout se passe en éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes ; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce. (V.)

² Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pulchérie a été empoisonnée ; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action. (V.)

« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.

J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance ¹;
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur ! puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ² ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !

¹ Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang, auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très rarement ; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance* et les *lois d'une obéissance* ? (V.)

² On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres. (V.)

Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connaître,
Qu'un si charmant abus seroit à prêter
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ¹ ;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement ².
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ³ ;

¹ On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même.
Racine a dit avec son élégance ordinaire :

La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation ; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce. (V.)

² Les maximes, les sentences, au moins doivent être claires ; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut, qu'il est inutile d'en examiner la source. Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens ; tel est Corneille dans le cinquième acte de *Rodogune*, dans des scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle *esprit* qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de Corneille, et surtout les dernières, sont infectées de ce grand défaut, qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits de génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit ; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre. (V.)

³ *De beaux fers* ! et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour ! Mais on ne trouve chez lui ni beaux fers ni beaux feux : ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter Corneille, où il fait dire à Éphestion :

Fidèle confident du beau feu de mon maître. (V.)

Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère :
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.

Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin ¹,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fîtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner ² :
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère ³ ;
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir ⁴,

¹ Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que dans une épigramme. (V.)

² Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même ! Martian caché *sous une aventure*, et qui a pris *la teinture* d'une ame commune ! que d'incorrection ! que de négligence ! quel mauvais style ! (V.)

³ Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés. (V.)

⁴ Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, et que Corneille, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de Léonce avec Martian ; et ce jeu de Léonce qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Amphitryon qui rejette sur l'époux d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices réus-

Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
 Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
 Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
 Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
 L'assassinat est noble et digne de mon rang ¹.
 Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
 Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux ²,
 Épousez Martian comme un autre moi-même ³;
 Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
 Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant ;
 Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
 Un reste mal éteint d'incestueuse flamme ⁴.
 Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
 Soyez mon empereur pour me le commander.
 Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère ;
 Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
 Et donnez à mes feux pour légitime objet
 Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours ; mais enfin s'il arrive

aissent beaucoup plus dans le comique, et sont puérils dans la tragédie. (V.)

¹ Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin ; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence. (V.)

² Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme ; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes. (V.)

³ Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur. (V.)

⁴ Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme sa *fermeté d'ame* *reste d'inceste*. (V.)

Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
 Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
 Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
 Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
 Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
 Garantisiez ma sœur des fureurs de Phocas,
 Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
 Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
 Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;
 Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
 Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
 Il deviendra mon père, et je serai sa fille;
 Je lui devrai respect, amour, fidélité;
 Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
 Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
 Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
 Outre que le succès est encore à douter ¹,
 Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister;
 Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
 D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
 Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
 Alors pour mon supplice auroient d'éternités ²!

¹ *Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; et *le succès est à douter* est un solécisme; on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée; le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de*. (V.)

² On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot *d'éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fautive. Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces moments de quoi vous me flattez*; cela n'est pas français: il faut, *ces moments dont vous me flattez*. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse; car comment une haine aurait-elle une tendresse! Pulchérie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martien. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un objet! Il n'est pas permis d'écrire ainsi. (V.)

Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
 Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse :
 La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts ;
 Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
 Jamais un seul moment, quoi que l'en puisse faire,
 Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
 Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
 Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi :
 Tout son crime est un père à qui le sang l'attache ;
 Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache ;
 Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
 Purifiant l'objet, justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée ;
 Et du sang du tyran signez cet hyménée.
 Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame ; Exupère le suit.

SCÈNE II.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE,
 CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse ?
 Des noces que je veux ¹ ?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.

¹ Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible : le reste est très tragique, et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale. (V.)

Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux ,
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître ¹.

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera ; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez ;
Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce ;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.

¹ On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère. Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupère trahit son propre parti ; dans ce doute, pourquoi accuse-t-il Exupère ? (V.)

Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
 Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
 Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
 La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
 A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée¹ ;
 Et mon dernier exploit contre tes ennemis
 Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice² :
 Héraclius n'eut point de part à ce service :
 J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
 L'inestimable honneur de me l'avoir rendu :
 Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
 Qui conserva le fils attente sur le père ;
 Et se désavouant d'un aveugle secours³,
 Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
 Je te devois sa vie, et je me dois justice.
 Léonce est effacé par le fils de Maurice,
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
 Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance
 Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
 Et suis trop au-dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de générosité.
 Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie⁴,
 Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
 Héraclius vivroit pour te faire la cour !
 Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
 Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible⁵ :
 Ta vie avec la mienne est trop incompatible ;
 Un si grand ennemi ne peut être gagné,
 Et je te punirois de m'avoir épargné.

¹ On voit la mort, on l'affronte, on la brave ; on ne la traîne pas. (V.)

² On ne prend point un artifice ; c'est un barbarisme. (V.)

³ Cela n'est pas français : on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc. ; mais on ne se désavoue pas : *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*. (V.)

⁴ C'est un solécisme ; il faut, *en me laissant la vie*. (V.)

⁵ *Incorruptible* n'est pas le mot propre ; c'est *inexorable*. (V.)

Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ¹ ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix ²
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, à Pulchérie.

Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.
Ma mort va vous laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,

¹ Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*. (V.)

² *Attendant que mon choix*, ce n'est pas là le mot propre; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci : du reste on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour lui. (V.)

Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
 Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;
 Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes ¹.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurois pleuré
 Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
 S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
 S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
 Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
 Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
 Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
 Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
 Point querellé le bras qui fait ces lâches coups ²,
 Point daigné contre lui perdre un juste courroux ³.
 Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
 De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
 Et dans cette surprise il a bien su courir
 A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
 Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
 Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère ;
 Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
 Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée ;
 Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
 Pour apaiser le père, offre le cœur au fils ⁴,

¹ Expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne vont point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide cruel, sanguinaire, mais jamais bas ; il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, surtout quand on est son maître absolu. (V.)

² On ne fait point des coups ; on dit, dans le style familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras ; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté s'il était mieux écrit.

(V.)

³ Point daigné perdre un juste courroux contre un bras ! (V.)

⁴ Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir Héraclius en sa puissance ! Il sait que Pulchérie et Héraclius, cru Martien, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le cœur, quand on est menacé de mort ! (V.)

Et tâche à racheter ce cher frère à ce prin.

PULCHÈRE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses

Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?

Prends mon sang pour le sien ; mais, s'il y faut mon cœur,

Périsse Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS.

Eh bien ! il va périr ; ta haine en est complice ¹.

PULCHÈRE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice ².

Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,

Fait avorter exprès tous les moyens humains ;

Il veut frapper le coup sans notre ministère.

Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,

Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,

Ont été comme lui des Césars supposés.

L'État, qui, dans leur mort, voyoit trop sa ruine,

Avoit des généreux autres que Léontine ;

Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,

Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur ³.

Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être :

L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ⁴ ;

Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,

Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.

Moi-même à leur défaut je serai la conquête

De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;

L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer ⁵.

¹ *Ose* est ici contradictoire ; on n'ose pas être bas. (V.)

² Autre impropriété ; on est complice d'un criminel, complice d'un crime, mais non pas de ce que quelqu'un va périr. (V.)

³ *Choir* n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est pas exprimée. (V.)

⁴ Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice ; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur ? (V.)

⁵ C'est un barbarisme ; on se fait voir, on ne se fait point paraître ; la raison en est évidente, c'est qu'on paraît soi-même, et que ce sont les autres qui vous voient. (V.)

⁶ Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouser le dernier homme

Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
 Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
 Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
 Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux ¹,
 Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ² ;
 Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
 Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
 Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
 Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine ³,
 Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,

de la lie du peuple ! la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse ? (V.)

¹ Ce vers n'est pas français ; il fallait, *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran. (V.)

² Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non : cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier. Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout : ce serait un exemple très dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue. (V.)

³ Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas ? et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet Exupère ? *J'en craignais* n'est pas bien ; il fallait, *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire : il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu Héraclius en prison ; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit. (V.)

Ne soyez point vers moi fidèles à demi :
 Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
 La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
 Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
 Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
 De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
 N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
 De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
 Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
 Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
 Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
 Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
 Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
 Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
 Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
 Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
 Si vous voulez calmer toute cette tempête,
 Il faut en pleine place abattre cette tête,
 Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus :
 « Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
 A ce même échafaud l'infame Léontine.
 Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE.

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante

Dans un peuple sans chef la première épouvante.
 Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
 Dispersera soudain chacun de son côté ¹;
 Les plus audacieux craindront votre justice,
 Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
 Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
 Le temps de se remettre et de se réunir :
 Envoyez des soldats à chaque coin des rues ²;
 Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues :
 Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
 Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
 De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
 Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
 Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ³;
 J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout ⁴.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
 Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne ⁵.
 C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
 Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
 Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
 Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire ⁶.
 Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis ⁷,
 Allez de votre part assembler vos amis ⁸,

¹ Le bruit d'un prince arrêté qui disperse chacun de son côté; qui ne voit que ces expressions sont à la fois familières, prosaïques et inexactes! Le bruit d'un prince arrêté! quelle expression! Chacun de son côté est oïseux et prosaïque. (V.)

² Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses. (V.)

³ Il doit dire précisément le contraire : nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout. (V.)

⁴ J'aurai l'œil à tout, expression de comédie. (V.)

⁵ L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils! (V.)

⁶ Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases, qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée. (V.)

⁷ Cela n'est pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis. (V.)

⁸ Il semble par ce mot qu'Exupère soit un homme aussi important

Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire ¹,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V¹.

EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux ².

que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ses amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justinien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire, assemblez vos amis ; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute ; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part ; il fallait, *vous, de votre côté, rassemblez vos amis.* (V.)

¹ Ces mots, *après moi, et jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire *jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir. Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécile, à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut.

(V.)

² Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente ; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas ; ils disent *qu'ils sont en faveur, et qu'ils feront des jaloux* ; ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans *Britannicus*, quand il dit :

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse ; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupère ! que la scène où il détermine Néron est adroite, et surtout qu'elle est supérieurement écrite ! comme il échauffe Néron par degrés ! quel art et quel style !

(V.)

³ Ces deux vers d'Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet. (V.)

AMINTAS.

Quelque allégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I¹.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature ² ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ³ ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi ⁴,

¹ L'embarras croît, le nœud se redouble. Héraclius se croit trahi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore en péril ; il est avec sa maîtresse ; il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'ame n'ont encore aucune influence sur la pièce ; aussi les vers de cette scène sont tous de raisonnement. C'est, à mon avis, l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ; mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pitié, ni admiration. (V.)

² Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature* ; car *forcer la nature* signifie *pousser la nature trop loin*. (V.)

³ L'expression n'est ni juste ni claire ; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits*. (V.)

⁴ On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi* ; cela n'est pas français. (V.)

De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui falloit celer ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère :
Elle en doutoit, seigneur ; et, par l'événement,
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire¹,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire²,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal³.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi !
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux⁴.

EUDOXE.

Quoi ! pour désabuser une aveugle furie,

¹ On ne dit point *sûr en soi*. Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès ? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien ; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère ; il étoit pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mit au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement. (V.)

² Par la construction, *elle n'a pas voulu dire l'empire* ; elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction. (V.)

³ *Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur* n'est pas intelligible ; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur. (V.)

⁴ Ici, tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose, sinon*, n'est pas français. (V.)

Romp~~re~~ votre destin, et donner votre vie !¹

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour ?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande ;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant²,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend³.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame ; un autre a pris ma place⁴.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,

¹ *Romp~~re~~ un destin, désabuser une furie aveugle !* on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin ; ce ne sont pas les mots propres. (V.)

² Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible ; il veut dire, qu'il subisse la mort qui m'était destinée : mais le fond de ces sentiments est héroïque ; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés. (V.)

³ *Prendre un chemin éclatant à l'empire !* (V.)

⁴ Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain ; c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scène d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très beaux vers qui élèvent l'âme quand les raisonnements l'occupent. (V.)

⁵ Vers de comédie. (V.)

Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
 Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
 Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
 S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
 Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
 Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
 Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever ¹.
 N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
 Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
 Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
 Au tombeau comme au trône on me verra courir ².
 Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS , HÉRACLIUS , EXUPÈRE , EUDOXE.

TROUPE DE GARDES.

PHOCAS , montrant Eudoxe à ses gardes.

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part ?...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir :

Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE , s'en allant.

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il va vous dire ³.

PHOCAS , à Eudoxe.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

(à Héraclius.)

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

¹ Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran ? (V.)

² Ce vers est fort beau. (V.)

³ Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie ; c'est la situation qui en fait le mérite : il échappe à la passion, il part du cœur ; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet. (V.)

HÉRACLIUS.

Seigneur.

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.

(aux gardes.)

Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu¹
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier².
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

¹ *Pour en tirer l'aveu* est une faute ; cet *en* ne peut se rapporter qu'à Martian, dont on parle ; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose* : il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer. (V.) — Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable : c'est l'aveu de ce crime qu'il espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, ni du fer ni du feu. Le sens nous paroit très clair, et le mot *crime* n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire. (P.)

² Cela n'est pas français : *Ce jour est mon dernier jour*, et non pas *m'est le dernier jour*. (V.)

SCÈNE III¹.

• PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE,
TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui ;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis².
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière :
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah, prince ! j'y courrai sans me plaindre du sort ;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connois ton sang et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire

¹ Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet ; à présent il est ému par l'attente d'un grand événement. (V.)

² Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni Héraclius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique. (V.)

³ Cet en était alors en usage dans les discours familiers, témoin ce vers du *Cid* : *Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.* (V.)

Que deux fois Léontine osa tromper ton père;
Et semant de nos noms un insensible abus ¹,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus ².

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau ³,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race ⁴,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,

¹ *Semier un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent ; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius ? Qui des deux va périr ? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible. (V.)

² Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit ; c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble. (V.)

³ C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essayer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois ; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs. (V.)

⁴ On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau. (V.) — Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort ; et c'est ce que le mot *reine* nous paroît exprimer très poétiquement. (P.)

⁵ On ne peut se servir de *race* pour signifier *fiis*. On désirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble. (V.)

Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
 Et ces informes traits qu'à six mois à l'enfance,
 Ayant mis entre nous fort peu de différence,
 Le foible souvenir en trois ans s'en perdit :
 Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
 Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
 Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;
 Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
 Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
 Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
 Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
 Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
 Si je souffrois encore un tel aveuglement.
 Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
 Conservez votre haine, et changez de victime.
 Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
 Perdez Héraclius, et sauvez votre fils¹.

MARTIAN.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
 Admire quel effort sa vertu vient de faire,
 Tyran ; et ne prends pas pour une vérité
 Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(à Héraclius.)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
 Dont honora mon bras ma fortune propice :
 Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas ;
 Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
 Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute !
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !

¹ C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complait à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop souvent. La situation est très intéressante. (V.)

Lequel croire, Exupère, et lequel démentir ?
Tombé—je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPÈRE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable ?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas¹ :
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude²,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits³.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine, alors ne m'en eût averti.

¹ Il faut, *ou bien vais-je en sortir ?* Ce *si* s'employait autrefois par abus en sous-entendant : je demande, ou dis-moi, *si j'en vais sortir ;* mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis, c'est en interrogation ; *si* je parle ! *si* j'obéis ! *si* je commets ce crime ! on sous-entend, qu'arrivera-t-il ! qu'en penserez-vous ? etc. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure ; il ne faut pas dire, *parlé-je à un sage*, ou *si je parle à un courtisan ?* (V.) — Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses remarques. N'avoit-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire ? (P.)

² Elle a pu les changer et ne les changer pas ;

Et plus bas,

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie ; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle. (V.)

³ Ce vers est mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans* ; mais Exupère dit ce qu'il doit dire. (V.)

⁴ Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible. (V.)

Léontine?

MARTIAN.

HÉRACLIS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah, ciel! quelle est sa ruse!

Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.

Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,

De ce prince à sa fille elle assure les vœux ;

Et son ambition, adroite à le séduire,

Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis :

Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,

Et me tiendrait encor la vérité cachée,

Si tantôt ce billet me l'en eût arrachée.

PHOCAS.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème

EXUPÈRE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottants!

EXUPÈRE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPÈRE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

¹ Ce mot *ruse* ne doit pas entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble. (V.)

² Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer, et ne les changer pas*, est un peu trop du style de la comédie. V.)

³ Vers de comédie : ôtez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici ; mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages.

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLÉUS, à Martian.

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;

Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,

Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,

Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?

Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,

Et nos noms au dessein donnent un divers sort ¹.

Dedans Héraclius il a gloire solide ²,

Et dedans Martian il devient parricide.

Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel ³,

Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel ⁴,

Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire

Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HÉRACLÉUS.

Mon nom seul est coupable ⁵, et, sans plus disputer,

Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter.

Il conspira lui seul, tu n'en es point complice ⁷.

¹ Ici le dialogue se relève et s'échauffe ; voilà du tragique. (V.)

² Ce vers est obscur, parceque *sort* n'est pas le mot propre ; il veut dire, *nos noms mettent une grande différence dans notre action* ; mais cette différence n'est pas le *sort*. (V.)

³ *Il a gloire* n'est pas permis dans le style noble ; il devait dire, *c'est dans Héraclius une gloire solide*. (V.)

⁴ *Illustre* n'est pas opposé à *criminel*, parcequ'on peut être un criminel illustre. (V.)

⁵ Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel, n'est pas français ; il faut, *d'un opprobre éternel*. *D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épithète ; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit, *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte*. Pourquoi ? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir : la gloire couvre de ses rayons ; les lauriers couvrent la tête ; la honte, la rougeur, couvrent le visage ; mais la louange ne couvre pas. (V.)

⁶ C'est là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expression. (V.)

⁷ On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré. Tu n'en es point complice est une petite faute. (V.)

Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre¹,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux².
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait³,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.

¹ Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer*.

N. B. C'est parler très bien que de dire : *Je sais méditer, entreprendre, et agir*, parceque alors *entreprendre, méditer*, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs, qu'on laisse alors sans régime : il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter ; mais, *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j' imagine contre vous*, n'est pas français. Pourquoi ? parceque ce défini *contre vous* fait attendre la chose qu'on imagine, qu'on exécute, et qu'on entreprend ; vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature.

(V.)

² Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux,

n'est pas français ; il faut un *de*. *Juger*, avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès ; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur : *Juge ton dessein et tes feux sous les deux noms*. (V.)

³ *Pour moi* n'est pas français, ainsi placé ; il veut dire : *N'eût pas eu horreur de me rendre parricide*. (V.)

Ce favorable aveu dont elle t'a séduit¹
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils² ;

¹ On ne peut pas dire : *Elle l'a séduit d'un aveu* ; il faut, *par un aveu* ; et aveu n'est pas ici le mot propre, puisque Héraclius regarde cette confidence comme une feinte. Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille. Boileau a dit, et répétons encore après lui :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non-seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie. (V.)

² Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron ; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas !* font, je crois, une impression bien plus touchante, parcequ'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes : *Es-tu mon fils ?* tous deux répondent à la fois, *non* ; et c'est à ce mot que Phocas s'écrie : *O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !* etc. Cette manière est fort belle, j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop brusque ? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit ? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus : cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation ? Quand les deux enfants ont répondu *non*, la première chose qui doit échapper à Phocas, n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche ? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux sauvages comme eux. On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'espagnol ; ces deux fins de vers, *après toi, après moi*, font languir le discours. Caldéron est bien plus précis :

Ah ! venturoso Mauricio !
Ah ! infeliz Phocas quien vio
Que para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo para morir dos ! (V.)

— Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non-seulement, comme il l'observe lui-même, les quatre vers de Corneille sont beau-

Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
 En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
 J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
 Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
 Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
 La nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un nuage confus couvre sa destinée :
 L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
 Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Martian, à ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
 Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
 Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
 Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
 De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
 Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait¹.
 Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
 Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.
 O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
 Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
 Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie² !

coup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune restriction. (P.)

¹ Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse. (V.)

² Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade ; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos*. D'ailleurs *les honneurs de la mort* n'est pas juste ; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie*. Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir ? quels honneurs a-t-il eus ? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement. (V.)

SCÈNE IV ¹.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE,
LÉONTINE.

CRISPE, à Phocas.

Seigneur, ma diligence enfin a réussi ;
J'ai trouvé Léontine et je l'amène ici.

PHOCAS, à Léontine.

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Avouez tout, madame.

J'ai tout dit.

LÉONTINE, à Héraclius.

Quoi, seigneur ?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame !

Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, à Léontine.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien..
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils ; et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

¹ Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre ; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce ; et c'est ce que nous examinerons, surtout au cinquième acte. V.)

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confiance,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE.

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude :
Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE.

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique¹
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit ;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,

¹ Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte : *Je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la même main !* (V.)

A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
 Admire sa vertu qui trouble ton repos.
 C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
 Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture¹
 Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
 C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
 Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
 Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
 Il t'auroit ressemblé s'il eût su sa naissance ;
 Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi² !
 Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi³.

EXUPÈRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
 Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce discernement.
 Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde⁴ ;
 Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
 Malgré l'obscurité de son illusion,

¹ Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage ; il est très supérieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. (V.)

² Remarquez que, dans le cours de la pièce, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop la déclama-tion ; et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-en-tendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au lieu de les dire ! que ce ménagement serait touchant et plein de force ! Mais que ce vers est beau, *c'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros* ! Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent. (V.)

³ On dit indifféremment *dois* et *doi*, *vois* et *voi*, *crois* et *croi*, *fais* et *fai*, *prends* et *pren*, *rends* et *ren*, *dis* et *di*, *avertis* et *averti* ; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, *je suis*, *je puis*, ou *je peux* : on ne peut dire, *je pui*, *je peu*, *je sui* : et toutes les fois que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une ; il n'est pas permis de dire, *je donne*, *je soupire*, *je tremble*. (V.)

⁴ *Peu de jour pour un discernement, quelques moments en garde*, sont de petits défauts ; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux. (V.)

J'espère démêler cette confusion.

Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse ¹.

PHOCAS.

Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,

Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout,

Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.

Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;

Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre ².

Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :

Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi ³.

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE.

EXUPÈRE.

On ne peut nous entendre ⁴. Il est juste, madame,

Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame ;

C'est passer trop longtemps pour traître auprès de vous.

Vous haïssez Phocas ; nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,

Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait ⁵.

¹ Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement ? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître ? mais il répond à sa pensée ; il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas. (V.)

² *Le nôtre* est incorrect et comique ; il est incorrect, parceque ce *nôtre* ne se rapporte à rien ; il est comique, parceque *le nôtre* est familier, et qu'un prince qui veut dire *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre*. (V.)

³ *Vous autres* ne se dit point dans le style noble. (V.)

⁴ Quoi ! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre ! (V.)

⁵ Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire ; ce n'est

EXUPÈRE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPÈRE.

Pouvez-vous en juger puisque vous l'ignorez ?

Considérez l'état de tous nos conjurés :

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance¹ ;

Et, nous en croyant tous dans notre ame indignés,

Le tyran du palais nous a tous éloignés.

Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

EXUPÈRE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.

Vous savez de quel nombre il est toujours gardé ;

Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes

Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ?

Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ?

Vous voyez la posture où je suis aujourd'hui² ;

Il me parle, il m'écoute, il me croit ; et lui-même

Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.

pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout : il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants ; et Exupère, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille ; elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupère ne lui a point dit le sien ; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence ; et par cela seul toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers,

L'homme le plus méchant que la nature ait fait,

est du ton de la comédie. (V.) — Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendoit ce vers très tragique. (P.)

¹ C'est un solécisme ; on donne lieu à quelque chose, et non de quelque chose ; il donne lieu à mes soupçons, et non de mes soupçons. Quand on met un *de*, il faut un verbe ; il m'a donné lieu de le haïr ; lieu est prosaïque. (V.)

² Le mot de *posture* n'est pas assez noble. (V.)

C'est par mes seuls conseils qu'il vent publiquement
 Du prince Héraclius faire le châtimement,
 Que sa milice éparse à chaque coin des rues
 A laissé du palais les portes presque nues :
 Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
 Mes amis sont tout prêts : c'en est fait, il est mort ;
 Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
 Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
 Mais après mes desseins pleinement découverts,
 De grace, faites-moi connoître qui je sers ;
 Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
 Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
 Te fait juger en moi tant de crédulité ?
 Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile,
 Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus ¹ :
 L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE.

Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.

¹ Il me semble qu'au contraire elle doit dire : *Est-il bien vrai ? ne me trompez-vous point ? quelle preuve pouvez-vous me donner ? faites-moi parler à quelques conjurés ; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un ; je devrais être d'intelligence avec vous ; nous détestons tous deux le tyran ; il a immolé votre père ; il m'en coûte mon fils ; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien ; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire.* Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal. (V.)

² Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes. Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie dans laquelle personne ne s'entend ; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce ; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre ? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce ? rien du tout : il paraît qu'il serait mieux de les faire agir. (V.)

**Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien ;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.**

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange ¹
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,

¹ On a presque toujours retranché aux représentations ces stances ; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid* : ce n'est qu'une ode du poète sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée ; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de fois étalés dans la pièce ; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut. *Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connoissance qui brave une orgueilleuse puissance*, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances. (V.)

Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère ;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;
Et, redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ¹ ?

¹ On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce ; mais non-seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la famille de Maurice comme il emploierait un confiden sur lequel il compterait ; il l'a menacé vingt fois de la mort ; elle lu

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir ¹!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère ² :
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer ³
De tout ce que le sang pourroit me révéler ⁴!

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle ⁵!
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah ! prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère ⁶ :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie. (V.)

¹ Réussir en un trouble ! (V.)

² Il faut qu'en effet il soit non-seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie. (V.)

³ Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique. (V.)

⁴ *Un sang qui révèle* est une expression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style. (V.)

⁵ Voilà trois *révèle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours ; et *qu'il ne me le fait* un son désagréable. (V.)

⁶ Cela est bien subtil ; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop ; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre ; ou a une ferme assurance, une preuve claire. (V.)

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.
 Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
 Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
 Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
 Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir :
 Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
 Je n'en puis arracher une seule menace :
 J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
 Il m'écoute si peu qu'il me force à douter ¹.
 Malgré moi comme fils toujours il me regarde ²;
 Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
 Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
 Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
 Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
 Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance:
 Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
 En frémit de colère, et tremble de pitié.
 De tous ses mouvements mon esprit se délie :
 Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
 La colère, l'amour, la haine, et le respect,
 Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
 Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
 Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
 Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez ³.

¹ Cela n'a pas besoin de commentaire; mais de si basses trivialités étonnent toujours. (V.)

² Il faut, *comme son fils*. (V.)

³ C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur ni trouble. Il faut, dans un cinquième acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scènes de raisonnements, et surtout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez une scène savante;
 Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir

Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
 D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
 Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
 Rien ne le touche assez pour le faire douter :
 Et le sang, par un double et secret artifice,
 Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian ;
 Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
 La générosité suit la belle naissance :
 La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
 Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
 Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
 La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
 Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre ;
 Et trouve assez souvent son devoir arrêté
 Par l'effort naturel de sa propre bonté.
 Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
 Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
 Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
 C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
 Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
 Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte ;
 Il demande secours pour mes sens étonnés,
 Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
 Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
 Et comme notre sexe ose assez promptement ¹
 Suivre l'impression d'un premier mouvement,
 Peut-être qu'en faveur de ma première idée

Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
 Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
 Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout. (V.)

¹ Ces expressions de comédie, et la réflexion sur notre sexe, achèvent de refroidir. (V.)

Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
 Son amour est pour vous un poison dangereux ;
 Et quoique la pitié montre un cœur généreux ¹,
 Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère ².
 Vous le devez haïr ; et fût-il votre père ³,
 Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
 Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
 Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
 Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise ;
 Et que votre devoir, par là mieux combattu,
 Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
 Doutez, mais haïssez ; et, quoi qu'il exécute,
 Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute :
 En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
 Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
 L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
 Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre :
 Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
 A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
 J'espère encor pourtant ; on murmure, on menace ;
 Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
 Exupère est allé fondre sur ces mutins ;
 Et peut-être de là dépendent nos destins.
 Mais Phocas entre.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien ! se rendra-t-il, madame ?

¹ Ce terme *montre* n'est pas le mot propre ; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes ; et ces inattentions étaient très pardonnables pour le temps. Il fallait peut-être prouver un cœur généreux, ou bien *et quoique la pitié soit d'un cœur généreux*. (V.)

² De quel rang ! est-ce du rang des cœurs généreux ! On ne dégénère point d'un rang. (V.)

³ Cela n'est pas vrai ; un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse. Ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie ; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant ! (V.)

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis ¹ :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils ².

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte ³ :
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à Pulchérie.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre :
Mais je veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes ⁴?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnaissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

¹ Cela n'est pas français; on a de la peine à lire; on fait effort pour lire; et l'effet d'un effort n'a pas un sens assez clair. (V.)

² Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte; et cette antithèse de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée. (V.)

³ *Le ciel qui tient une naissance couverte!* ce n'est pas le mot propre; *couvert* ne veut pas dire *incertain*, *obscur*. (V.)

⁴ Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie: c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. (V.)

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser ¹.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.

Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :

Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ²;

Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée

Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée ³.

De quelle ignominie osez-vous me flatter ?

Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,

On veut une maison illustre autant qu'amie,

On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;

Et ce seroit un monstre horrible à vos États

Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites ;

¹ Ces répétitions, *ôter assez, rendre assez*, font une espèce de jeu de mots et de symétrie qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir. (V.)

² On ne peut dire *vivre sous un sort*. (V.)

³ Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté ; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue : c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Marrian fait seulement un personnage froid dans la scène ; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif. (V.)

Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
 Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
 Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
 Puisque ton amitié de ma foi se défie
 Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
 Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
 Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HERACLIUS.

Perfides, arrêtez !

MARTIAN

Ah ! que voulez-vous faire,

Prince ?

HERACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
 Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
 C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
 Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
 Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
 Dépêche, Octavian.

HERACLIUS.

N'attende rien, barbare !

Je suis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare,

Et mon cœur...

PHOCAS, à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

(à Octavian.)

Frappe.

HERACLIUS.

Arrête, je suis... Puis-je le prononcer ?

PHOCAS.

Achève, ou...

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le dise,

Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ¹;
Mais sachez que vos jours me répondront des siens;
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet ²;
Ne laisse plus de place à la supercherie ³;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi ! son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger ⁴!
Je pourrais épouser ou ton fils ou mon frère!

¹ Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique, et de beaux vers. (V.)

² Cela n'est pas français. (V.)

³ Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie. (V.)

⁴ Cela n'est pas français; un cœur léger pour une honte! et cette légèreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement. (V.)

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE,
GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère ¹ ;
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs, qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.)

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.

(à Pulchérie.)

Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment ;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ² ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux ³.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne ⁴.
Toi...

¹ On dirait, à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupère est un héros qui a offert son secours à Phocas ; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditeux ; et comment n'a-t-il employé que ses amis ? l'empereur n'avait-il pas des gardes ? (V.)

² Est-ce là le temps d'un mariage ? De plus, Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la haine implacable ? Il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'État ; il les laisse tous trois : qu'en espère-t-il ? Il a vu qu'il est haï de tous les trois ; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre Pulchérie et les deux princes ? (V.)

³ Il faut je jure qu'à mon retour ils... (V.)

⁴ On ne prend point un amour pour gêne ; il veut dire que sa ten-

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir ¹.

PHOCAS.

A mourir ! jusque-là je pourrois te chérir ² !
N'espère pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même ³
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû ⁴.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

dresse gêne Héraclius. On ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront*. (V.)

¹ Cette réponse de Pulchérie nous paroît sublime ; et Voltaire n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas. (P.)

² Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort ; mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir* ? (V.)

³ On ne s'attendait point à cette alternative ; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

⁴ Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourroit donner du ridicule à ces expressions : *Quel supplice ! — Il est grand*. — Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser, donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la scène en attendant le dénouement. (V.)

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche ! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
 Mais tel est d'un tyran le naturel infame :
 Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
 S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.
 L'une et l'autre fortune en montre la faiblesse ;
 L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse ¹.
 A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
 Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,
 Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
 Que d'épouser le fils pour éviter le père ² ;
 L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser ?
 Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
 Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous :
 Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
 Abuser du tyran la rage forcenée,
 Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée ³.

¹ Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants. Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse ; c'est un père qui cherche à connaître son fils ; il n'y a là rien de bas. (V.)

² La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils ; éviter le père est trop faible.* (V.)

³ *Vivre en frère et sœur*, cette expression est trop familière, et

PULCHÉRIE.

Feindre et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêterait la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage: il faut convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fond de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé; elle s'en explique dès le second acte; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, près de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire: *Qui suis-je?* (V.)

1 *Sus donc.* On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier; il veut dire, *vite, allons, courage, dépêchez-vous*:

Sus, sus, du vin partout, versez, garçon, versez.

Pourceaugnac.

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vite, sus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?*

(V.)

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse¹.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ab ! princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement,,
Et de votre conseil, et de l'événement ;
Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscur vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne² ;
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort³.
Votre malheur est grand, mais, quoi qu'il en succède,

¹ Cette contestation est-elle convenable à la tragédie ? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble. (V.)

² Ces vers ne sont pas moins obscurs : *l'obscur vérité qu'il signe ne peut le rendre digne du nom qui le perd* ! (V.)

³ Un sort qui fait un effort ! Presque aucune expression n'est ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien ; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce.

La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas¹.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traltres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres².

HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi ?

AMINTAS.

Non, seigneur³ ;
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissoit ?

¹ Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom ; on sent assez combien le terme est impropre : mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans toute la pièce, et qui en fait le dénouement. Jamais, en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple ; il faut toujours que les premiers personnages agissent. (V.)

² Ce mot n'est-il pas déplacé ? car il s'adresse sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice ; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père. (V.)

³ Il doit au contraire répondre, *oui, seigneur*, puisqu'au vers suivant il dit, *j'ai part à cet honneur*. (V.)

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner :

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie¹.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés
 Sous cette illusion couroient à leur vengeance² :
 Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
 Suivis d'un gros d'amis nous passons librement,
 Au travers du palais, à son appartement.
 La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage ;
 Crispe même à Phocas porte notre message :
 Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,
 Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers³.

¹ Ce mot est trop familier ; *révolte*, *sédition*, *tumulte*, *soulevement*, etc., sont les termes usités dans le style tragique. (V.)

² *Admirez qu'ils couroient* n'est pas français. Cet événement est en effet bien étonnant ; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable : on peut assassiner un roi au milieu de sa garde ; on peut tuer César dans le sénat ; mais il n'est guère possible que dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui : un homme qui de simple soldat est devenu empereur, n'est pas imbécille au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder ; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes : on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux. Ainsi la vraisemblance est partout violée. Remarquez que, dans la règle, il faut *ces prisonniers mêmes* ; mais, s'il n'est pas permis à un poète de retrancher un *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Corneille retranche presque toujours cet *s*, et fait un adverbe de *même*, au lieu de le décliner.

Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Cela n'est pas français ; on ne court point à la vengeance sous une illusion. (V.)

³ *Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos*

Le reste, impatient dans sa noble colère,
 Enferme la victime; et soudain Exupère,
 « Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû :
 « C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu ¹. »
 Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie;
 Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
 Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
 Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!
 Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
 Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
 Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
 Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine ?!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE,
 EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS, TROUPE.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Est-il donc vrai, madame ? et changeons-nous de sort ?
 Amintas nous fait-il un fidèle rapport ?

moins la sienne, etc. ; ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur. Oreste, dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi :

A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper,
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt. (V.)

¹ *Ce presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupère ait presque perdu son honneur. (V.)

² *Prendre un chemin pour une ruine* est une expression vicieuse, un barbarisme ; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide quand elle apprend la mort de son tyran. (V.)

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable¹ ;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, à Exupère.

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser :
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, à Héraclius.

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre :
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

¹ Léontine a très grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce dessein est admirable ; mais c'était à elle à conduire ce dessein , puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets ; elle a été, aussi bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe , n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continue, et enfin Exupère a tout fait par une espèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un événement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius. (V.)

² Une nuée de critiques s'est élevée contre La Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression. (V.)

(à Léontine.)

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander¹?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice².

(à Pulchérie, lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous

Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.

Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes³.

¹ Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très suspecte; et, dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires. (V.)

² La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience. Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions. (V.)

³ La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance précède. Cette règle est dans la nature; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes est Héraclius? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale: Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors: *Vous croyez vous être souillé du sang de votre père: vous avez puni l'assassin du vôtre.* (V.) — Le plan que

HÉRACLIUS, à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHÉRIE lit.

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
 « Après avoir donné son fils au lieu du mien,
 « Léontine, à mes yeux, par un second échange,
 « Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
 « Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
 « Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
 « Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
 « Et le faux Martian est vrai fils de Maurice ¹.

« CONSTANTINE. »

PULCHÉRIE, à Héraclius.

Ah ! vous êtes mon frère !

HÉRACLIUS, à Pulchérie.

Et c'est heureusement
 Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, à Héraclius.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
 Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à Martian.)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
 Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :
 Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
 Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
 Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
 Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

propose ici Voltaire nous paroît d'une très grande beauté : il prouve la profonde connoissance qu'il avoit des effets du théâtre; et s'il avoit souvent développé de pareilles vues, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille. (P.)

¹ Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'État, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie. (V.)

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce¹.
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils²!

(à Eudoxe.)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire³.

EUDOXE, à Héraclius.

Seigneur, vous agissez en prince généreux⁴.

HÉRACLIUS, à Eupère et Amintas.

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux⁵,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

¹ On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.
 (V.)

² Il semble que ce soient les ennemis de Léonce; il entend apparemment les ennemis de Phocas. (V.)

³ On ne peut dire que dans le style de la comédie, *en échange d'un cœur**. — Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment. (V.)

⁴ Il faut dans la tragédie autre chose que des compliments, et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment. (V.)

⁵ *Rendre un trouble heureux à quelqu'un*; cela n'est pas français. En général, la diction de cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux : l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture. (V.)

* Voltaire, croyant avoir lu *qui pour le mien soupire*, ajoute ici : « Un homme ne doit jamais dire d'une femme, elle soupire pour moi. »

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de *Laonice*. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, *Phocas*, alarmé du bruit qui court qu'*Héraclius* est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit ; et *Crispe*, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de *Maurice*, il a réservé *Pulchérie* pour la faire épouser à son fils *Martian*, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans *Léonce* il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai *Héraclius*, qui passe pour *Martian*, au vrai *Martian*, qui passe pour *Léonce*; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, *Phocas*, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de *Pulchérie* à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur *Maurice*, son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre *Pulchérie* et lui ; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit *Héraclius* à la fin de

ce premier acte ; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Surtout la manière dont Eudoxe fait connoître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume¹. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie ; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger ; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quel-

¹ Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéressant ; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel. (V.)

que chose un peu délicat¹, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il attire la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice : mais le contraire pouvoit arriver ; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis, qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse ; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables ; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée ; *Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature ; et *l'Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius ; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice,

¹ Les éditeurs modernes ont écrit : *quelque chose d'un peu délicat*. C'est vouloir inutilement corriger Corneille.

bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitila, qu'il maria à Grépe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième, et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer

en cinq ou six heures ; mais le poëme est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire ; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

FIN D'HÉRACLIUS.

NICOMÈDE,

TRAGÉDIE.

1652.



AU LECTEUR.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre ; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée de Justin : et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein
« de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses au-
« tres fils, qu'il avoit eus d'une autre femme, et qu'il faisoit
« élever à Rome ; mais ce dessein fut découvert à ce jeune
« prince par ceux mêmes qui l'avoient entrepris ; ils firent
« plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si
« cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui
« avoit préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader.
« Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père,
« qui l'avoit appelé auprès de lui, il fut proclamé roi ; et
« Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses domes-
« tiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué
« par ce fils, et perdit la vie par un crime aussi grand que
« celui qu'il avoit commis en donnant les ordres de l'assas-
« siner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage ; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets : car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées ; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu ; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs al-

liés ; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de leur ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier par leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse ; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

PERSONNAGES.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOË, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoë.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoë.

La scène est à Nicomédie.

NICOMÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur ¹ :
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête ²,
Un si grand conquérant être encor ma conquête ³,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux ⁴.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,

¹ On ne voit point ses yeux ; cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère. (V.)

² Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire : *Je me suis couvert la tête* ; *vous vous êtes fait mal au pied*. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style. (V.)

³ Corneille paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.
Et pour être vaincu l'on n'est pas invincible.
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert très rarement ; cependant il a imité ce vers dans *Andromaque* :

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi :

Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.
. *Non ego paucis*
Offendar maculis... (V.)

⁴ Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux*. L'épithète d'*il-*

Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
 Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
 Trouve la cour pour vous un séjour dangereux ¹.
 Votre marâtre y règne; et le roi votre père
 Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
 Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
 Jugez après cela de votre sûreté.
 La haine que pour vous elle a si naturelle ²
 A mon occasion encor se renouvelle ³.
 ✓ Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour ⁴.
 Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
 L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
 Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
 Dont leur Flaminius marchandait Annibal ⁵,
 Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,

lustre gâte presque tous les vers où elle entre, parcequ'elle ne sert qu'à remplir les vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens. (V.) — Cette épithète, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. (P.)

¹ Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et surtout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments sans les exprimer grossièrement : il faut qu'il découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire, *je suis ambitieux*; sa jalousie, sa colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas, *je suis colère, je suis soupçonneux, jaloux*, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions. (V.)

² L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est *la haine naturelle qu'elle a pour vous*. Que Racine dit la même chose bien plus élégamment !

Des droits de ses enfants une mère jalouse

Pardonne rarement au fils d'une autre épouse. (V.)

³ *A mon occasion* est de la prose rampante. (V.)

⁴ *Faire la cour*, dans cette acception, est banni du style tragique ; *ma princesse* est devenu comique, et ne l'était point alors. (V.)

⁵ Cette expression populaire, *marchandait*, devient ici très énergique et très noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations ; mais ce

S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome ¹,
 Et rompu par sa mort les spectacles pompeux ²
 Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
 Par mon dernier combat je voyois réunie
 La Cappadoce entière avec la Bithynie,
 Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
 Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminius obsède encor le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut la cause,
 Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
 Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frère à vous persécuter ³.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
 N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,

don dont leur Flaminius n'est ni harmonieux ni français ; on ne marchande point d'un don. (V.)

¹ *Éviter une ville par le poison est une espèce de barbarisme ; il veut dire, éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome. (V.)* — Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme que Voltaire veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourroit exiger la prose, Corneille exprime avec tout le feu, toute la vivacité et toute la précision d'un poète, ce que redoutoit Annibal, et ce qu'il voulut éviter. Il s'agit des affronts que lui préparoient les Romains, et non de la ville de Rome. Lorsque, dans *la Henriade*, Voltaire fait dire à Henri IV,

Je ne décide point entre Genève et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire ; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles. (P.)

² *Rompre des spectacles n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompe pas ; on corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis : il y en a mille exemples. (V.)*

³ *Aider à quelqu'un est une expression populaire : aidez-lui à marcher ; il faut, pour aider mon frère. (V.)*

L'engage en sa querelle, et m'en fait défier ¹.
 Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre :
 Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
 Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi ²,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;
 Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile ³ !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous !
 Je crains la violence, et non votre faiblesse ;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse ⁴...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
 Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner ;
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
 C'est pour exécuter les ordres de mon père :
 Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi

¹ A quoi se rapporte cet *en* ? *Me fait défier* n'est pas français : il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle*. (V.) — Nous convenons que Corneille auroit dû s'exprimer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connoît l'inimitié pour Nicomède ; cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui donne du soupçon. (P.)

² Une *présence à soutenir la foi* n'est pas français ; on dit, *il faut soutenir*, et non *à soutenir*. (V.) — La faute est d'avoir dit : *s'il faut votre présence à soutenir*, au lieu de *pour soutenir*. (P.)

³ La *crainte qui tremble* paraît une expression faible et négligée, un pléonasme. Ce vers est très beau :

Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile. (V.)

⁴ On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire *contre*, mais on s'intéresse *pour*. On peut dire, *Rome est intéressée dans un traité contre nous* ; *contre* tombe alors sur le traité : cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous* : c'est une espèce d'ellipse.

(V.)

N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject,¹
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité².

LAQDICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups³,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre⁴, il passera pour crime,
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne⁵,

¹ Cette expression de *prendre un cœur*, pour signifier *prendre des sentiments*, n'est guère permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien *reprenre cœur*, *reprenre courage*. (V.)

² *Même fidélité qu'elle a gardée* est un solécisme ; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*. (V.)

³ On ne rompt pas plus des coups que des spectacles. (V.)

⁴ *Faire un retour* est un barbarisme. (V.)

⁵ Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle : quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi, *verear ne cadat*, je crains qu'il ne tombe ; mais quand les Latins se servent d'*ut*, *utrum*, nous supprimons ce *ne*, *dubito utrum eas*, je doute que vous alliez ; *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la même chose : *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La suppression du *ne* dans le cas où il est d'usage est une licence qui n'est permise que

J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
 Retournez à l'armée, et, pour me protéger,
 Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
 Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
 S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ¹;
 Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
 Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur ²;
 Quelque haute valeur que puisse être la vôtre ³,
 Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ⁴,
 Et, fûssiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
 Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
 Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
 ✓ Ne montrez à la cour que votre renommée; *substantif attributif*
 Assurez votre sort pour assurer le mien;
 Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

quand la force de l'expression la fait pardonner. (V.) — L'exactitude vouloit qu'on *ne* me contraigne; mais ce que Voltaire établit ici en principe général seroit sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous étoit tombé sous les yeux une petite brochure très bien faite, dans laquelle on reprochoit à Voltaire quelques unes des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citoit plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il établit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase dont nous croyons nous ressouvenir, où le *ne* latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins le *ne* françois dans sa traduction. *Non dubito quin me ames*, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapportoit beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes; mais les dictionnaires en fournissent une foule d'exemples encore plus décisifs. (P.)

¹ S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte, n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue; il veut dire, *tout est sûr pour eux; ils n'ont rien à craindre; ils sont maîtres de tout; ils peuvent tout; tout les rassure.* (V.)

² *Un nom* n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait; on dit alors noblement, *son nom seul a vaincu*. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent et cent fois*. (V.)

³ Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'étoit pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés qui, lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose. (V.)

⁴ Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble. (V.)

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi ¹.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas ².
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.

Armons-nous de courage, et nous ferons trembler *subst.*
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas ³.

¹ Il faut, pour l'exactitude, *et de détromper*; mais cette licence est souvent très excusable en vers: il n'est pas permis de la prendre en prose. (V.)

² Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre; mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône, et qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais: *Hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.* (V.)

³ Il serait mieux, à mon avis, que Nicomède apportât quelque raison qui fit voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Nicomède veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie; elle est attachante, et, quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir. (V.)

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ! madame , toujours un front inexorable !
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable ,
 Un regard désarmé de toutes ces rigneurs ,
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre ¹,
 Quand j'en aurai dessein , j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point , puisqu'il est tout à vous ².

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux ³.

ATTALE.

Conservez-le , de grace , après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre ⁴.

¹ *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble, et, par la construction, il semble que le front de Laodice soit mal propre à acquérir le front d'Attale; de plus, *prendre un front* est un barbarisme; on dit bien, *il prit un visage sévère, un front serein, ou triste*; mais, en général, on ne peut pas dire, *prendre un front*, parcequ'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage. (V.)

² Ces compliments, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie. (V.)

³ Avoir besoin d'un visage ! (V.)

⁴ Laodice commence à prendre le ton de l'ironie. Corneille l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble : *un bien mal acquis* est comique. (V.) — L'ironie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin d'être, comme Voltaire paroît le supposer, au-dessous du genre tragique, Homère et Virgile l'ont employée fréquemment dans l'épopée; et on la verra, dans *Nicomède*, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier, par cette observation, l'espace d'ironie qu'emploie ici Laodice; elle est comique, et par conséquent déplacée. (P.)

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
 Votre rang et le mien ne sauroient le permettre :
 Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ¹ ;
 La place est occupée ² ; et je vous l'ai tant dit,
 Prince, que ce discours vous doit être interdit :
 On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune ³ !
 Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui ⁴
 Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
 Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
 Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
 L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
 Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte ⁵.

¹ Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce. (V.)

² *La place est occupée* ressemble trop à *la signora è impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques : c'est alors surtout qu'on doit chercher des tours nobles. (V.)

³ Ce vers est comique, et n'est pas français ; on ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune* ; et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation ; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique. (V.)

⁴ *Que serait heureux qui* n'est pas français ; *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un fort joli vers ; *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions. (V.)

⁵ Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif ; ainsi, dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut ¹?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;

Et vers moi tout l'effort de son autorité

N'agit que par prière et par civilité ².

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire

Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire ;

Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,

Rome, qui m'a nourri, vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte* ; et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant* ; mais il ne le dit pas. (V.)

¹ On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et des intérêts de l'État, et des secrets du roi, devant un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Attale est souvent loué dans la pièce ; mais aussi, sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas ; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés. (V.)

² *Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé ? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume ; elle est à la cour de Prusias, qui, de son aven, est le dépositaire de *ses jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfin, et dont les prières sont des ordres. La jeune Laodice peut, avec bienséance, n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par sa grandeur d'âme. Elle peut avoir tort dans le fond ; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin *n'agit que par prière* peut signifier *ne doit agir que par prière*. (V.)

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute !:]
 Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
 Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
 Elle s'indigneroit de voir sa créature
 A l'éclat de son nom faire une telle injure,
 Et vous dégraderoit peut-être dès demain
 Du titre glorieux de citoyen romain.
 Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
 En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
 Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
 Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
 Vous en avez bientôt oublié les maximes.
 Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;
 Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous ;
 Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
 D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
 Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
 La fille d'un tribun ou celle d'un prêteur ;
 Que Rome vous permet cette haute alliance,
 Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
 Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;
 Et concevez enfin des vœux plus élevés,
 Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

¹ Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore une expression de doute, et la négation *ne* est nécessaire : *je crains qu'un Romain ne vous écoute* ; mais, en poésie, on peut se dispenser de cette règle. (V.)

² *Bourgeois* ; cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : le *droit de bourgeoisie*, le *titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parceque nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un État monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomède, et il n'ôte rien à la noble fermeté de son discours. (V.)

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
 Madame, et retenez une telle insolence.
 Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
 J'ai forcé ma colère à le laisser parler;
 Mais je crains qu'elle échappe¹, et que, s'il continue,
 Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
 Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
 Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
 Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
 Et la reine et le roi l'ont assez acheté
 Pour ne se plaire pas à le voir rejeté.
 Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance²,
 Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
 Dès l'âge de quatre ans il vous ont éloigné³;
 Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
 Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
 A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
 D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encor un coup⁴, cet homme est-il à vous ?
 Et pour vous divertir est-il si nécessaire⁵ ?
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
 Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
 En cette qualité vous devez reconnoître

¹ Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait, qu'elle n'échappe. (V.)

² Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas. (V.)

³ Ce vers est très adroit : il paraît sans artifice ; et il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'Attale ne reconnaisse son frère. (V.)

⁴ Encore un coup ; ce terme trop familier a été employé par Racine dans *Bérénice* :

Madame, encore un coup, qu'en peut-il arriver ?

Ce sont des négligences qui étaient pardonnables. (V.)

⁵ Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comique. (V.)

Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence ¹...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître ² ;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;
Sachez...

LACDICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne ;
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;
Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux...

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur ; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

¹ Le mot *voler* est bas ; on emploie, dans le style noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, etc. (V.)

² Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna*, dans le rôle d'Émilie ; mais ils conviennent bien mieux à Émilie Romaine qu'à un prince arménien. Au reste, cette scène est très attachante : toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr. (V.)

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère :
Elle entre.

SCÈNE III¹.

NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis :
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOË.

Seigneur, vous êtes donc ici ² ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi ³.

ARSINOË.

Métrobate ! ah, le traître !

¹ Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V.)

² C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie. (V.)

³ Si Nicomède eût établi dans la première scène que ce Métrobate était un des assassins gagnés par Arsinoë, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parcequ'on ne connaît pas encore ce Métrobate.

(V.)

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOË.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse ¹ :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOË.

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE.

Oui, madame ; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOË.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOË.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe ².

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace ?

ARSINOË.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

¹ *Maîtresse* ; on permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble. (V.)

² Souvent en ce temps-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, etc. *Il ne tient qu'à vous* est la même chose qu'il *tient à vous* : donc le *ne* suivant est un solécisme. (V.)

ATTALE.

Ah ! seigneur, excusez si, vous connoissant mal ¹...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival ².
 Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
 Ne vous départez point d'une si noble audace :
 Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
 Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
 Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,
 Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
 Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,
 Le rang de votre maître où je suis destiné ;
 Et nous verrons ain-i qui fait mieux un brave homme ³,
 Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
 Adieu ; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOË, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Quoi ! tu faisais excuse à qui m'osoit braver !

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?
 Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOË.

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main ⁴.
 Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
 Dedans mon cabinet amène-le sans suite ⁵,

¹ On connaît mal quand on se trompe au caractère. Laodice dit à Cléopâtre : *Je vous connaissais mal* ; Photin dit : *J'ai mal connu César* : mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas*. (V.)

² Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'est là de la véritable grandeur ; il n'y a ni ironie ni enflure. (V.)

³ Dans la règle, il faut, *qui font* ; et *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant. (V.)

⁴ *Tu l'entends mal* est comique ; et *mettre dans la main* n'est pas noble. (V.)

⁵ Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*. (V.)

Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOË.

Va, n'appréhende rien ;

Et, pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOË, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOË.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Q'un trône acquis par là ne rende légitime ¹.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice ;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité ²
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire ³,

¹ Ces derniers vers sont de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes les fois que Corneille fait raisonner un prince, un ministre : tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déjà remarqué que le *roi-homme d'État* ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très difficile de ménager ses expressions, et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine, de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour régner. *Un trône acquis par là* est une expression de comédie. (V.)

² *Légalité* n'a jamais signifié *justice, équité, magnanimité* ; il signifie *authenticité d'une loi revêtue des formes ordinaires*. (V.)

³ *Savante de* est un barbarisme : *savante, savait, répétition fautive*. (V.)

Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
 Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
 De chez Antiochus ¹ elle l'ait fait bannir,
 Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
 Chez un prince allié les restes de sa vie.
 Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
 Que son père défait lui laisse sur le front ;
 Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine ²
 Vit choir ³ ses légions au bord du Trasimène,
 Flaminius son père en était général ⁴,
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance ⁵,
 S'est aisément rendu de mon intelligence ⁶ :
 L'espoir d'en voir l'objet ⁷ entre ses mains remis

¹ Expression trop basse, *de chez lui, de chez nous.* (V.)

² Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent, *car, que, quand* : mais ce qu'on doit le plus éviter, c'est de dire sa confidente ce qu'elle sait ; ce tour n'est pas assez adroit. (V.)

³ *Choir*, expression absolument vieille. (V.)

⁴ Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence, qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'étoit point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avoient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommoit Caius Flaminius, et sa famille étoit plébéienne ; l'autre, patricien de naissance, se nommoit Titus Quintus, et fut en effet député à la cour de Prusias pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'étoit réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms ; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence ; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de *Nicomède*, qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté. (P.)

⁵ Cacophonie qu'il faut éviter encore, *donc qu'a.* (V.)

⁶ S'est aisément rendu de mon intelligence
 n'est pas français ; on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un. (V.)

⁷ Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet* : c'est, par la phrase, l'objet de leur intelligence ; par le sens, c'est Laodice. La pre-

A pratiqué par lui le bonheur de mon fils ;
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie ¹
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
 Et de voir Laodice unir tous ses États,
 l'ar l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
 D'un empire si grand sous un si grand courage,
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur ²,
 Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur ;
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse ³.

CLEONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse ⁴ !
 Mais que n'agissoit Rome avant que le retour

mière loi est d'être clair ; il ne faut jamais y manquer. (V) — Voltaire se trompe évidemment. *Objet* ne se rapporte point à Laodice, mais à *vengeance*, qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminius espéroit de voir l'*objet* de sa *vengeance* (Annibal, qui a tué son père) remis entre ses mains : tel est le sens très clair de Corneille. (P.)

¹ Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie

n'est pas français ; on inspire de la jalousie, on la fait naître : la jalousie ne peut être haute ; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc. (V.)

² Cet *il* se rapporte au prince Attale ; mais il en est trop loin : cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur* : il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras dans le style : c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté. (V.) — Autre inadvertance du même genre. Cet *il* ne peut se rapporter qu'à Flaminius, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias. (P.)

³ Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile ! Cléopâtre, dans *Rodogune*, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler. (V)

⁴ On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose ; mais on n'entreprend pas quelqu'un : cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens ; cela veut dire *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle*. Ce vers n'est pas français. (V.)

De cet amant si cher affermit son amour ?

ABSINOE.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
 C'étoit trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux ¹
 Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
 Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques ²,
 Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ³ ;
 Et, pour l'assassiner se disant suborné,
 Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
 Il vient s'en plaindre au roi. lui demander justice ;
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.
 Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
 Je saurai m'en servir à me fortifier.
 Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée ⁴,
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
 Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
 Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

• CLÉONE.

Mais quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ABSINOE.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
 Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.
 Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
 Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;
 Et, si ce diadème une fois est à nous ⁵,
 Que cette reine après se choisisse un époux.
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.

¹ Pour le mieux, expression de comédie. (V.)

² L'a fait, et terreurs paniques, expressions qui n'ont rien de noble. (V.)

³ Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques

est un barbarisme : il faut de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur. (V.)

⁴ Les comédiens ont corrigé, j'ai feint d'être effrayée ; mais la chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique. (V.)

⁵ Cet une fois est une explétive trop triviale. (V.)

Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement ¹;
Et ce prince, piqué d'une juste colère ²,
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins ³,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert ⁴, et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend ⁵.
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLEONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine ⁶.

¹ *Chaudement* : cet adverbe est pros crit du style noble. (V.)

² *Piqué d'une juste colère* n'est pas français. On est piqué d'un procédé, et animé de colère. (V.)

³ Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque : il réussit quelquefois ; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage. (V.)

⁴ Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone ? qu'en résulte-t-il ? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur ; ces confidences sont pardonnées aux passions : une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentiments qui échappent à son cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite. (V.)

⁵ Il est clair que Flaminius attend la reine ; qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomède est arrivé ; il va trouver le roi ; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt. (V.)

⁶ Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone : c'est un très grand art de savoir intéresser les confidents à l'action. Nearque, dans *Polyeucte*, montre comment un confident peut être nécessaire. (V.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède ¹
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;
Mais tout autre que lui devoit être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect ²,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ³ ;
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ⁴ ;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats ⁵,

¹ Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre, n'est ni correct ni clair. (V.)

² Un retour qui manque de respect ! (V.)

³ Des têtes au-dessus des bras ! Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1652 : mais Corneille ne châtia jamais son style ; il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression : cependant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons. (V.)

⁴ Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant : ce n'est pas parler sa langue. (V.)

⁵ Des cœurs enflés de bruit sont aussi intolérables que des têtes au-

Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe ; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ¹ ;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ² ;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques ³ ;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon père, il seroit criminel ⁴ :

dessus des bras. (V.) — Des cœurs ne sauroient être enflés de bruit : cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signification la plus commune ; mais ils peuvent l'être du bruit de leurs combats, c'est-à-dire de la renommée, de la gloire que ces combats leur ont acquise.

(P.)

¹ Qu'est-ce que le rang d'une gloire ? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le style de cette pièce est vicieux ; la raison en est que l'auteur emploie le ton de la conversation familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des solécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque ; mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des La Rochefourcauld, des Retz, des Pascal, des Arnauld. (V.)

² L'ordre de qui ? de la naissance ? Cela ne fait point de sens ; et *mutine* n'est ni assez fort ni assez relevé. (V.)

³ Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie. (V.)

⁴ On retrouve un peu Corneille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons ; ce qui étoit un

Il doit son innocence à l'amour paternel;
 C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
 Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie :
 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
 Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
 Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
 Qui se lasse d'un roi peut se laisser d'un père;
 Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
 Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiète ¹,
 La nature est aveugle, et la vertu muette.

Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
 Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.
 Pour prorrger à mes yeux, son mérite est trop grand :
 On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
 Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
 Et sa seule présence est un secret reproché :
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi;
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
 Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
 Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
 J'en rougis dans mon ame; et ma confusion,
 Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
 Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
 Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
 Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
 Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut ².

vice commun en ce temps-là. Mais à quoi bon tous ces discours? Que veut Prusias? Rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe? Aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arnimé et de sa confidente. En général, toute scène entre un personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer. (V.)

¹ *Inquiète* n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme : le sens est, dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous. (V.)

² Ces antithèses et ces figures de mots, comme on l'a déjà remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La règle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtement,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère ?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance ;
Il en a le prétexte, il en a la puissance ;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes États ;
Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre¹ :
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse²,

ne finissent point par des verbes en monosyllabes ; l'harmonie en souffre ; *il peut, il veut, il fait, il court*, sont des syllabes sèches et rudes : il n'en est pas de même dans les rimes féminines, *il vole, il presse, il prie* ; ces mots sont plus soutenus ; ils ne valent qu'une syllabe, mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes. (V.)

¹ Expression vicieuse : on ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à *l'un* ; *le nôtre* ne se peut dire à la place du *mien*, à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire. (V.)

² Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre qui n'est*

Le chasser avec gloire, et mêler doucement
 Le prix de son mérite à mon ressentiment;
 Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
 Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
 Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
 Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
 De jouir de l'honneur de vos embrassements,
 Et d'être le témoin de vos contentements.
 Après la Cappadoce heureusement unie
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
 Je viens remercier et mon père et mon roi
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire¹,
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
 Me faire par écrit de tels remerciements ;
 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
 Ce que votre victoire ajoute à votre estime².

pas tout à fait impuissant, et bien peu de rudesse, et le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment ! Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre. (V.)

¹ On ne choisit point un bras pour une gloire. (V.) — L'expression nous paroit juste. Nicomède remercie Prusias d'avoir choisi son bras pour des entreprises g'orienses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d'un poète. (P.)

² Il a promis à son confident d'avoir *bien peu de rudesse*, et il commence par dire à Nicomède la chose du monde la plus rude : il le dé-

Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général ¹;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime ²,
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience ;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
Vous l'écoutez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ³;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :

claire criminel d'État. *Ajoute à votre estime n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime ; on ne peut dire votre estime, comme on dit votre gloire, votre vertu.* (V.)

¹ *Au général* est un solécisme ; il faut dans un général. (V.)

² *Un petit crime*, cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère, car, par *ce desir trop ardent*, il entend le desir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'amour pour son père : le public n'en est pas fâché ; on méprise Prusias ; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *L'etit crime, bonheur si grand* ; ces contrastes affectés font un mauvais effet. (V.)

³ On rend un honneur ; on ne rend point un titre d'honneur. (V.)

L'intérêt de l'État vous doit seul regarder ¹.
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ² :
 Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
 Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain ³,
 Pour la bien réparer, retournez dès demain.
 Remettez en éclat la puissance absolue ⁴ :
 Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
 Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
 De plus méchants que vous à la mettre plus bas ⁵.
 Le peuple, qui vous voit, la cour, qui vous contemple,
 Vous désobéiront sur votre propre exemple :
 Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
 Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
 Mais je demande un prix de mon obéissance.

La reine d'Arménie est due à ses États,
 Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats..
 Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire ⁶ :
 De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
 Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;
 Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,

¹ Seul semble dire que Prusias abdique ; et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire. (V.)

² La marque haute ! (V.)

³ Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage : ce n'est pas que l'idée ne soit noble ; mais en français, toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire assaut, faire force de voiles, faire de nécessité vertu, faire ferme, faire brèche, faire halte*, etc. ; toutes expressions bannies du vers héroïque. (V.)

⁴ Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien ; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour. (V.)

⁵ Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adjectif monosyllabe : ne finissez jamais un vers par *bas*, à *bas*, *plus bas*, *haut*, *plus haut*. (V.)

⁶ Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre. (V.)

Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie ¹.
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage ².

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter ³.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques ⁴
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture ⁵,
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait ⁶.

¹ Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies. (V.)

² Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie. (V.)

³ Ce vers est trop familier : mais à quoi se rapporte cet ordre ? à l'ambassadeur, à l'outrage, ou à l'équipage ? (V.)

⁴ Illustres marques : on a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague qui n'est que pour la rime. (V.)

⁵ Nourriture est ici pour éducation ; et, dans ce sens, il ne se dit plus : c'est peut-être une perte pour notre langue. Faire état est aussi aboli. (V.)

On ne fait point de l'estime ; cela n'a jamais été français : on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime ; et l'est précisément parcequ'on la sent qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié ; on ne fait ni de l'amour ni de l'amitié. (V.) — On a dit longtemps, et on pourroit dire encore, du moins à ce qu'il nous

Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites¹,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi².

semble, *je n'en fais pas beaucoup d'estime*. Mais, dit Voltaire, on ne fait pas ce que l'on sent. Ce qu'il établit en loi générale est souvent démenti par l'usage : on dit tous les jours, sans blesser la langue, *faire amitié, faire l'amour* ; et l'usage, comme l'on sait, est plus impérieux que les règles. (P.)

¹ Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises ; *il en a les mérites pour régner !* (V.)

² Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que, connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomède. Il a commencé par dire à son fils : *Vous êtes criminel d'État, vous méritez d'être puni de mort* ; et il finit par lui dire : *Répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence ; faites le personnage de roi, tandis que je serai celui de subalterne*. C'est au fond une scène de lazzi : passe encore si cette scène était nécessaire ; mais elle ne sert à rien. Prusias joue un avilissant rôle ; mais celui de Nicomède est noble et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens. C'est toujours un problème à résoudre, si les caractères bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une première représentation : on aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage ; les critiques se déchaînent : cependant ces caractères sont dans la nature ; Maxime dans *Cinna*, Félix dans *Polyeucte*.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.

De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?
Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture¹,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine².

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,

¹ Cela n'est pas français ; *et conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devoit*. Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture : *si vous faites état de cette nourriture*. (V.) — Voltaire se trompe : c'est Flaminius, et non pas Nicomède, qui a dit, au commencement de cette scène :

Si vous faites état de cette nourriture.

² Cela n'est pas français, *n'en mettre que mépris*. (V.)

D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

On me croit son disciple, et je le tiens à gloire¹;

Et quand Flaminius attaque sa mémoire,

Il doit savoir qu'un jour il me fera raison

D'avoir réduit mon maître au secours du poison,

Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme

Commença par son père² à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager !

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords ;

Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,

Attale doit régner, Rome l'a résolu ;

Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,

C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,

Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi³.

Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi ;

Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,

S'il a cette vertu, cette valeur insigne :

Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;

Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous⁴ ;

¹ Cette manière de s'exprimer a vieilli. (V.) — Elle nous paroit mériter d'être conservée. (P.)

² Voyez notre remarque sur le personnage de Flaminius, scène cinquième du premier acte. Il n'est pas encore dans l'exactitude historique que ce soit par un Flaminius qu'Annibal ait commencé à triompher de Rome. La journée de Trasimène avoit été précédée par les batailles du Tésin et de la Trebie (P.)

³ Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avoient corrigés : en effet, cette distinction du cœur, de l'esprit et de l'âme, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie ; et cette répétition de *grand* et *grande* est comique. (V.)

⁴ On ne sait pas d'abord ce que veut dire cet *en* ; il est très inutile, et il se rapporte à *vertu*, qui est deux vers plus haut. (V.) — Ne se rapporte-t-il pas beaucoup plus naturellement à *donnez-lui votre*

Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire ¹;
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie à nos côtés rangée ²,
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
Et si Flaminius en est le capitaine ³,

armée, qui n'est qu'à un vers de distance ! Ne croiroit-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui étoit le devoir d'un commentateur), se plaisoit au contraire à l'embrouiller ! (P.)

¹ On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise : elle est ici vicieuse, parceque *le faire* se rapporte à *être*, et signifie à la lettre, *faire son lieutenant*. (V.)

² Voltaire, après avoir lu dans une mauvaise édition

Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,

critique ce vers de la manière suivante : « On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située* ; c'est un barbarisme. »

³ Ce n'est pas le même Flaminius, mais l'insulte n'en est pas moindre. (V.) — L'ambassadeur Flaminius n'est pas, à la vérité, le fils de ce Flaminius qui combattit si malheureusement à Trasimène ; et c'est ce que Voltaire auroit dû expliquer plus tôt et plus clairement : mais le spectateur le suppose avec Cornéille ; et, si l'on admet la supposition, l'ironie devient non-seulement accablante, mais nous n'en connoissons pas dans notre langue qui ait autant de force et de noblesse. P.)

Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, ~~vous~~ abusez trop tôt de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire¹.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi ! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge² ;
Le temps et la raison pourront le rendre sage³.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,

¹ Il est clair qu'il n'y a pas de milieu ; le sens est : *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.* (V.)

² *Chaleurs de son âge*, mauvais terme. (V.)

³ C'est ce qu'on dit à un enfant mal morigéné : ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes ; et, si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour lui ! (V.)

Elle me laisseroit la Bithynie entière,
 Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
 Et s'empresseroit moins à le faire régner,
 Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner :
 Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
 Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre¹,
 Il a plus de vertus que n'en eut Alexandre : .
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang²,
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
 Graces aux immortels, l'effort de mon courage
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
 Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
 Il n'est que gardien de leur illustre prix,
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
 Puisque cette grandeur à son trône attachée
 Sur nul autre que vous ne peut être épanchée³.
 Certes je vous croyois un peu plus généreux ;

¹ Ce vers est inintelligible : à quoi se rapporte ce *la servir* ? au dernier substantif, à la puissance de Nicomède, que Rome veut diviser. *Me faire descendre* ; il faut dire d'où l'on descend : *et monté sur le faite, il aspire à descendre.* (V.)

² On ne dit point *quitter à*, on dit *quitter pour* : *je dois quitter pour lui, ou je lui dois céder, la laisser, abandonner.* (V.)

³ *Jeter un dépôt sur une tête, être garde d'un prix, une grandeur épanchée* ; toutes expressions impropres et incorrectes ; de plus, ce discours de Flaminius semble un peu sophistique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes. (V.)

Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
 Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage;
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
 Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
 Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
 Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
 Elles vous déferoient de ces belles pensées :
 Par respect pour le roi je ne dis rien de plus,
 Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ¹;
 Laissez moins de fumée à vos feux militaires ²,
 Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision
 Si la pensée est belle ou si c'est vision ³.
 Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
 A pousser plus avant la gloire de vos armes ⁴,
 Nous ne la bornons point, mais, comme il est permis
 Contre qui que ce soit de servir ses amis,
 Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
 Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez
 Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez;
 Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
 Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
 Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,
 Ne mettront point Attale en votre illustre rang;

¹ Cela est du style de madame Pernelle dans Molière. (V.)

² *Laisser la fumée* est inintelligible : d'ailleurs, la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le vers suivant est du bas comique. (V.)

³ Même style et même défaut. (V.)

⁴ *Pousser plus avant une gloire!* (V.) — Nicomède peut aspirer à pousser plus avant ses conquêtes, et par conséquent la gloire de ses armes. (P.)

Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(À Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux :
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle ;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate ¹, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt ².

Traitez cette princesse en reine, comme elle est ³ :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème ;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos lois ;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ⁴ ?

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout ⁵.

¹ Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire ; c'est d'ailleurs une expression populaire, lorsqu'elle signifie *intrigue*. (V.)

² Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement, au premier acte, que Laodice est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense ! Voudrait-il cacher son amour à Flaminius, et le tromper ! un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de Nicomède ! Flaminius ne doit-il pas être instruit ! (V.)

³ Il faut *comme elle l'est*, pour l'exactitude ; mais *comme elle l'est* serait encore plus mauvais. (V.)

⁴ Cette interruption de Prusias, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique ? (V.)

⁵ Cette expression est encore comique, ou du moins familière ; Racine s'en est servi dans *Bajazet* :

. *Poussons à bout l'ingrat.*

Mais le mot *ingrat*, qui finit la phrase, la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais. (V.)

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence ?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.

Une seconde fois, avisez, s'il vous plait,

A traiter Laodice en reine comme elle est ;

C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi ! toujours obstacle ?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle ¹.

Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,

Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès ² ;

Mais il faut que chacun suive sa destinée.

L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée ³ ;

Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,

Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux ⁴.

¹ *Toujours obstacle* n'est pas français ; et *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique. (V.)

² On ne dit point *empêcher à* ; cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison* : nous est là au datif, c'est un solécisme ; il faut dire : *on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès ; on nous défend, on nous empêche d'entrer.* (V.)

³ Ce tour est impropre ; il semble que les rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement. (V.)

⁴ *Des raisons d'État plus fortes que des nœuds, qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style. (V.) — Ce style sans doute est vicieux ; mais Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire les *feux de ces nœuds* ; il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'éteindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'État. Le mot *amour* n'est pas assez éloigné pour qu'on puisse se méprendre au sens de Corneille.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice ¹.

PRUSIAS.

Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodice :
 Mais enfin elle est reine, et cette qualité
 Semble exiger de nous quelque civilité.
 J'ai sur elle après tout une puissance entière,
 Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
 Rendons-lui donc visite ; et, comme ambassadeur,
 Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur ².
 Je seconderai Rome, et veux vous introduire
 Puisqu'elle est en vos mains, l'amour ne vous peut nuire ³.
 Allons de sa réponse à votre compliment
 Prendre l'occasion de parler hautement ⁴.

¹ Et ce vers et l'idée qu'il présente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre. (V.)

² Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *Sa Grandeur*, comme on dit *Sa Majesté*, *Son Altesse*. (V.)

³ Le pronom *elle* se rapporte à Rome, qui est le dernier nom. La construction dit, *puisque Rome est en nos mains* : et l'auteur veut dire, *puisque Laodice est en nos mains*. (V.)

⁴ Ces deux vers sont trop mal construits. Le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie s'il n'est ennobli par une épithète : pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes ¹ :
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps ².

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants ;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner ³.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire ⁴
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

¹ L'auteur n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre* : mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu ; or, une perte donne des regrets, et non des alarmes. (V.)

² Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique ; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du roi* et régner longtemps. (V.)

³ *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses. (V.)

⁴ *Vous devriez faire* à la fin d'un vers, et *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute : le lecteur la remarquera aisément partout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que *faire estime*, *faire plus d'estime*, n'est pas français. (V.)

Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre État
Sur votre autorité commettre un attentat ¹ :
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien ² :
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ³ ;
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux ⁴
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;

¹ Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très froides ; d'ailleurs elle peut fort bien négocier avec Flaminius chez Prusias, qui lui sert de tuteur ; et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après. (V.)

² Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme le *métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas ; Athalie dit à Joas :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. (V.)

³ Si elle n'est rien hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir ! Être reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. Cornéille n'aurait-il pas mis, hors de l'Arménie je ne puis rien ! alors cette phrase et celles qui la suivent deviennent claires : je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et, en cette qualité, je ne connais de véritables souverains que les dieux. (V.) — Elle en conserve le titre et la dignité, qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point là de contradiction. (P.)

⁴ En tous lieux ne peut signifier que l'Arménie ; car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction ; et en tous lieux est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut. (V.)

Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
 Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
 Pour en faire l'épreuve allons en Arménie;
 Je vais vous y remettre en bonne compagnie ¹;
 Partons; et dès demain, puisque vous le voulez,
 Préparez-vous à voir vos pays désolés;
 Préparez-vous à voir par toute votre terre
 Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
 Des montagnes de morts, des rivières de sang ².

LAODICE.

Je perdrai mes États, et garderai mon rang;
 Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
 Me feront votre esclave, et non votre sujette :
 Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage imdompté;
 Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
 Verront Attale assis au trône de vos pères,
 Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
 Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
 Je serai bien changée et d'ame et de courage ³.
 Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
 Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
 Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
 Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;

¹ C'est-à-dire accompagnée d'une armée; mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique ? (V.)

² Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale; sans cela, ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter; elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de *montagnes de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles ! (V.)

³ Mauvaise façon de parler : *ame* et *courage*, pléonasme. (V.)

Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.

Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice,
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu ¹.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite ²...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ³ :
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Lâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.

¹ Remarquez qu'un ambassadeur de Rome qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites picoterie, de petites discussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique : et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable. (V.)

² Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très petite ; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention. (V.)

³ *Votre ambassade est faite* est un peu comique. Sosie dit dans *Amphitryon* :

O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Mais aussi c'est Sosie qui parle. (V.)

La grandeur de courage en une ame royale
 N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale ¹,
 Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
 Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
 Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
 Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
 Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
 « J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
 Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
 Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour ²,
 Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.

Ma prudence n'est pas tout à fait endormie ³;
 Et, sans examiner par quel destin jaloux
 La grandeur de courage est si mal avec vous ⁴,
 Je veux vous faire voir que celle que j'étaie

¹ Cette expression est très brutale, surtout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Flaminius, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui se livre à ce qu'elle craint; et cette vertu brutale qui, après un grand soupir, dit qu'elle avoit droit de régner; tout cela est bien étrange.* La clarté, le naturel, doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence quand Néron dit à Junie, dans Racine :

Et ne préférez point à la solide gloire
 Des honneurs dont César prétend vous revêtir
 La gloire d'un refus sujet au repentir! (V.)

² Il semble que Laonice, par ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias, qui n'était pas le style des ambassadeurs romains. (V.) — Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius pèche par l'expression, il ne pèche pas par le fond des choses. Corneille n'est jamais pauvre d'idées. (P.)

³ *Prudence endormie, répondre en amie*, etc.; toutes ces expressions sont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie. (V.)

⁴ La grandeur de courage est si mal avec vous,
 style de conversation familière. (V.)

N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général ?
Le roi, s'il s'en fait fort ¹, pourroit s'en trouver mal;
Et, s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'une autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
La vertu trouve appui contre la tyrannie ².
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'État :
Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre,
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis ³.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
S'il tenoit de ma main la qualité de roi.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.

¹ *Se faire tort de quelque chose* ne peut être employé pour *s'en prévaloir*; il signifie, j'en répons, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés. (V.)

² Il faut, *trouve un appui*, ou *de l'appui*; *trouve un secours*, *du secours*, et non *trouve secours*. (V.)

³ Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte : reste à savoir s'ils la préparent assez, et s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable. Mais un attentat que des maximes d'État font sur le bien public forme une phrase trop incorrecte, trop irrégulière, et ce n'est pas parler sa langue.

Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
 Mon refus lui fait grace, et, malgré ses desirs,
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine¹ :
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
 Le roi n'est qu'une idée², et n'a de son pouvoir
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
 Quoi ! même vous allez jusques à faire grace !
 Après cela, madame, excusez mon audace ;
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
 Recevoir ambassade est encor de vos droits ;
 Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
 Comme simple Romain souffrez que je vous die
 Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
 Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
 Quand il est honoré du nom de son ami ;

1 Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans *Bajazet*, et Flaminius dans *Nicomède* ! Acomat se trouve entre Bajazet et Roxane, qu'il veut réunir, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet ; comme il parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois ! et quel tragique dans tous ces intérêts ! quelle force de raisons ! quelle pureté de langage ! que's vers admirables ! mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier ; la diction est si vicieuse, qu'elle déparerait le fond le plus intéressant. (V.)

2 On dit bien *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée* : la raison en est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas. (V.) — L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot *idée* n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de *fantôme* : on dit très bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui-même très heureusement, dans *Sertorius* :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée ;

et Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même, en quelque sorte, passé en proverbe. (P.)

Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit; je vois bien ce que c'est ¹ :
Tous les rois ne sont qu'autant comme il vous plaît ² ;
Mais si de leurs États Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose ;
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devoit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne.
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
Et, puisque vous voyez mon ame tout entière,
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement ;
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire ;
Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet ;
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde ;
Et Rome est aujourd'hui la maltresse du monde.

LAODICE.

La maltresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur
S'il ne s'en falloir pas l'Arménie et mon cœur ³,

¹ Il suffit; je vois bien ce que c'est,

est du style comique : c'est en général celui de la pièce. (V.)

² Il faut *autant que*. (V.)

³ Cette expression, placée ici ironiquement, dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'Horace : *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis*. Ajoutez que tout tremble sur l'onde est ce qu'on appelle une

Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
 S'il ne revivoit pas au prince Nicomède,
 Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
 L'infaillible secret de vaincre les Romains.
 Un si vaillant disciple aura bien le courage
 D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
 L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
 Font voir en quelle école il en a tant appris¹.
 Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
 Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître²,
 Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
 Madame, et quelques uns vous diront, au besoin,
 Quels dieux du haut en bas renversent les profanes³,
 Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
 Son ombre épouvanta votre grand Annibal.

cheville, malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déjà remarqué tant de fois. (V.)

¹ Le mot *école* est du style familier ; mais, quand il s'agit d'un disciple d'Annibal, ces mots *disciple*, *école*, etc., acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures. (V.)

² *Coup d'essai*, *coup de maître*, figure employée dans le *Cid*, et qu'il ne faudrait pas imiter souvent. (V.)

³ *Du haut en bas*, qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poète ; un poète même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux, que les rois sont des profanes, et que l'ombre du Capitole fit trembler Annibal. Un très grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : *Quelques uns vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les profanes !* Ce style est entièrement vicieux. (V.)

— Où Voltaire prend-il que Flaminius veut parler du sénat de Rome, lorsqu'il dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre d'asservir le Capitole ! Il parle évidemment des dieux à qui le Capitole étoit dédié, de ses dieux protecteurs qui le défendirent contre les Gaulois, lorsque ces barbares se croyoient déjà maîtres de Rome. Par une figure hardie, et qui tient même du sublime, il suppose qu'après les journées malheureuses de Trébie et de Cannes, l'ombre seule de ce Capitole, si révérend des Romains, suffit pour effrayer Annibal, qui véritablement, malgré ses victoires, n'osa s'avancer au delà de Capoue. (P.)

Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge¹.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre ; et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame² :
Vous avez dans ce cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable³.

¹ Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie : c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie. (V.)

² Laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame,

est du comique le plus négligé. (V.)

³ Flaminius, qui se donne pour un ambassadeur prudent, ne doit pas dire qu'un homme tel que Nicomède n'est pas digne de l'amitié de Laodice. Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amants ; par conséquent sa scène avec Laodice était inutile, et il ne reste ici avec Nicomède que pour en recevoir des nasardes. Quel ambassadeur ! (V.)

⁴ Le mot : *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi bien que

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés¹,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop : et vous vous emportez.

NICOMÈDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père ;
Ou Rome, à son refus, se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront ; prince, pensez à vous.

digne de pitié. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi bien que *le long et le large.* (V.)

¹ Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque ; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et surtout qui intéresse pour Nicomède ; ce qui est un très grand point. Au reste, jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue. En général, toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant. (V.)

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ¹ ;
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous accable en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment ;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés,

¹ Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zénon ; il ne sait encore quel il est : on sait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui ; mais on ignore que Zénon soit un des deux. Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce ; mais quel sujet et quelle intrigue ! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour l'accuser faussement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur Nicomède ; il n'y a rien de si bas que cette invention : c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé ; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisième acte. (V.) — Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois scènes dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte. (P.)

Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés¹.

Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement²
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un onbrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père³.

¹ Le mot *clairvoyants* est aujourd'hui banni du style noble; on ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose*; cela est à peine souffert dans le comique. Rien n'est plus utile que de comparer ces expressions à ces vers que Junie dit à Britannicus, et qui expriment un sentiment à peu près semblable, quoique dans une circonstance différente :

Je ne connois Néron et la cour que d'un jour;
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Voilà le style de la nature; ce sont là des vers : c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si longtemps entre les gens de lettres sur le mérite de Corneille et de Racine. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la route aplanie! ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne puis trop le redire, est de rechercher de former des poètes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers. (V.)

² Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,
expression populaire et basse. (V.)

³ On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est

Voyez quel contre-temps Attale prend ici !
 Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
 Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;
 Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
 Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
 N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien ?

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
 Me peut entretenir en un autre moi-même :
 Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
 Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet Attale qui vient n'ayant rien à dire, et à qui Laodice dit qu'il est importun. (V.)

¹ On ne dit point *prendre un contre-temps* ; et, quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers. (V.)

² Est-ce le contre-temps qui appelle ! à quoi se rapportent *quel projet, quel souci* ! quel mot que celui de *souci* en cette occasion ! Elle conçoit mal ce qu'il faut qu'elle pense ; mais elle en rompra le coup : est-ce le coup de ce qu'elle pense ! *Rompre un coup, s'il y faut sa présence* ! Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne pèche contre la langue. Elle sort en disant, *je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte Nicomède. Les personnages importants doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir ; et, quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se gardent bien de dire, *je sors*, de peur que le spectateur, trop averti de la faute, ne dise : Pourquoi sortez-vous ! (V.) — Elle en donne la raison ; elle sort pour éviter Attale. (P.)

NICOMÈDE.

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire¹,
 Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'ainé,
 L'avantage du trône où je suis destiné ;
 Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
 Je vous avois prié de l'attaquer de même,
 Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
 Ni le secours du roi, ni celui des Romains².
 Mais, ou vous n'avez point la mémoire fort bonne,
 Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne³.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
 Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
 Vous vous défaites bien de quelques droits d'ainesse ;
 Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
 De toutes les vertus qui vous en font aimer,
 Des hautes qualités qui savent tout charmer,
 De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
 Des glorieux assauts de plus de cent murailles⁴ ?
 Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.

¹ Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi bien à dire quelque chose*, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui noient l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but : une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scène. (V.)

² Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis ; les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase ; dites, *je n'ai ni crainte ni espérance*. (V.)

³ Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomède mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir. Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que *don Sanche d'Aragon*.

. De ce qu'on vous ordonne,

est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot de *prière*. (V.)

⁴ On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut : le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'ainesse ; mais il est improprie avec des assauts et des batailles gagnées. (V.)

Rendez donc la princesse égale entre nous deux ¹ :
 Ne lui laissez plus voir ce long amas ² de gloire
 Qu'à pleines mains sur vous a semé la victoire ;
 Et faites qu'elle puisse oublier une fois
 Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
 Ou contre son amour, contre votre vaillance,
 Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
 Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
 Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
 Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
 Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur ³.

SCÈNE VII⁴.

ARSINOË, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Oui, seigneur

¹ Il fallait, *rendez le combat égal*. (V.)

² Quelques écrivains ont blâmé cette expression. Cependant Boileau a dit après Corneille :

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous.

Sat. V, v. 57.

³ Il ne doit pas traiter son frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire. (V.)

⁴ Cette scène est encore une scène inutile de picoterie et d'ironie entre Arsinoë et Nicomède. A quel propos Arsinoë vient-elle ? quel est son but ? Le roi mande Nicomède. Voilà une action, petite, à la vérité, mais qui peut produire quelque effet ; Arsinoë n'en produit aucun. (V.)

ARSINOË.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOË.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOË.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses¹;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMÈDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOË.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.

Je les ai subornés contre vous, à ce compte ?

ARSINOË.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit ?

ARSINOË.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.

(Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire ?

¹ Ces mots seuls font la condamnation de la pièce; deux hommes du commun subornés ! il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse. (V.)

² On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits. (V.)

ARSINOË.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps !

ARSINOË.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :

Son amour conjugal, chassant le paternel,

Vous fera l'innocente, et moi le criminel.

Mais...

ARSINOË.

achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOË.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

NICOMÈDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop longtemps.)

SCÈNE VIII.

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède

Voit quelle digne issue à ses fourbes succède ¹.

¹ *Le roi s'ennuie* n'est pas bien noble ; et on est étonné peut-être qu'Araspe, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que Nicomède. (V.)

² Cette interrogation, qui ressemble au style de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivants, qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions ; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. Ce *mais* est intolérable. (V.)

³ Cette fausse accusation, ménagée par Arsinoë, n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique ; et Arsinoë est plus basse encore que Prusias. Pourquoi les petits moyens

Les deux accusateurs que lui-même a produits,
 Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
 Pour me calomnier subornés par lui-même,
 N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :
 Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
 L'infame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
 Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !
 Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
 Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
 Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
 Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;
 Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
 Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
 Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
 Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
 Et subornés par vous, et subornés par lui :
 Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
 Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

déplaient-ils, tandis que les grands crimes font tant d'effet ! C'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris ; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponnerie, pour mieux marier son propre fils. (V.)

¹ Ce ne sont pas ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître.

(V)

² On a déjà dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un peintre * : il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire éégamment. (V.)

³ *Bien voir ce que c'est, devoir de la croyance contre des victoires*, le premier est trop familier, le second n'est pas exact. (V.)

* Voltaire ne se lasse point de répéter cet étrange paradoxe. (P.)

ARSINOË.

Vous êtes généreux, Attale, et, je le voi,
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;
Nous ne sommes qu'un sang ¹, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur ².

ARSINOË.

Et vous en avez moins à me croire assassine ³,
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOË.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOË.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme ⁴.

¹ Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*. (V.)

² *A peine à le passer* n'est pas français ; on dit dans le comique, *je le passe pour honnête homme*. (V.)

³ Je ne sais si le mot *assassine*, pris comme substantif féminin, se peut dire ; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage. (V.)

⁴ Style comique ; mais le caractère d'Attale, trop avili, commence

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOË.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.

Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ici à se développer, et devient intéressant. On ne peut terminer un acte plus froidement : la raison est que l'intrigue est très froide, parceque personne n'est véritablement en danger. (V.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I¹.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

(Araspe rentre.)

Et vous, madame,

Rétenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ.

Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants ?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?
- Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
- Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,

¹ Arsinoé joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et Prusias celui du *malade* qui croit sa femme. Très souvent des scènes tragiques ont le même fond que des scènes de comédie ; c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie : ainsi dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, etc. (V.)

Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOË, NICOMÈDE, ARASPE, GARDES.

ARSINOË.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui !
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grace...

NICOMÈDE.

De quoi, madame ¹ ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes ;
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence ²,

¹ Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes !

Grace... — De quoi, madame ? etc.

C'est encore ici de l'ironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes. (V.)

² Cela veut dire *qui ne s'entend qu'avec la vertu* ; mais cela est très mal dit : il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'intelligence. (V.)

Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOË.

Je m'en dédis, seigneur ; il n'est point criminel.
 S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
 De cette aversion son cœur préoccupé
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique¹ ;
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité :
 Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
 Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse ;
 Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.
 Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
 Car enfin hors de là que peut-il m'imputer² ?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
 A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
 Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
 Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent

¹ *Fureurs d'une terreur* est un contre-sens : *fureur* est le contraire de la crainte. (V.) — Nous ne prétendons pas justifier *les fureurs d'une terreur panique* : mais il n'est pas toujours vrai que la *fureur* soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poëme de *Fontenoi*, prête au Rhin de la *fureur*, quoique ce fleuve soit effrayé :

Ce dieu même en *fureur*, effrayé du passage,

Cédant à nos aïeux son onde et son rivage. (V.)

² *Hors de là*, c'est toujours le style de la comédie. (V.)

Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
 Vous le savez, seigneur ; et pour reconnaissance,
 Après l'avoir servi de toute ma puissance,
 Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous :
 Mais tout est excusable en un amant jaloux ¹ ;
 Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
 Je ne vous dirai point que ces puissants secours
 Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
 Travailleroient par ma main à la grandeur d'Attale ;
 Que par mon propre bras elle amassoit pour lui ²,
 Et préparoit dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quelques sentiments qu'elle aye été poussée,
 J'en laisse le ciel juge, il connoît sa pensée ;
 Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;
 Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
 Et pour son intérêt vous faire souvenir
 Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
 Tous deux l'ont accusée ; et s'ils s'en sont dédits
 Pour la faire innocente et charger votre fils,
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
 Après s'être joués d'une personne auguste.

¹ Il y a de l'ironie dans ce vers, et le pauvre Prusias ne le sent pas : il ne sent rien : tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécile. Mais, dira-t-on, cela n'est-il pas dans la nature ? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très mal leur famille, qui sont trompés par leurs femmes et méprisés par leurs enfants ? Oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi ? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale.

(V.)

² *Amassoit* quoi ? *amasser* n'est point un verbe sans régime : par-tout des solécismes. (V.)

L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang ¹ :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
S'il met en sûreté de telles calomnies ².

ARSINOË.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte!
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre ³.

PRUSIAS.

Laisse-là Métrobate, et songe à te défendre ⁴.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas ⁵ :
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,

¹ *Point que n'est pas français; il faut, ne se répare que par des flots.*
(V.)

² L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies* : on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.
(V.)

³ Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoë plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité. (V.)

⁴ Ce discours est d'un prince imbécile; c'est précisément de Métrobate qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables; et cette vérité, qu'il néglige, lui importe infiniment. (V.)

⁵ Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation; il fait voir tous les défauts précédents. (V.) — Ce vers est si beau, que Voltaire s'en est ressouvenu dans *OEdipe*, en faisant dire à Jocaste par Philoctète :

Qui? moi, de tels forfaits? moi, des assassins!

Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas! (P.)

Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir ¹,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes ².

Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ³;
Et ces esprits légers, approchant des abois ⁴,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOË.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas

¹ *Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir, n'a pas un style digne de ce beau vers :*

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit Nicomède ; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent. (V.)

² Ce vers, quoique indirectement adressé à Arsinoë, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe ? Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas. (V.)

³ Ces idées sont belles et justes ; elles devraient être exprimées avec plus de force et d'élégance. (V.)

⁴ Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui : *un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande. (V.)

Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOË.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
Quand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection ¹,
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre ²,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! madame !

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée ³ ;
Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever

¹ Le sens n'est pas assez clair ; elle veut dire, *que ma protection assure le sceptre à mon fils*. (V.)

² Cela n'est pas français ; il fallait *je vous aime trop pour ne vous pas suivre* ; ou plutôt il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux. (V.)

³ *Clore, clos*, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas : c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant ; il est même encore avili : on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave : on ne craint rien, au fond, pour Nicomède ; on méprise le roi, on hait la reine. (V.)

Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
 Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
 De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
 Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
 Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :
 Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance ;
 Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
 Il sait tous les secrets du fameux Annibal ¹,
 De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
 Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
 Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc afin qu'en liberté
 Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
 Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
 Un prince que j'estime indignement m'offense,
 Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
 Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche ².
 Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
 Mais donnons quelque chose à Rome, qui se plaint,
 Et tâchons d'assurer la reine qui te craint ³.

¹ *Il sait tous les secrets* est une expression bien basse pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la politique*. Arsinoé parle avec trop d'ironie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle veut la dissimuler. (V.)

² Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractère de Prusias, et fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

(V.)

³ Le mot d'*assurer* n'est pas français ici ; il faut de *rassurer* : on assure une vérité ; on rassure une âme intimidée. (V.) — Nous avons déjà opposé à cette décision de Voltaire un exemple tiré de Racine. *Esther* nous en offre un second :

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore ! (P.)

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ¹ ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture. .

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez ².
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes,
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ;
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,

¹ Il faut, pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion*, et pour la noblesse et l'élégance, il faut un autre tour. (V.)

² Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble ; rien de trop ni de trop peu ; l'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point ; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père ; mais Prusias le mérite. (V.)

Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
 Je vous demanderois le loisir d'y penser :
 Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
 J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
 A vos intentions, et non à vos paroles.
 A ce frère si cher transportez tous mes droits,
 Et laissez Laodice en liberté du choix.
 Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame !
 Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
 Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
 Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
 Après cette infamie es-tu digne de vivre ?¹

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
 Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
 Par qui tous ces États aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
 Que cède-je à mon frère en cédant vos États ?
 Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
 Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
 Mais un monarque enfin comme un autre homme expire ;
 Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
 Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
 Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;
 Et ce vieux droit d'ainesse est souvent si puissant,

¹ Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il *est indigne de vivre après cette infamie* : il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après. (V.)

² Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de Nicomède, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fières, surtout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation. (V.)

Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos États à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,

Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE,

GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner ¹.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;

¹ Autre ironie de Flaminius. (V.)

Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné ¹.

NICOMÈDE.

Vous m'envoirez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va, lui demander ta chère Laodice ².

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore ³.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer :
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe; et redoublez sa garde.

(à Attale.)

Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laissez avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

¹ Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomède à Rome? elle paraît bizarre. Flaminius ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre les mains de Flaminius, son ennemi. (V.)

² Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement. (V.)

³ Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé. (V.)

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages ?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent ¹.
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ;

¹ *Faire*, au lieu de *rendre**, ne se dit plus ; on n'écrit point *cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque, ainsi que toutes celles purement grammaticales, sont pour les étrangers principalement. Cette scène est toute de politique, et par conséquent très froide. Quand on veut de la politique, il faut lire Tacite ; quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre*. Cette politique de Flaminus est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminus s'était chargé de cette injustice ; n'est-ce pas perdre tout son crédit ! Quel ambassadeur a jamais dit, *on m'a chargé d'être un fripon* ? Ces expressions, *ce n'est pas loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler*, etc., ne relèvent pas cette scène. (V.)

* *Rendre* ne seroit ici ni le mot propre, ni le mot convenable. (P.)

En vous qui la privez d'un si cher protecteur ;
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours ;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serois moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ;
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.

Rome, qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part ¹ ;
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomède ² :
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui, vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous en bien ³.

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres ⁴ ?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?

¹ La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : celui-ci en est un ; il veut dire, *ce serait exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran.* (V.)

² Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais. (V.)

³ Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées. (V.)

⁴ Dans ce monologue, qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi, qui va régner lui-même ; mais Flaminius lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait Nicomède sans aimer Attale mais si Fla-

Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous ¹.

minius est un peu maladroit, Attale est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé. qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant; mais le monologue plaît, parcequ'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parcequ'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentiments dans son caractère, à la vue des lâches intrigues qu'on faisait, même en sa faveur, contre son frère. (V.)

1 Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous,
est encore du style comique. (V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre¹,
Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer :
Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir²,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

¹ On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue : c'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui, parcequ'elle est triviale, parcequ'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parceque, n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoë et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. Arsinoë lui dit froidement : *Vous me ravissez d'avoir cette prudence* Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène. (V.)

² On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs ; cela n'est pas français, parceque cela n'est admis dans aucune langue. (V.) — Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs à Attale, mais qu'elle lui en donne à souffrir ; expression qui a un tout autre sens, et que l'usage autorisoit alors. (P.)

ATTALE

Mais, madame...

ARSINOË.

Eh bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
 Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'apprends ?
 Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
 Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
 Et refusera-t-elle à son ressentiment
 Le fer ou le poison pour venger son amant ¹ ?
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie ² !
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
 Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend ³.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête ⁴ ;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État ⁵.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant

¹ Quelle idée ! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera ? (V.)

² Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison ; ce qu'il dit à sa mère ne doit être dit qu'à Flaminius : ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'Attale ne soit trop puissant. (V.)

³ On ne guérit point un ombrage : cette expression est impropre. (V.)

⁴ Mettre des bras sous une tête ! (V.)

⁵ Un attentat qu'un crime d'État fait sur une grandeur, c'est à la fois un solécisme et un barbarisme. (V.)

Que leur empire seul demeure indépendant.

Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage ¹.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer ².
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOË.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence :
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin ³.

SCÈNE II ⁴.

FLAMINIUS, ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire :
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît; il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.

¹ *Un ombrage qui a détruit Carthage !* (V.)

² *Des raisons qu'on ne peut forcer*, c'est un barbarisme. (V.)

³ *Assurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible. (V.)

⁴ Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Flaminius vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome; au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'est pas le maître chez lui. (V.)

Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
 Que de le laisser faire, et ne lui point répondre ¹.
 Rome autrefois a vu de ces émotions,
 Sans embrasser jamais vos résolutions.
 Quand il falloit calmer toute une populace,
 Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
 Et rappeloit par là son escadron mutin
 Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
 Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
 S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,
 Et l'eût abandonnée à sa confusion,
 Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOË.

Après ce grand exemple en vain on délibère ;
 Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
 Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
 Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
 Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice ².

¹ *Laisser faire le peuple*, expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple*, expression impropre. *L'escadron mutin qu'on aurait abandonné à sa confusion* n'est pas meilleur. (V.)

² Mais que veut Laodice? sauver son amant? c'est le perdre : il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. Laodice, en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, surtout dans une cour tyrannique dont elle a dit : *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi*. On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une Hermione ; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice. *Les mutins n'entendent plus raison*, dit La Bruyère, *dénouement vulgaire de tragédie*. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du temps de Corneille ; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillera pas d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés. (V.)

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés¹!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV².

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOË.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite ;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci ;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi³ :

¹ C'est ici une ironie d'Attale ; il a dessein de sauver Nicomède. (V.)

² C'est une règle invariable que, quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé : le public s'y attend ; on doit, dans tous les cas, lui tenir ce qu'on lui a promis. Arsinoë a été menacée de la délation de ces prisonniers ; Arsinoë a fait accroire au roi que Nicomède les a subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple. (V.)

³ Flaminius presse toujours d'agir ; cependant le roi, la reine, et le prince Attale, restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, surtout de la part de la reine, dont le caractère est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme Métrobate et Zénon ? Le peuple ne les a dé-

Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ¹ ;
 Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
 Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
 Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE,
 ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
 De moment en moment votre garde s'écoule ;
 Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
 Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
 Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
 Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
 Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
 Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
 Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah, seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
 A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ab ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
 Tout ce qui de plus près touche votre courage ² ;
 Et j'ose dire ici que Votre Majesté
 Aura peine elle-même à trouver sûreté.

chirés que parcequ'il les a crus apostés par elle ; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger. (V.)

¹ On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toujours des termes impropres et sans justesse. (V.)

² Expression vicieuse. (V.)

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils ¹ :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOË.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne sauroit me choquer ² ;
Parlez.

ARSINOË.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,

¹ Tout ce discours de Flaminius est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs. (V.)

² On sent assez que cette manière de parler est trop familière. Je passe plusieurs termes déjà observés ailleurs. (V.)

Amusez-le du moins à débattre avec vous ¹ ;
 Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
 La galère s'éloigne avec son espérance.
 S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
 Vous ferez comme lui le surpris, le confus ² ;
 Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
 Sur quiconque sera de son intelligence.
 Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
 Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
 Où mille empêchements que vous ferez vous-même ³
 Pourront de toutes parts aider au stratagème ⁴.
 Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
 Il n'attendra rien tant qu'il craindra pour lui,
 Tant qu'il présumera son effort inutile.
 Ici la délivrance en paroît trop facile ;
 Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
 S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
 Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame,

Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame ⁵.
 Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

¹ *Débattre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui : il en est ainsi de *plaindre*, *souvenir* ; on dit, *se plaindre*, *se souvenir*, *se débattre* ; mais quand *débattre* est actif, il faut un sujet, un objet, un régime : nous avons débattu ce point, cette opinion fut débattue. (V.)

² C'est un vers de comédie ; et le conseil d'Arsinoé tient aussi un peu du comique. (V.)

³ . . . Mille empêchements que vous ferez vous-même...

n'est ni noble ni français ; on ne fait point des empêchements. (V.)

⁴ Le roi et son épouse, qui, dans une situation si pressante, ont resté si longtemps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti ; mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoé est petit, indigne de la tragédie ; et ces expressions, *faire le surpris*, *le confus*, *sitôt qu'il sera jour*, et *fuir vous et moi*, sont d'un style aussi lâche que le conseil. (V.)

⁵ C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Molière, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison. (V.)

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie ¹, et gloire, et liberté ;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOË.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre anroit quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre ².

ARSINOË.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOË.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI³.

ARSINOË, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOË.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition ,
Je vous réponds déjà de sa punition.

¹ *Il vous assure vie !* (V.)

² Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frère est noble, grand, et produit dans la scène un très bel effet ; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie ? (V.)

³ Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là ? Si elle veut qu'Araspe soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes. (V.)

ARSINOË.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOË.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème ¹.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOË.

Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente ².

ARSINOË.

Soulever des sujets contre leur souverain ,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main ,
Jusque dans le palais pousser leur insolence ,
Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame ; et, je le voi ,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi ³.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde ,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté ⁴

¹ *Tirer un diadème du front ! (V.)*

² Voici encore, au cinquième acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers : Laodice, en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la révolte et à la sûreté du prince qu'elle appelle son époux : elle vient inutilement ; elle n'a rien à dire à Arsinoë. Ces deux femmes se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires ; mais les scènes de bravade réussissent presque toujours au théâtre. (V.)

³ Ces méprises entre deux reines, ces équivoques, semblent bien peu dignes de la tragédie. (V.)

⁴ *Hasarder une majesté au manque de respect !* Encore s'il y avait

Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale;
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOË.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal !
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang,
De tout ce qu'un tel crime attende sur mon rang ;
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditions sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOË.

Je la suis donc, madame ; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

exposer ! Ce ne sont point là les *pompeux solécismes* que Boileau ré-
prouve avec tant de raison, ce sont de très plats solécismes. (V.)

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOË.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :
Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer ¹.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois !...

ARSINOË.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage ²
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
Aussi bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
Soutenir ma fureur d'un million de bras ;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie ³...

ARSINOË.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.

¹ Ironie, ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées. (V.)

² Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais ; elle devrait donc avoir des gardes. (V.)

³ *Ranger une tyrannie sous un désespoir !* quelle phrase ! quelle barbarie de langage ! (V.)

Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture ¹,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII.

ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite

ATTALE.

Ah, madame !

ARSINOË.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé ².

LAODICE.

Ne craignez plus, madame :
La générosité déjà rentre en mon ame.

ARSINOË.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe ³, avec sa foible escorte,
L'avoit déjà conduit à cette fausse porte ;
L'ambassadeur de Rome étoit déjà passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé

¹ *Être roi en peinture* ; cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières. (V.)

² C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie : *le prince est échappé* tient encore du comique. (V.)

³ Je pense qu'on doit rarement parler, dans un cinquième acte, de personnages qui n'ont rien fait dans la pièce. Araspe sacrifié ici n'est pas un objet assez important ; et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très vilaine action. (V.)

Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie ; et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOË.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder.
Et ce prince...

ARSINOË.

Ah, mon fils ! qu'il est partout de traîtres !
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;
Il n'en étoit plus temps : ce monarque, étonné,
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné ¹,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE, ATTALE,
CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux ².

¹ Voilà ce pauvre bonhomme de Prusias avili plus que jamais ; il est traité tour à tour par ses deux enfants de sot et de poltron. (V.)

² Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avait d'abord fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs réunis : il convient que ce retour avilit encore plus le caractère de Prusias, de même que celui de Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemi. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable. (V.)

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous ¹.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître ; et, puisqu'il a ma foi, •
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerois s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime ²,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici ; voyez si je le connois mal.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE, FLAMINIUS,
ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur ; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine

¹ La pensée est très mal exprimée ; il fallait dire : *Ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort* ; il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse. (V.)

² *Manquer à remplir l'effort d'une estime* ! On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*. Par quelle fatalité Corneille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous Louis XIV ? Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient. (V.)

Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos ¹,
Que d'autres intérêts troubloient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salulaire.

Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
Commandez seulement ; choisissez en quels lieux ;
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;

¹ Nicomède, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours ; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoë. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précèdent ? Au reste, le retour de Nicomède dut faire grand plaisir aux spectateurs ; et je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie. (V.)

Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire¹.
Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage²,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

ARSINOË.

Il suffit, voilà le stratagème

¹ Si Prusias n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort. (V.)

² Attale paraît ici bien prudent, et Nicomède bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle: il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père qui faisait son devoir: ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui b'âmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomède. (V.)

Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

(à Nicomède.)

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois ¹ :
Nous vous la demandons hors de la servitude ,
Ou le nom d'ennemis nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices ;

¹ *Jeter des lois sur la tête!* cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse, parcequ'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule : dans ces cas, le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un; mais on ne peut couvrir un homme d'une loi. Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède* : il faut lire l'Examen que l'auteur lui-même en a fait. (V.) — Il nous semble que Voltaire en a bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'art même, qu'il connoissoit très bien, sont, en général, dignes de lui. Parmi ses critiques de détail, il en est même auxquelles on ne peut méconnoître la pureté et la délicatesse de son goût; mais souvent il est sévère au point d'être injuste. Nous convenons que le style de cette pièce est trop inégal, et Voltaire n'avoit pas besoin de tant de remarques oiseuses pour le prouver : il devoit du moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait pour rabaisser le personnage de Nicomède, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honorent le plus le génie de Corneille. Le dénouement nous paroît aussi de la plus grande beauté; et il en est peu de plus applaudis. (P.)

Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains 1.

1 *Nicomède* est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante. Lorsqu'on rejoua, en 1756, *Nicomède*, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien Horace :

Ille per extantum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'ame, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de *Nicomède* avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre. (V.) — Après *Héraclius*, le talent de Corneille commence à baisser. Il ne s'étoit pourtant écoulé que l'espace de dix ans entre cette tragédie et celle du *Cid*, et l'auteur n'en avoit encore que quarante. C'est l'âge où l'esprit est dans sa plus grande force : c'est depuis cet âge que Voltaire a fait le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre. Racine avoit cinquante ans quand il composa son admirable *Athalie*; et à cette même époque nous ne trouvons plus que deux ouvrages où le grand Corneille, déjà fort inférieur à lui-même dans le choix des sujets et dans la composition tragique, se retrouve encore à sa hauteur, au moins dans quelques scène, je veux dire *Nicomède* et *Sertorius*. Il semble que l'auteur de *Nicomède* ait voulu faire voir dans cette pièce

le contraste singulier de toutes celles où il avoit fait triompher la grandeur romaine : ici elle est sans cesse écrasée, et l'on diroit qu'il a voulu en faire justice. Cette singularité prouve les ressources de son talent, qui se montre encore dans le rôle de Nicomède. On aime à voir la fierté de ces tyrans du monde foulée aux pieds par un jeune héros, élève d'Annibal. Ce rôle soutient la pièce, qui d'ailleurs n'a rien de tragique. Aucun des personnages n'est jamais dans un véritable danger. C'est une intrigue domestique à la cour d'un roi vieux et foible, à qui l'on veut donner un successeur. Une belle-mère ambitieuse veut écarter Nicomède du trône, et y placer son fils Attale : les ressorts de l'intrigue sont entre les mains de deux subalternes qui ne paroissent même pas : ce sont deux faux témoins subornés par la reine, et qu'elle prétend subornés par Nicomède. Il s'agit d'un projet d'empoisonnement : mais l'accusation est si peu vraisemblable, Nicomède si puissant, si bien soutenu par ses exploits et par la faveur du peuple, et, d'un autre côté, la reine a tellement subjugué la vieillesse de Prusias, qu'il est impossible de craindre pour personne. Le dénouement est très défectueux, parcequ'il se trouve à la fin qu'Attale, méprisé par Nicomède, et traité d'homme *sans cœur*, fait une action de générosité très éclatante, et que tout à coup Nicomède lui est redevable de la vie, sans que l'on comprenne bien comment cette vie a été en péril. Joignez à ces défauts la foiblesse et l'avilissement extrême de Prusias, et l'on conviendra que Voltaire a raison quand il dit que l'auteur auroit dû appeler cet ouvrage *comédie héroïque*, et non pas *tragédie*. (LA H.) — *Nicomède* n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman ; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminius, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, a su prêter à son sujet tout l'éclat dont il étoit susceptible. C'est chez Prusias même, père de Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la foiblesse de ce prince, venoit d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains ; et non-seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avoit été l'élève de ce héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette pièce la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçoient sur les rois ; et jugez si l'intrigue romanesque de *Don Sanche d'Aragon* peut être comparée à ces grands objets. Il faut avouer cependant que trop de familiarités et de négligences dans la style de *Nicomède* ne permettent pas de mettre cette pièce au rang des chefs-d'œuvre de Corneille ; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la *Bérénice*,

de Racine, que c'étoit une de ses plus foibles tragédies, ou même que ce n'étoit point une tragédie ; mais que Racine pourtant étoit seul capable de faire un si bel ouvrage. Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourroit dire autant de *Nicomède*. Quel autre, en effet, que Corneille eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne seroit soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on auroit cru que la tragédie ne pouvoit exister ! Lui-même reconnoît qu'elles n'ont aucune part dans cette pièce ; et véritablement il l'a fondée tout entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme qui n'oppose à tous les malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est, en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le caractère de Nicomède. Dédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la foiblesse de son propre père. Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractère du railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvoit être vaincue que par son génie ; et Voltaire, en disant que cette pièce est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que foiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célèbre Le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le beau personnage de Nicomède. Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette pièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osèrent lui donner que le titre de tragi-comédie. Il devoit ajouter qu'elle reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie, titre que Corneille lui avoit donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pièces qui ne peuvent se passer du talent d'un très grand acteur, et qui doivent, par conséquent, disparaître assez fréquemment du théâtre. (P.)

EXAMEN DE NICOMÈDE.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre ; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui lui en avoit voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains : et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminus fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des

secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées ; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelque-une, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

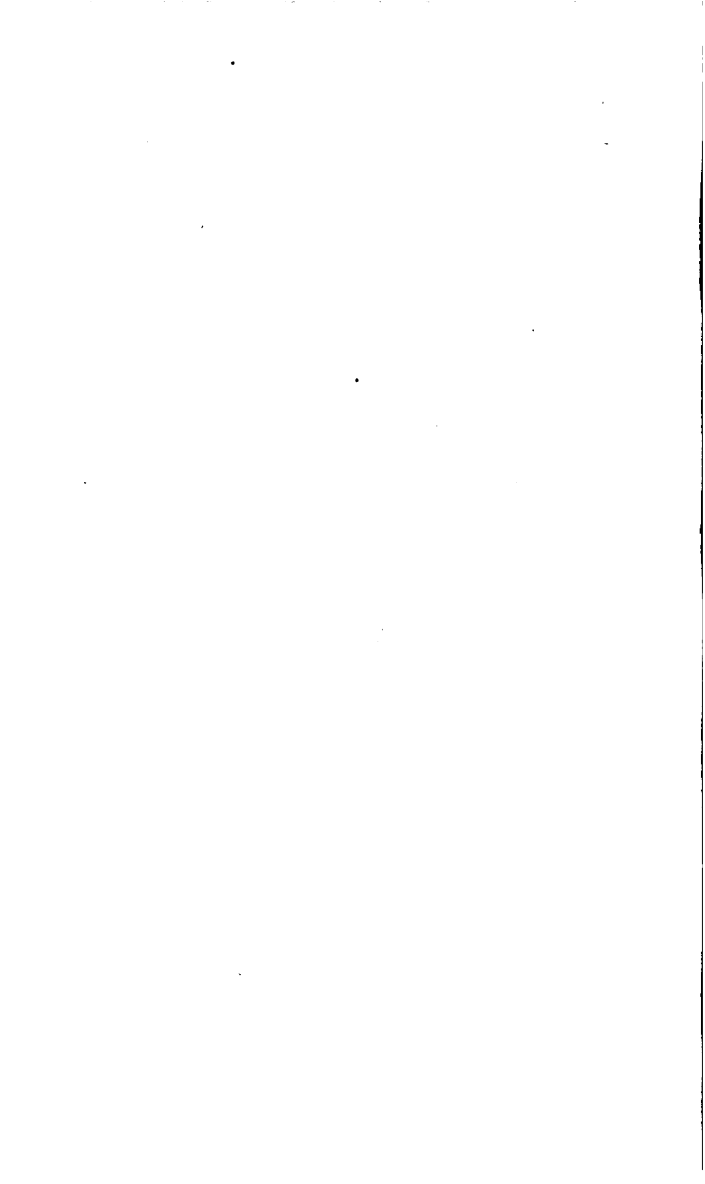
Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord, j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassemblés tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poèmes, fut cause de ce changement, où je me résolus, pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

1662.



AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresse d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ses graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Emilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Girone, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé la liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée : cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc

rien qui répugne à leur donner une reine ; et je ne la pouvois faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur ait fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité ; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite ; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant ¹.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius ; mais , à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour ; et , pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici , puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature ; ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il

¹ Après une semblable remarque, nous avons dû nous étonner de retrouver la première leçon dans les éditions de 1682 et 1692.

pouvoit vivre encore sans miracle ; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Etats, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'imprudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius ; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi, qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous le pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera ¹ pourront mériter cette grace.

PERSONNAGES.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

¹ *Retirera* seroit aujourd'hui le mot propre.

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I^{re}.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide ? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire ² ?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison ³

¹ On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parceque celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante ; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression. (V.)

² L'abbé d'Aubignac, malgré l'aveuglement de sa haine pour Corneille, a raison de reprendre ces expressions, *que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux ?* Il traite ces vers de *galimatias* ; mais il devrait ajouter que cette manière de parler, *que veut dire* au lieu de *pourquoi*, est-il possible, comment se peut-il, etc., était d'usage avant Corneille. Malherbe dit, en parlant du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses appas,
Que veut-elle dire
De ne venir pas ?

Cette ridicule stance de Malherbe n'excuse pas Corneille, mais elle fait voir combien il a fallu de temps pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle et toujours noble, pour s'élever au-dessus du langage du peuple, sans être guindé. (V.)

³ L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison.

Le premier vers est bien ; le second semble pouvoir passer à l'aide des autres, mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre : un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu ; un système faux et dangereux révolte la raison. Cette raison

**Contre tout mon espoir révolte ma raison ;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,**

ne peut être révoltée contre *tout un espoir*. Le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile et faible ; et ce'a seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison révolte ma raison contre mon espoir* signifie précisément, empêche ma raison d'espérer ; mais que Perpenna ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de Perpenna d'espérer la place de Sertorius. Si l'on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense de défectueux, et chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop ni de trop peu ; et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures. (V.) — Si Voltaire eût voulu se rappeler que la poésie et la prose sont deux langues essentiellement différentes, il eût bientôt reconnu combien étoit insoutenable le paradoxe qu'il avance à la fin de l'avant-dernière phrase, et c'est ce qu'il eût encore mieux senti, s'il eût fait l'essai de sa méthode, non sur de mauvais vers, qu'il pouvoit très bien juger sans se donner la peine de les mettre en prose, mais sur des vers généralement reconnus pour beaux, et tirés de nos meilleurs poètes. Alors il eût vu que ces vers, ainsi décomposés, n'auroient produit souvent qu'une prose très bizarre, sans qu'on pût leur en faire un sujet de reproche, ni rien en conclure à leur désavantage. Veut-on s'en assurer par une expérience ? Que l'on choisisse, dans le récit de la mort d'Hippolyte, quelques vers du style le plus élevé, tels que ceux-ci, par exemple :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,

S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc.

et qu'on essaie de les mettre en prose sans rien changer aux expressions, cette prose ne paroît-elle pas fort étrange ? Que l'on tâche de soumettre à la construction vulgaire ces vers de Racine :

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,

Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

1 Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter, au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'Aubignac fait aux premiers vers ; et *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre. (V.)

Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords :
Cette ame, d'avec soi tout à coup divisée ¹,
Reprend de ce remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate ?
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner ?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules ³ :

ou ces autres vers empruntés du même poète :

Captive, toujours triste, importune à moi-même.

Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?

bientôt on en reconnoîtra l'impossibilité. C'est ce que démontreroit une foule d'autres exemples; et Voltaire lui-même pourroit en fournir un grand nombre. D'après cela, conçoit-on qu'il puisse établir en principe que des vers, pour être bons, doivent avoir la précision de la prose la plus exacte? De quelle précision veut-il donc parler! en est-il qui puisse égaler celle d'un vers bien fait! Voltaire a donc manifestement confondu et les idées et les genres, en proposant pour modèle aux poètes la précision de la prose, tandis qu'au contraire ce seroit à celle de la poésie que la prose devoit tâcher quelquefois de s'élever. (P.)

¹ *Divisée d'avec soi* est une faute contre la langue; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déjà intéressante. (V.)

² Ce vers n'est pas français. Un contre-temps de vertu est impropre; et comment un contre-temps peut-il être honteux? *Le beau succès, et le crime qui a plein droit de régner*, révoltent le lecteur. (V.)

³ Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déjà remarqué, dans la première scène de *la Mort de*

Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ni Marius

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus ¹ ;
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ² :

Pompée, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime ; que ces sentences triviales, qui enseignent la scélératesse, ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non-seulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en faisant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique et aux règles de l'art ; c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus : il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de son intérêt ; il échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'aperçoive même de l'adresse de Narcisse ; et, si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur...

Il corrige la dureté de cette maxime par ce mot si naturel et si adroit, *je m'emporte*. Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose, c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle ; le spectateur ne peut le deviner. Ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédie, *seigneurs*. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespeare et Addison appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres. (V.)

¹ On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi. (V.)

² *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions*, quelle incorrection ! quelle impropriété ! et que ce défaut revient souvent ! (V.)

Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux ¹
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme :
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit reflleurir la plus noble partie;
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes ²,
Maintient de nos Romains le reste indépendant :
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur :
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
Lors...

¹ Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien ; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, ne parle pas si bien que lui. (V.)

² Par un caprice de langue, on dit faire la loi à quelqu'un, et non pas faire des lois à quelqu'un. (V.)

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
 Que le commandement devoit m'appartenir.
 Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
 Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse :
 Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
 Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ;
 Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
 Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;
 Et pour en colorer l'emportement honteux,
 Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
 Dont en secret dès lors mon ame fut saisie
 Grossit de jour en jour sous une passion ¹
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
 J'adore Viriate ² ; et cette grande reine,
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
 Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
 Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
 S'attache au bruit heureux que fait sa renommée ;
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
 Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.

¹ Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur ; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable. (V.)

² Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *j'adore Viriate*. Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre, comme dans les romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord : son cœur est plein ; son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, *j'adore* ; le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit, *non bene conveniunt, nec eadem in sede morantur majestas et amor*, on en doit dire autant de l'amour et de la politique ; l'une fait tort à l'autre ; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de Perpenna pour la reine de Lusitanie. (V.)

De son astre opposé telle est la violence ¹,
 Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense,
 Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
 Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
 Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme :
 Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame ;
 Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
 J'immolerai ma haine à mes desirs contents ² ;
 Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
 Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
 Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ?
 Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
 Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

PERPENNA.

Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse ³.
 Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
 Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
 Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ⁴ ?
 Et, pour venger sa trame indignement coupée,
 N'arboreront-ils point l'étendard de l'ompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard ; c'est dans votre festin
 Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
 La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
 Et vous en commandez ce qui nous accompagne.

¹ Un astre, dans les anciens préjugés reçus, a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant ; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre. (V.) — Si dans les anciens préjugés un astre a non-seulement de la puissance, mais une influence prédominante, un ascendant irrésistible, pourquoi ne pourroit-on pas lui attribuer de la violence ! (P.)

² *Contents* est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun. (V.)

³ *M'embarrasse*, terme de comédie. (V.)

⁴ C'est bien pis. Par quelle fatalité, à mesure que la langue se polissait, Corneille mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers ! (V.)

L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
 Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
 Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
 Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
 Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
 Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous ;
 Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
 Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
 Et je prierai les dieux que dans cet entretien
 Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
 Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre :
 Il veut sur nos débats conférer avec moi,
 Et pour toute assurance il ne prend que ma foi,

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages.
 D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages ;
 Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
 C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
 Pour faire encore au vôtre entière déférence ¹,
 Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
 C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
 Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
 Où nous forçons les siens de quitter la campagne ²,

¹ *Faire déférence* est un solécisme. On montre, on a de la déférence ; on ne fait point déférence comme on fait hommage. (V.)

² *Quitter la campagne* est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique. Scarron, voulant obtenir le rappel de son père, conseiller au parlement, exilé dans une petite terre, dit au cardinal de Richelieu :

Si vous avez fait quitter la campagne

Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.

C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre.
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre ¹,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux ² ;

Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon père, hélas ! qui vous crie merci,
La quittera, si vous voulez, aussi. (V.)

¹ C'est un solécisme ; il faut, *il a peine à se défendre*. Ce verbe n'est neutre que quand il signifie *prohiber, empêcher ; je défends qu'on prenne les armes, je défends qu'on marche de ce côté*, etc. (V.)

² Cela n'est pas français ; c'est un barbarisme de phrase : on vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux ; mais *attirer faire* est un solécisme intolérable. De plus, toutes ces expressions et ces tours sont de la prose trop négligée et trop embrouillée. *J'aurois cru qu'Aristie l'attirât* est un solécisme ; il faut *l'attirerait*, à l'imparfait, parceque la chose est positive : j'aurois cru que vous étiez amis, je ne savais pas que vous fussiez amis ; je pensais que vous aviez été amis, j'espérais que vous seriez amis. (V.) — Voltaire, dans *Nanine*, s'est permis un solécisme à peu près pareil :

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent.

Il faut, *qu'ils s'aimoient*, ou *qu'ils s'aimeroient*. Ce solécisme n'ex-

Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore ; ils s'aimoient chèrement :
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance ¹,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre ².
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre ;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
J'aime ailleurs ³. A mon âge il sied si mal d'aimer ,

cuse pas celui de Corneille ; mais il étonne, parcequ'on ne peut pas l'imputer au temps où Voltaire écrivoit. (P.)

¹ *Gens d'importance*, expression populaire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également. (V.)

² Cela n'est pas français ; il faut, *leurs lettres, qu'elle vient de me rendre, en font foi*. Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé. (V.)

³ Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* est d'un jeune galant de comédie : ce n'est pas là Sertorius. Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place ; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout à fait étrangère dans cette scène où il ne s'agit que d'intérêts d'État ; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre, que le vieux Sertorius même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit,

Que je le cache même à qui m'a su charmer ¹ :
 Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
 La reine Viriate à mon hymen aspire;
 Elle veut que ce choix de son ambition
 De son peuple avec nous commence l'union,
 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
 De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
 Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
 Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un ².
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
 De nous avoir servis avec cette constance
 Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
 Pour affermir ici nos généreux projets :
 Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;
 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
 Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.

J'aime ailleurs, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* sont du style de la comédie. — *A mon âge* est encore comique, et *il sied si mal d'aimer* l'est davantage. Il semble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il sied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'Acomat de l'admirable et sage Racine :

Voudrais-tu qu'à mon âge
 Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
 Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
 Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudents?

C'est là penser et parler comme il faut. Racine dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à la fois la plus simple, la plus élégante. Corneille, surtout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas, pires que des solécismes; mais aussi il étincelle de temps en temps de beautés sublimes. (V.)

¹ Sertorius que Viriate a su charmer! ce n'est pas là Horace ou Enriace. (V.)

² Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, et réduire *deux en un* choque la langue. (V.)

Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
 Et que de ses sujets la meilleure partie,
 Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
 Auprès d'un tel malheur pour nous irréparable,
 Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
 Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
 Ce renfort accepté pourroit nous affaiblir ¹.

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
 Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
 Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
 Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée
 Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
 Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
 Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
 N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
 Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
 Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
 Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages
 N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages ² !
 Tous leurs chefs sont Romains ; et leurs propres soldats,
 Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats ³,
 Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres

¹ Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comme il pèche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable* : quel est cet autre ? c'est Aristie ; mais il faut le deviner ; et quel est ce *renfort* ? est-ce le *renfort* du mariage d'Aristie ? Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose ? et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure ? (V.)

² On ne peut dire, vous avez pour otages les fils des plus *grands courages*. Que la malheureuse nécessité de rimer entraîne d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue ! mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles, et qu'on les surmonte rarement ! (V.)

³ Expression du peuple de province, *faire des combats, faire une maladie*. (V.)

Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate¹ ;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus².
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnaissance
Ne peut être sans honte un moment en balance

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS.

Point de repartie :

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;

¹ Vers de comédie. Il semble que ce soit Damis ou Éraсте qui parle, et c'est le vieux Sertorius ! (V.)

² Si Sertorius a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse ; s'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition, le vers est trop comique. Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que Virgile, dans l'*Énéide*, ne l'a peinte que funeste ! On ne peut trop redire que l'amour, sur le théâtre, doit être armé du poignard de Melpomène, ou être banni de la scène. Il est vrai que le Mithridate de Racine est amoureux aussi, et que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. Mithridate est au fond aussi fade ; aussi héros de roman, aussi condamnable que Sertorius ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers ; Monime est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour. (V.) — Ce jugement, si favorable à Racine, n'est pas, comme on pourrait le croire, l'effet d'une aveugle prévention. Il est bien vrai que son style enchanteur fait disparaître toutes ses fautes ; et voilà ce que ne peuvent s'imaginer certains écrivains assez malheureux pour n'avoir aucune idée de l'art d'écrire. (P.)

Et je l'épouserai pourvu qu'en même jour
 La reine se résolve à payer votre amour¹ :
 Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
 Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine².
 La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
 Et voyez cependant de quel air on m'écrit³.

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.⁴

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
 Ma foiblesse me force à vous être importune ;
 Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix
 Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
 Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
 Contre un péril nouveau nouvelles assurances⁵.
 J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,

¹ Voilà donc ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie-carrée de Perpenna avec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius. Et on a reproché à Racine d'avoir toujours traité l'amour ! mais qu'il l'a traité différemment ! (V.)

² *A ce prix* n'est pas juste ; la haine de Viriate n'est pas un prix : il veut dire, *je fuirais cette illustre Romaine, si son hymen me privait des secours de Viriate.* (V.)

³ Cela est trop comique. (V.)

⁴ Ce premier couplet d'Aristie n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue ; *l'un et l'autre qui ont sa raison d'État contre sa retraite, Pompée qui veut se ressaisir par la violence d'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.* Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'Aristie ne lie point une intrigue tragique ; elle ne sait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque. (V.)

⁵ Ces phrases barbares, et le reste du discours d'Aristie, ne sont pas assurément tragiques ; mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de Pompée qui s'en va en Aragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser. (V.)

Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
L'ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,
Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.
Je vous demande donc sûreté tout entière,
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage a été blessé :
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé¹,
S'il chassoit Émilie et me rendoit ma place,
J'aurois peine, seigneur, à lui-refuser grace;
Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame :
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main;
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?

¹ Le mot *dédire* semble petit et peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage. (V.)

Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse ¹
 D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
 Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
 Pour braver mon tyran et reléver mon sort ?
 Laissons, seigneur, laissons pour les petites ames
 Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ² ;
 Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
 La liberté que Rome est prête à voir finir.
 Unissons ma vengeance à votre politique,
 Pour sauver des abois toute la république ³ :
 L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
 Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
 Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
 Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
 Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
 Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE.

Ce que vous faites
 Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
 Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
 Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
 Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
 Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
 Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
 L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
 Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime ⁴

¹ *Ravaler* ne se dit plus. (V.)

² L'abbé d'Aubignac condamne durement ce *commerce rampant*, et je crois qu'il a raison ; mais le fond de l'idée est beau. Aristie et Sertorius pensent et s'expriment noblement ; et il serait à souhaiter qu'il y eût plus de force, plus de tragique dans le rôle de la femme de Pompée. (V.)

³ On n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parceque *abois* signifie les derniers soupirs, et qu'on ne sauve point d'un soupir ; on sauve d'un péril, et on tire d'une extrémité ; on rappelle des portes de la mort ; on ne sauve point des *abois*. Au reste, ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui.

(V.)

⁴ *Grandeur sublime* n'est plus d'usage : ce terme, *sublime*, ne

Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme¹.
 Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
 Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encor dedans l'incertitude² :
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu³.
 Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
 Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
 Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
 Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas⁴ :

s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent l'ame : une pensée sublime, un discours sublime. Cependant, pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé ? On doit, ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne. C'est surtout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaçant avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur sublime* : pourquoi ? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire ; *sublime* apprend que ce rang est élevé ; mais *sublime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous servez jamais d'épithètes que quand elles ajouteront beaucoup à la chose. (V.)

¹ Le mot d'*abîme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abîmé dans la douleur, dans la tristesse*, etc. ? c'est qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde* ; mais un esclavage n'est point profond : on ne saurait y être abîmé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur ; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher. (V.)

² Il semble que son bien consiste à être incertain. Quand on dit, *tout mon bien est dans l'espérance*, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien est incertain*. (V.)

³ On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un événement. *Tant que n'est pas ici français en ce sens*. (V.)

⁴ Des noms pour *otages*, des secours qui *rehaussent le bras*, et qui jettent la tyrannie à bas, sont des expressions trop impropres, trop triviales ; ce style est trop obscur et trop négligé. Un secours qui re-

Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée.
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
 Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
 Je vous dirois, seigneur : « Prenez ; je vous la donne ;
 « Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
 Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
 Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
 Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
 Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.

hausse le bras n'est ni élégant ni noble ; la tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais Racine a jeté la tyrannie à bas. Quoi ! dans une scène entre la femme de Pompée et un général romain, il n'y a pas quatre vers supérieurement écrits ! (V.)

1 Il semble qu'Aristie ne doit point dire à Sertorius : *Si vous m'aimiez, je vous épouserais*. Ce n'est point du tout son intention de faire des coquetteries à ce vieux général : elle ne veut que se venger de Pompée. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre ; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué, et tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie. Plus j'examine les pièces de Corneille, et plus je suis surpris qu'après le prodigieux succès du *Cid* il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici que, quand j'ai pris la résolution de commenter les tragédies de Corneille, un homme qui honore sa haute naissance par les talents les plus distingués m'écrivit : *Vous prenez donc Tacite et Tite-Live pour des poètes tragiques ?* En effet, Sertorius et toutes les pièces suivantes sont plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de Tacite, que des pièces de théâtre : il faut bien distinguer les intérêts d'État et les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'âme n'est pas du genre de la tragédie : le plus grand défaut est d'être froid. (V.) — Si ces pensées, sans être du style de Tacite, sont cependant, comme Voltaire le reconnoît, dans le goût de Tacite, il ne faisoit pas dire que les plus méprisables écrivains de l'autre siècle n'avoient rien écrit *de si ridicule et de si plat* que les dernières pièces de Corneille : car ces écrivains ne pensoient pas mieux qu'ils ne s'exprimoient ; et, à leur égard, Corneille demeure toujours à une distance incommensurable. (P.)

Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
 Peut-il, Sylla régnaat, regarder l'Italie ?
 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
 Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance
 Que mille vrais Romains prendront votre défense :
 Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
 Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux ;
 Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
 Vous aurez du tyran la principale force,
 Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
 Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
 Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame¹ :
 Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
 Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur ;
 Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes ;
 Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
 Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir.
 Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
 Je vous le dis encor, ma main est toute prête².
 Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
 Qu'elle ne peut souffrir que ma suite m'y range,
 En captive de guerre, au péril d'un échange,
 Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi³,

¹ On ne doit jamais donner le nom d'infame à Pompée ; et surtout Aristie, qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi. (V.)

² L'amour de Sertorius n'est ni prompt ni lent ; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à Sertorius un amour trop prompt. (V.)

³ Ce vers n'est pas français, c'est un barbarisme : on dit bien, *Il est homme à recevoir sa foi*, et encore ce n'est que dans le style familier. Il y a dans *Polyculte*, *Vous n'êtes pas homme à la violenter* ; mais

Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir¹.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir².

Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique³.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs !

un grand homme à faire quelque chose ne se peut dire. Souvenez-vous qu'elle veut un grand homme est beau, mais un grand homme à recevoir une foi ne forme point un sens ; vouloir à est encore plus vicieux. (V.)

¹ On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se préparer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bien flatteur pour Sertorius. (V.)

² C'est ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien n'est plus difficile que de terminer heureusement une scène de politique. (V.)

³ On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion : c'est là qu'on peut dire, *nec deus intersit nisi dignus* ; mais qu'il s'explique avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaire !... Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *que c'est un sort cruel que d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs*. C'est en effet la situation où Sertorius et Aristie se trouvent : mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros et aux offres que lui fait Aristie, et surtout par le mauvais style. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage ¹ ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix ² :
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible ³,
Ou n'ose en rien connoltre, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus ⁴.
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher... Tu le connois, Thamire ;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui ?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ⁵ ?

¹ Un exil qui est prêt à l'emporter sur tout ce qu'est Viriate, expressions un peu trop négligées et trop impropres. Une grande reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me semble, qu'elle a employé l'ingénieux langage de ses regards. (V.)

² J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix
n'est pas une expression propre ; ce choix n'est pas orgueilleux. (V.)

³ Est-ce son cœur ? est-ce l'orgueil de son choix qu'elle tâche à rendre visible ? (V.)

⁴ Il ne faut jamais parler de sa pudeur ; mais il faut encore moins laisser à sa pudeur des sentiments confus, que l'amour-propre obstine à douter du refus, parceque c'est un galimatias ridicule. (V.)

⁵ Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir à une jeune personne timide, et semblent peu faits pour une femme politique. Mais, et pour qui mépriser tous nos rois, que pour

Sertorius, lui seul digne de Viriate;
 Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
 Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
 De m'affermir au trône en lui donnant la main :
 Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse ¹,
 Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
 Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
 Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
 Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
 Et que d'un front ridé les replis jaunissants
 Trouvent l'heureux secret de captiver les sens ².

lui ! est un vers digne de Corneille. Il faudroit, pour que ce vers fît son effet, qu'il fût pour un jeune héros aimable, et non pas pour un vieux soldat de fortune. (V.)

¹ Peut-être le mot d'*adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion. (V.)

² *Des charmes si forts pour un jeune courage, des replis jaunissants d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens.* Discours de sou-brette, sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine; mais discours qui rendent Viriate un personnage intolérable à quiconque a un peu de goût. Ces replis jaunissants, et cette pudeur de Viriate, et ce héros si cher que Thamire connaît, sont un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie. La réplique de Viriate me paraît admirable. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. Racine, qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots, *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*. (V.) — Peu de personnes avoient observé cette délicatesse de Racine; et véritablement il s'est interdit, même dans la tragédie de *Phèdre*, l'usage de ce mot, que son sujet sembloit amener si naturellement. C'est une difficulté qui n'étoit pas aisée à vaincre, et que pourtant il a surmontée dans tout le rôle de Phèdre, qui est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Mais, parceque Racine s'est interdit cette expression, il y auroit trop de rigueur à la condamner dans ces beaux vers de Viriate. Voltaire, dans *OEdipe*, a fait dire à Jocaste :

Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée
 J'étouffai de mes sens la révolte cachée.

Elle ajoute, à quelques vers de distance, dans la même scène :

Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
 De mes sens enchaînés enfant impétueux,

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre ;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers ;
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps ¹.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,
Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ?...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien ;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme ²,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux

et personne ne s'en est scandalisé. Il ne faut rien outrer, même en matière de bienséance. (P.)

¹ Ces sentiments de Viriate sont les seuls qu'elle aurait dû exprimer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette *pudeur* et ce *héros si cher*. (V.)

² C'est dommage qu'un aussi mauvais vers suive ce vers si beau :

Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome.

C'est presque toujours la rime qui amène les vers faibles, inutiles et rampants, avant ou après les beaux vers. On en a fait souvent la remarque. Cet inconvénient attaché à la rime a fait naître plus d'une fois la proposition de la bannir ; mais il est plus beau de vaincre une difficulté que de s'en débarrasser. La rime est nécessaire à la poésie française par la nature de notre langue, et est consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes. (V.)

Balance les destins, et partage les dieux ¹.
 Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
 Et de son amitié faire honneur à leurs princes ²,
 Sous un si haut appui nos rois humiliés
 N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
 Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
 N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.

Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
 Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
 Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
 Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?

Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
 D'un sort plus favorable eut un pareil retour ³.
 Il défit trois prêteurs, il gagna dix batailles,
 Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles ⁴;
 Et de Servilius l'astre prédominant ⁵
 Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
 Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
 Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
 Si pour briser les fers de son peuple captif
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.

Depuis que son courage à nos destins préside,
 Un bonheur si constant de nos armes décide,
 Que deux lustres de guerre assurent nos climats
 Contre ces souverains de tant de potentats,
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années,

¹ *Balance*, etc., est un très-beau vers ; mais celui qui le précède est mauvais. *Le propre sang de Rome en faveur de ces lieux !* (V.)

² *Faire honneur de son amitié* n'est pas le mot propre. (V.)

³ On dit bien en général *un retour du sort*, et encore mieux *un revers du sort*, mais non pas *un retour d'un sort favorable*, pour exprimer une disgrâce ; au contraire, *un retour d'un sort favorable* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrâce passagère.

⁴ *Gagner des batailles*, repousser l'assaut de plus de cent murailles. Voilà de ces vers communs et faibles qu'on doit soigneusement s'interdire. On voit trop que *murailles* n'est là que pour rimer à *batailles*. (V.)

⁵ VAR.

Et du consul Brutus l'astre prédominant.

(Voyez la préface de Corneille.)

Pour se couvrir de nous l'ombre des Pyrénées.

Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups ¹ :
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom ² en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge ;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps ;
Et sa mort...

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie :
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom ³.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie ;
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.

¹ Rompre les coups du plus heureux, avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes, tout cela est impropre, irrégulier, obscur. (V.)

² Racine s'est approprié cette belle expression dans *Mithridate* :

Reine longtemps de nom, mais en effet captive,

dit Monime en parlant d'elle-même. (P.)

³ Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'ombre est trop le contraire de *splendeur* ; il n'est pas permis non plus à une femme telle que Viriate de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois : ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode. Le vrai doit régner partout, et surtout dans la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégénère en pure plaisanterie. (V.)

Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame ¹?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.

Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.

J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ²?

¹ Une ame ne s'échappe point à un dessein. (V.)

² C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons, on jette des soupçons sur lui; on n'a pas des soupçons pour quelqu'un, comme on a de l'estime, de l'amitié, de la haine pour quel-

A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire ;
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plait,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain ?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur¹,
Il est couvert de gloire ; il est plein de valeur ;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime ;
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités ;
Les éloges brillants que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre :
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant !
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses².

qu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, et qu'on doit lire, *sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?* (V.)

¹ Cette phrase signifie *il a la naissance de Rome, il a le grand cœur de Rome*. On sent bien que l'auteur veut dire *il est né Romain, il a la valeur d'un Romain* ; mais il ne suffit pas qu'on puisse l'entendre, il faut qu'on ne puisse pas l'entendre autrement. (V.)

² Cette réponse est fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivants semblent l'affaiblir. *Parlons net* sent un peu trop le dialogue de comédie ; et le mot de *maîtresse* n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes pièces. (V.) — On le trouve dans *Bajazet*,

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur le choix d'un époux.

Êtes-vous trop pour moi ? suis-je trop peu pour vous ?

C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles :

Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles ¹ :

Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais

Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.

Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende ² :

Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;

Et ne trouverois pas nos rois à dédaigner,

N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.

Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre ³,

Leur foiblesse du moins en conserve le titre :

Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous

En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ⁴ ;

Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance ⁵,

Il me faudroit un roi de titre et de puissance ⁶ :

dans *Britannicus*, dans *Mithridate*, et par conséquent dans les bonnes pièces de Racine. Voltaire lui-même l'a employé plus d'une fois dans *Zaïre*. (P.)

¹ Un amour qui sied bien ou qui sied mal ne peut se dire : il semble qu'on parle d'un ajustement. On doit éviter le mot de *mes pareilles*, il est plus bourgeois que noble. (V.)

² Viriate n'élève pas ici la voix ; elle parle devant sa confidente, qui connaît ses sentiments : ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie, qui ne devait pas avoir place dans une scène noble. (V.)

³ Être *arbitre des rois* se dit très bien, parcequ'en effet des rois peuvent choisir ou recevoir un arbitre. On est l'arbitre des lois, parceque souvent les lois sont opposées l'une à l'autre, l'arbitre des États qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puissance ; encore moins a-t-on le titre de sa puissance. (V.)

⁴ Elle veut dire *préfère le moindre* des rois à tout autre Romain que vous. (V.)

⁵ On soutient l'honneur de sa naissance, on remplit les devoirs de sa naissance, mais on ne remplit point un honneur. Encore une fois, rien n'est si rare que le mot propre. (V.)

⁶ On dit bien *un roi de nom* ; par exemple, Jacques II fut roi de nom, et Guillaume resta roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre* : on dit encore moins *roi de puissance* ; cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barbarismes de phrase ; mais le sens est fort

Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre ¹.
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang ²;
Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux ³,
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux ⁴.

beau, et tous les sentiments de Viriate ont de la dignité. — *Je pense m'en devoir ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.* Voilà de ces jeux de mots qu'il faut soigneusement éviter; et si on se permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté et correctement. *Se devoir le pouvoir d'un roi sans nom* est un barbarisme et une construction très-vicieuse. (V.)

¹ Cette expression ne paraît pas juste; on ne voit personne descendre de ses aïeux. Racine dit, dans *Iphigénie*:

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre;

mais non pas, *le sang dont on me voit descendre.* (V.)

² Qu'est-ce qu'un sang qui ne mêlerait point d'ombre à une splendeur! On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juste et faire une image vraie. (V.)

³ Le mot de *peu* ne convient point à un nom; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puissance, se dit dans toutes les langues, et *un peu de nom*, dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbess de quantité se joignent à des choses qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance, mais non pas plus ou moins de nom. V.)

⁴ Il est étrange que Corneille fasse parler ainsi un Romain, après avoir dit ailleurs, *pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose*, et après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'il n'y point de bourgeois de Rome qui ne soit au-dessus de tous les rois. Ces manières si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénelon et le marquis de Vauvenargues avaient raison de

Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure :
 Je ne veux que le nom de votre créature ¹ ;
 Un si glorieux titre a de quoi me ravir ² ;
 Il m'a fait triompher en voulant vous servir ³ ;
 Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître ⁴...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
 Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
 Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
 Accordez le respect que mon trône vous donne ⁵
 Avec cet attentat sur ma propre personne.
 Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
 C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure ;
 Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
 Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,
 Portez-les jusqu'à moi, parceque je le veux.
 Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
 N'affranchit point encor de votre obéissance,
 Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
 Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
 Rome n'attache point le grade à la noblesse.
 Votre grand Marius naquit dans la bassesse ;
 Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
 Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
 Ainsi pour estimer chacun a sa manière ⁶ :

dire que Corneille atteignit rarement le véritable but de la tragédie, et que trop souvent, au lieu d'émouvoir, il exagérait ou il dissertait. (V.)

¹ *Créature* : ce mot, dans notre langage n'est employé que pour les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons, et semble ne pas convenir à Sertorius. (V.)

² Ce titre n'est point *glorieux* ; il n'a point de *quoi ravir*. Ce mot *ravir* est trop familier. (V.)

³ Par la construction de la phrase, c'est le glorieux titre qui a voulu servir Viriate. (V.)

⁴ *Tout le peu* est une contradiction dans les termes ; les *faits de peu* et de *tout* s'excluent l'un l'autre. (V.)

⁵ On ne donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, on l'inspire, etc. (V.)

Au sang d'un Espagnol je ferois, grace entière ¹ ;
 Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous, si vous laissez comme eux le nom de reine,
 Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine ² ;
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
 Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
 Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
 Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
 Peut-être la pitié d'une illustre misère...

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et, pour ne vous rien taire,
 J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit ;
 Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
 Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée :
 Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
 Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,

est trop familier, et sa manière pour estimer est aussi bas que peu français. (V.)

¹ Au sang d'un Espagnol je ferois grâce entière,

ne dit point ce qu'elle veut dire ; elle entend que ce serait une grâce à un Espagnol que de l'épouser. *Faire grâce entière*, c'est ne point pardonner à demi. (V.)

² Elle ne doit point dire à Sertorius qu'il peut haïr le trône, après que Sertorius lui a dit qu'il déshonorerait le trône, s'il osait aspirer à elle. Tous ces raisonnements sur le trône semblent trop se contredire ; tantôt le trône de Viriate dépend de Sertorius, tantôt Sertorius est au-dessous du trône, tantôt il hait le trône, tantôt Viriate veut faire respecter son trône ; mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnements sont faux : ils auraient besoin du style le plus élégant et le plus noble pour être tolérés ; mais malheureusement le style est guindé, obscur, souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbarismes. (V.) — Voltaire affecte toujours d'oublier le temps où Corneille écrivait. (P.)

De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.

Je trahirois, madame, et vous et vos États,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas ¹ :
Mais ce même secours deviendrait notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jétât ce grand dépôt en de mauvaises mains ².
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie.
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait ; je lui dois tant, madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flamme ..

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?
Après que ma couronne a garanti vos têtes ³,
Ne mérite-je point de part en vos conquêtes ?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours ?
Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes :
Mais ce que je propose en est le seul moyen ;
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,

¹ *Je trahirois de voir* est un solécisme. (V.)

² On ne jette point un dépôt, c'est un barbarisme ; il faut, *remettre* ou *grand dépôt*. (V.)

³ Que veut dire une couronne qui garantit des têtes ? Il fallait au moins dire de quoi elle les garantit : on garantit un traité, une possession, un héritage ; mais une couronne ne garantit point une tête. (V.)

Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie ¹.
 Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
 Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
 Et même, si j'en veux croire la renommée,
 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
 Mais, s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire ²,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
 Encore une campagne, et nos seuls escadrons
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
 Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
 Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces ³.
 Le plus heureux destin surprend par les divorces ⁴;
 Du trop de confiance il aime à se venger ⁵;
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.

Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome et notre servitude ⁶,

¹ C'est un barbarisme et un contre-sens. On est payé en recevant une récompense, on est payé par une récompense; mais on n'est point payé de recevoir une récompense; il fallait : *Il fut assez payé, vous, sauvâtes sa vie*, ou quelque chose de semblable. (V.)

² La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire, on est près de la remporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue, parceque dans toutes les langues les métaphores doivent être justes. (V.)

³ On ne peut dire *les forces d'un espoir*; aucune langue ne peut admettre ce mot, parceque les forces ne peuvent pas être dans un espoir. C'est un barbarisme. (V.)

⁴ Un destin n'a point de divorces; il a des vicissitudes, des changements, des revers : et alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend. Cette expression est un barbarisme. (V.)

⁵ Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance qu'on a en lui? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine, un homme d'État? (V.)

⁶ Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ainsi à l'incertitude des

De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas !
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
 Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
 Qu'il peut ici beaucoup ; qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents ;
 Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
 C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.

Faites, faites entrer ce héros d'importance ¹,
 Que je fasse un essai de mon obéissance ;
 Et si vous le craignez, craignez autant du moins
 Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins ².

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire :

J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
 Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

événements ; au contraire, c'est la liberté de Rome et celle de l'Espagne, pour laquelle Sertorius et Viriate combattent, et qu'on exposerait. (V.)

¹ Faites, faites entrer ce héros d'importance,

est un peu trop comique. L'auteur a déjà dit *des gens d'importance* : il n'est pas permis d'écrire d'un style si trivial, surtout après avoir écrit de si belles choses. (V.)

² Il faudrait achever la phrase. *Prêter vos soins* n'a pas un sens complet ; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de soins, on ne prête que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés, on peut en refuser de nouveaux. Il n'en est pas de même du mot *appui, secours* ; on prête son *appui*, son *secours*, son *bras*, son *armée*, etc., parcequ'on peut les retirer, les reprendre. Ce style est très-vicieux. (V.)

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas¹ !
Si vous saviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache ?
Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé²...

VIRIATE.

N'achevez point ; allez :
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame³...

¹ Cet *hélas* dans la bouche de Sertorius est trop déplacé : il ne convient ni à son caractère, ni à son âge, ni à la scène politique et raisonnée qui vient de se passer entre Viriate et lui. (V.)

² *Ce soupir redoublé* achève de dégrader Sertorius.

Qu'Achille aime autrement que Tyrcis et Philène.

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse est au-dessous de Tyrcis ; car Tyrcis soupirera sans le dire, et ce sera sa maîtresse qui s'en apercevra. Qu'un amant passionné soit attendri, ému, troublé, qu'il soupire ; mais qu'il ne dise pas : Voyez comme je suis attendri, comme je suis ému, comme je suis touché, comme je soupire ! Cette pusillanimité dans laquelle Corneille fait tomber Sertorius et Viria'e est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit tant de fois, que l'amour s'était emparé du théâtre très longtemps avant Racine ; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion m'entrât, et c'était presque toujours mal à propos. Encore une fois, l'amour n'a jamais bien été traité que dans les scènes du *Cid*, imitées de Guillem de Castro, jusqu'à l'*Andromaque* de Racine : je dis l'*Andromaque* ; car, dans la *Thébaïde* et dans l'*Alexandre*, on sent que Racine suit la mauvaise route que Corneille avait tracée ; c'est l'unique raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout. (V.)

³ Il est assez difficile de comprendre comment Thamire peut parler de dureté après ces hélas et ces soupirs. (V.)

VIRIATE.

L'apparence t'abuse; il m'aime au fond de l'ame ¹.

THAMIRE.

Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus ²...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse ³, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival; le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit :

Je crois sur sa parole; et lui dois tout crédit ⁴.

¹ Rien n'est assurément moins tragique qu'une femme qui dit qu'un homme l'aime. C'est de la comédie froide. (V.)

² *Quoi quand* forme une cacophonie désagréable. (V.)

³ Viriate, dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire : sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, et que Sertorius sacrifie son amour à l'amitié; ce n'est pas là un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie. (V.)

⁴ Il fallait dire, *je le crois*. Corneille a bien employé le mot *je crois* sans régime dans *Polyeucte* : *J'en vois, je sais, je crois, je suis désabusée*; mais c'est dans un autre sens. Pauline veut dire *j'ai la foi*; mais Viriate n'a point la foi. *Et lui dois tout crédit*; ce terme est impropre et n'est pas noble. *Credit* ne signifie point *confiance*. Racine s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quand il fait dire à Agrippine :

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Credit alors signifie *autorité, puissance, considération*. (V.) — *Credit* peut signifier *confiance*, témoin ces vers du *Menteur*, qui sont passés en proverbe :

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,

Je sais donc votre amour ; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine,
A quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour ¹ ?

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices ;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Eh bien ! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie ².

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie ³ ?

PERPENNA.

Ah, madame!

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat ;
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'État.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes États prenne le pas devant ⁴,

En passant par sa bouche elle perd son crédit,

c'est-à-dire elle perd son autorité, elle n'obtient plus de confiance. (P.)

¹ On n'oblige point une couronne à payer ; et payer un amour ! (V.)

² On peut sacrifier son sang et sa vie, ce qui est la même chose : mais sacrifier son courage ! qu'est-ce que cela veut dire ! on emploie son courage, ses soins ; on sacrifie sa vie. (V.)

³ Dans une jalousie ; le cœur vous bat ; un orgueil de reine : ce n'est pas là le style noble ; et cette idée de se faire servir dans une jalousie est non-seulement du comique, mais du comique insipide ; ce n'est pas là le φόρος και ἔλεος, la terreur et la pitié. Voilà une plaisante intrigue tragique que de savoir qui de deux femmes passera la première à une porte. (V.)

⁴ Prenez le pas devant ne se dit plus, et présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut ennoblir par l'expression. Racine dit :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Prendre le pas devant est une mauvaise façon de parler, qui n'est pas même pardonnable aux gazettes. (V.)

Sertorius y règne : si dans tout notre empire
 Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire,
 Je ne m'en repens point, il en a bien usé;
 Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.
 Mais, pour vous dire-enfin de quoi je suis jalouse,
 Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
 Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
 Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet ¹.
 Délivrez nos climats de cette vagabonde,
 Qui vient par son exil troubler un autre monde;
 Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
 De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
 Assez d'autres États lui prêteront asile.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile :
 Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
 Un autre hymen vous met dans le même embarras ².
 Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
 Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie ;
 Donnons ordre au présent ; et quant à l'avenir,
 Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
 Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
 Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
 Voulez-vous, me servir ?

PERPENNA.

Si je le veux ? j'y cours,
 Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours ³

¹ Il faut éviter ces expressions prosaïques et négligées : celle-ci n'est ni noble ni exacte. Une offre n'assure point un effet ; une offre est acceptée ou dédaignée ; le mot d'*effet* ne s'applique qu'aux desseins et aux causes, aux menaces, aux prières. (V.)

² Perpenna n'a aucune raison de parler d'un autre hymen de Sertorius, puisqu'il n'en est point question dans la pièce : et quel style de comédie ! *un hymen qui met dans l'embarras*. (V.)

³ Il fallait, *et je meurs* ; mais cette façon de parler est du style de la comédie ; encore ne dit-on pas même, *je meurs d'aller, je meurs de servir*, mais *je meurs d'envie d'aller, de servir* ; et cela ne se dit que dans la conversation familière. (V.)

Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE.

Arrêtez,

Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCÈNE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs ; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival¹,
Cependant que la reine...

PERPENNA.

Ah ! n'en juge point mal.

A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie².

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle³,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour ;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

¹ Encore une fois, style de comédie. (V.)

² *Embrasser avec excès de joie une voie à rendre service* ; on ne peut écrire avec plus d'impropriété. C'est un amas de barbarismes. (V.)

³ *Rompre le cours d'une flamme*, autre barbarisme. (V.)

PERPENNA.

Épargnons les discours superflus ;
 Songeons à la servir, et ne contestons plus :
 Cet unique souci tient mon ame occupée.
 Cependant de nos murs on découvre Pompée ;
 Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
 Puisque Sertorius m'impose ce devoir ¹.

¹ Dans cette scène Perpenna paraît généreux ; il n'est plus question de l'assassinat de Sertorius, qui fait le sujet du drame. C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse sans rappeler les premiers sentiments et les premiers desseins qu'il a d'abord annoncés ; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage. Nous sommes entrés dans presque tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux commençants combien il est difficile de bien écrire en vers, pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas assez dit, et pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti, très mal instruits, nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons assez répéter que nous cherchons uniquement la vérité, et qu'aucune cabale ne nous a jamais intimidé. Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition * que dans les précédentes, parceque des gens qui ne savent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'apercevoir de ces fautes. (V.)

* L'in-4° de 1774.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I¹.

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire²;

¹ Cette scène, ou plutôt la seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bien-séances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur et du pathétique de la vraie tragédie, comme Corneille l'avoue dans son examen; mais cette scène de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modèle. Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première, dans *Shakespeare*, entre Cassius et Brutus; elle est dans un goût un peu différent de celui de Corneille. Brutus reproche à Cassius *that he hath an itching palm*; ce qui signifie précisément que Cassius se fait graisser la patte. Cassius répond qu'il aimerait mieux être un chien, et aboyer à la lune, que de se faire donner des pots-de-vin. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées, mais ce ton de la halle n'est pas tout à fait celui de la scène tragique; ce n'est pas celui du sage Addison. La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de Racine, entre Porus, Éphestion et Taxile. Si Éphestion était un personnage principal, et si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encore plaire beaucoup au théâtre, même après celle de Sertorius et de Pompée. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. Sertorius même dit au quatrième acte :

..... Quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entrevue inutile?

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble. (V.)

² Certainement Sertorius n'a jamais dit à Pompée, *quel homme au-*

Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
 Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ¹ ?
 Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
 Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
 Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
 Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire ²,
 Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
 L'inimitié qui règne entre nos deux partis
 N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis ³.

rait jamais osé croire que ma gloire pût être augmentée ? On ne parle point ainsi de soi-même ; la bienséance n'est pas observée dans les expressions : le fond de la pensée est que la visite de Pompée est le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu ; mais il ne doit pas commencer par parler de sa gloire, et par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter : ces vers peuvent paraître une fanfaronnade plutôt qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent, de supprimer ces vers, et de dire avec une noble simplicité, Seigneur, je doute encor si ma vue est trompée, etc. (V.)

¹ Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose ? Sertorius veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneur ; mais un nom ne s'agrandit pas, et il ne fallait pas qu'il commençât une conversation polie et modeste par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit, c'est à la personne, aux actions. (V.) — Le nom d'un homme célèbre s'agrandit dès que sa réputation peut s'accroître. Le nom de Voltaire, déjà très célèbre par *Zaïre*, *Alzire*, *Brutus*, s'agrandit encore par *Mahomet*. Il n'y a rien là que de très simple. (P.)

² Pompée ne doit pas demander qu'on se retire pour pouvoir dire en liberté à Sertorius qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public, et faire ensuite retirer les assistants : cela même eût fait un bon effet au théâtre. (V.)

³ Cet *amortissement des droits*, ces *prérogatives du vrai mérite*, gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. *Prérogatives* n'est pas le mot propre ; et des *prérogatives qui prennent le dessus des haines* ! rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles ; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles et si simples :

L'estime et le respect sont les justes tributs

Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle. (V.)

Comme le vrai mérite a ses prérogatives¹,
 Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
 L'estime et le respect sont de justes tributs
 Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ;
 Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance²
 Dont je ne fais ici que trop d'expérience
 L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
 Sans lui voir en la main piques ni javelots³,
 Et le front désarmé de ce regard terrible⁴
 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.

Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
 Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;
 Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages⁵,
 J'apprends plus contre vous par mes désavantages
 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés⁶
 Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
 Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites⁷ :
 Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
 Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
 Votre exemple est partout une étude pour moi.

¹ Cette phrase, ce *comme*, ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop apprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit ; mais il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée et de Sertorius. (V.)

² Ce *rendre* se rapporte à *tribut* ; mais on ne rend point un tribut, on rend justice, on rend hommage ; on paie un tribut. (V.)

³ Il serait à désirer que Corneille eût autrement tourné ce vers. *Voir piques* n'est pas français. (V.) — La phrase est françoise, mais *voir piques* n'est point agréable. (P.)

⁴ *Le front désarmé* se rapporte à *sans voir* ; de sorte que la véritable construction est, *sans lui voir le front désarmé* ; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à savoir si un général doit parler à un autre général de son regard terrible. (V.)

⁵ C'est ce qu'on doit dire de Pompée, mais c'est ce que Pompée ne doit pas dire de lui : c'est une parenthèse du poète. Jamais un général d'armée ne se vante ainsi, et ne s'appelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes : c'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter. (V.)

⁶ On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès ; on n'emporte point un succès. C'est un barbarisme. (V.)

⁷ *Je vois à voir*, répétition qu'il faut éviter. (V.)

Ah ! si je vous pouvois rendre à la république,
 Que je croirois lui faire un présent magnifique !
 Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
 Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
 Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
 D'y conclure un accord d'une telle importance !
 Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?
 Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine :
 Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
 Souffrez que je réponde à vos civilités¹.
 Vous ne me donnez rien par cette haute estime
 Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime².
 La victoire attachée à vos premiers exploits,
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
 Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
 Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
 L'assiette du pays et la faveur des lieux³,

¹ Il eût été mieux que Sertorius eût répondu aux civilités de Pompée sans le dire ; cela donne à son discours un air apprêté et contraint. Il annonce qu'il veut faire un compliment ; un tel compliment doit être sans appareil, afin qu'il paraisse plus naturel et plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistants pour faire un compliment. (V.)

² *Degré sublime*, expression faible et impropre employée pour la rime. (V.)

³ Je ne peux m'empêcher de remarquer ici qu'on trouve dans plusieurs livres, et surtout dans l'*Histoire du Théâtre*, que le vicomte de Turenne, à la représentation de *Sertorius*, s'écria : *Où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'art de la guerre ?* Ce conte est ridicule. Corneille eût très mal fait d'entrer dans les détails de cet art ; il fait dire en général à Sertorius ce que ce Romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain que Pompée. Il n'y a pas là de quoi étonner un Turenne. Les généraux de Charles-Quint et de François Ier pouvaient, en effet, s'étonner que Machiavel, secrétaire de Florence, donnât des règles excellentes de tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui ; c'est alors qu'en pouvait dire : *Où Machiavel a-t-il appris l'art de la guerre ?* Mais si le vicomte de Turenne en avait dit autant sur un ou deux vers

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.

Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'alloibler son empire;
Et, si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main¹,
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer².

de Corneille, qui n'enseignent point la tactique, et qui ne doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérilité dont il était incapable. On pouvait plus justement dire que Corneille parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers :

Lorsque deux factions divisent un empire, etc.

Elle est encore plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs, incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne connaissant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les rois et les ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'Auguste dans *Cinna*, et de la conversation de Sertorius et de Pompée! C'est là que Corneille est bien grand; et la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique le rend encore plus grand, et est le plus bel éloge de la poésie. (V.)

¹ On se servait encore de piques en France lorsqu'on représenta *Sertorius*, et cette expression était plus noble qu'aujourd'hui. (V.)

² Ce vers n'a pas un sens net. On ne sait si l'intention de l'auteur est, si vous voulez m'expliquer mes leçons jusqu'à ce que vous m'appreniez à les mettre en pratique; mais faire dessein de les expliquer

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine ;
Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu

Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour m'en contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités :
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise ;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
Et je garde avec vous la même liberté
- Que si votre Sylla n'avoit jamais été.

Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre ?
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû.
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves¹ ;
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine :
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais s'ils vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république :

jusqu'à m'avoir appris est un contre-sens en toute langue. *Faire dessein* est un barbarisme. (V.)

¹ On est chef de parti, on n'est pas chef d'une guerre. Le mot est trop impropre. (V.)

² *Traîner des cœurs* peut se dire. Racine a dit :

Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi.

Mais cet *après soi* ou *après lui* est absolument nécessaire.

Entrainant après lui tous les cœurs des soldats. (V.)

Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras;
Et souvent l'un parolt ce que l'autre n'est pas¹.

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste².
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur³ :
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir⁴.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

¹ Ces expressions sont trop négligées : et comment un bras peut-il paraître différent d'une ame ? La plupart des fautes de langage sont au fond des défauts de justesse. (V.)

² *Soutiendra* n'est pas le mot propre ; on entretient un reste de divisions, on les samente, etc. ; on soutient un parti, une cause, une préention : mais c'est un très léger défaut dans un aussi beau discours que celui de Pompée.

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire...
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus, etc.

Quelle vérité dans ces vers ! et quelle force dans leur simplicité ! point d'épithète, rien de superflu ; c'est la raison en vers. (V.)

³ *Un bonheur qui forme des projets* est trop impropre. (V.)

⁴ On peut animer tout dans la poésie ; mais, dans une conférence sans passion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu : peut-être cette expression porte encore plus l'empreinte d'une négligence qui échappe que d'une figure qu'on recherche. (V.)

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre ;
 Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
 Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
 Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
 Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
 Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
 Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
 Que de la liberté vous feriez votre gloire,
 Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux ;
 Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
 Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
 La main qui les opprime, et que vous soutenez,
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage¹.

POMPEE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
 Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
 Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
 Les titres différents ne font rien à la chose ;
 Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;

¹ Ce mot *tâter*, qui par lui-même est familier, et même ignoble, fait ici un très bel effet ; car, comme on l'a déjà remarqué, il n'y a guère de mot qui, étant heureusement placé, ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de Sertorius est un des plus beaux morceaux de Corneille ; et le reste de la scène en est digne, à quelques négligences près. Ces vers :

Et votre empire en est d'autant plus dangereux, etc.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis, etc.

sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* et des *Horaces*. (V.)

Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.

Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE..

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis,
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État ¹ ?

¹ Voilà encore un des plus beaux endroits de Corneille : il y a de la force, de la grandeur, de la vérité, et même il est supérieurement écrit, à quelques négligences, à quelques familiarités près, comme *le tyran est bas, donner cette joie, ouvrir tous ses bras*. Mais quand une expres-

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
 Que ses proscriptions comblent de funérailles;
 Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau :
 Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
 Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
 Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
 Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas :
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
 Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie;
 Et nous épargnerons ces flots de sang romain
 Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
 N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
 Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
 Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
 Je prétends un peu plus : mais dans cette union
 De votre lieutenant m'envierez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée ;
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;
 Ils n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est :

sion familière et commune est bien placée et fait un contraste, alors elle tient presque du sublime ; tel est ce vers :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot *enclos*, qui ailleurs est si commun et même bas, s'ennoblit ici, et fait un très beau contraste avec ce vers admirable :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. (V.)

1 Il faut éviter ces expressions triviales *que c'est*, qui n'est pas français, et *ce que c'est*, qui, étant plus régulier, est dur à l'oreille et du style de conversation. (V.)

De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plait.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème ;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa déflance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié !...

POMPÉE.

Hélas ! ce mot me tue, et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher² ;
Mon cœur frémit encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses³ :
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux ! dieux ! qu'entends-je ! Et qui, seigneur ?

¹ Cette transition ne me paraît pas assez ménagée. Je crois que Sertorius devait, dans l'énumération des cruautés de Sylla, compter celle d'avoir forcé Pompée à répudier sa femme. (V.)

² *J'aimais mon Aristie* ne nous paroît ni trivial, ni comique surtout ; nous n'y voyons qu'une expression simple ou naïve, qui, employée à propos, ne seroit pas déplacée dans le sujet le plus noble. Il y a loin du naïf, du familier même, au trivial ; et ce qui n'est que simple n'est pas toujours comique. (P.)

³ Sertorius ne doit point dire *qu'il est une ame généreuse* : il doit le laisser entendre : c'est le défaut de tous les héros de Corneille de se vanter toujours. (V.)

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous ?

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance :
 N'imites point Sylla par cette violence ;
 Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
 De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encor à vous. Venez, venez, madame,
 Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
 Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
 La force qu'on vous fait pour me donner la main ¹.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel !

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,

¹ *La force qu'on vous fait* est un barbarisme : on dit *prendre à force*, *faire force de rames*, *de voiles*, *céder à la force*, *employer la force* : mais non *faire force à quelqu'un*. Le terme propre est *faire violence* ou *forcer*. Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous un aspect bien défavorable ; c'est l'aventure la plus honteuse de sa vie : il a répudié Antistia, qu'il aimait, et a épousé Émilie, la petite-fille de Sylla, pour faire sa cour à ce tyran : cette bassesse était d'autant plus honteuse, qu'Émilie était grosse de son premier mari quand Pompée l'épousa par un double divorce. Pompée avoue ici sa honte à Sertorius et à sa première femme : il ne paraît que comme un esclave de Sylla, qui craint de déplaire à son maître ; dans cette position, quelque chose qu'il dise où qu'il fasse, il est impossible de s'intéresser à lui. On prend un intérêt médiocre à Sertorius amoureux. Viriate est peut-être le premier personnage de la pièce ; mais quiconque n'étalera que de la politique n'excitera jamais les grands mouvements, qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit, dans le *Boléana*, que Boileau n'aimait pas cette fameuse conférence de Sertorius et de Pompée. On prétend que Boileau disait que cette scène n'était ni dans la raison, ni dans la nature, et qu'il était ridicule que Pompée vint redemander sa femme à Sertorius, tandis qu'il en avait une autre de la main de Sylla. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué ; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits et sublimes de cette scène ; il savait trop bien que le goût consiste à savoir adoucir les beautés au milieu des défauts. (V.) — Le *Boléana* est un livre assez méprisé, qui n'a jamais eu d'autorité chez les littérateurs instruits. (P.)

Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle.
Reprenez votre bien ; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II ¹.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible?...

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible ;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour²,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais, si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine ;
Je ne la suis pas même ; et je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue ;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer ?
Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaitre³ ;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant

¹ Après une scène de politique, il n'est guère possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés ; il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre : et toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de Corneille d'être touchantes. Il paraît qu'il a senti ce défaut, puisque Sertorius et Pompée ont parlé d'Aristie à la fin de la scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion. (V.)

² Ces vers et les suivants sont un peu du haut comique, et ôtent à la femme de Pompée toute sa dignité. (V.)

³ Ce feu qui cherche le feu de Pompée, ce courroux qui *trébuche* ; en un mot, cette scène entre un mari et une femme ne passerait pas aujourd'hui. (V.)

Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur ?

POMPÉE.

Si je vous aime !¹

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux :
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius² ;
Je suis au grand Pompée ; et, puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez ;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas ! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Émilie³.

Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements ;
C'est vous que je veux croire ; et Pompée infidèle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle ;
Il l'affermir pour moi. Venez, Sertorius,

¹ Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que Pompée essaie de mettre dans sa réponse à sa femme. S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de Sylla ; et Pompée ainsi avili ne peut plus intéresser les spectateurs, comme on vient de le faire voir. Aristie plaît encore moins, en ne paraissant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari, s'il ne veut pas d'elle. Ce sont là des intérêts qui n'ont rien de grand ni d'attendrissant. (V.)

² Il n'y a personne qui puisse souffrir cet apprêt, ces refrains, ces jeux d'esprit compassés. Cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chants royaux, ballades, virelais ; amusements que jamais ni les Grecs ni les Romains ne connurent, excepté dans les vers phaléuques, qui étaient une espèce de poésie molle et efféminée, où les refrains étaient admis, et quelquefois aussi dans l'épigramme :

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim. (V.)

³ Cela serait à sa place dans une pastorale ; mais dans une tragédie !...

(V.)

Il me rend toute à vous par ce muet refus.
 Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée ;
 Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée :
 Il le verra sans peine, et cette dureté
 Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage,
 Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage ¹.
 Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
 Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas ;
 Demeurez en état d'être toujours ma femme,
 Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
 Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé ;
 Son règne passera, s'il n'est déjà passé ;
 Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre ;
 Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
 Ne vous jetez donc point, madame, en d'autre bras ² ;
 Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
 Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

¹ *Ce qu'il fait d'injure* est un barbarisme ; mais *je vous aime, et ne puis davantage*, déshonore entièrement Pompée. Le vainqueur de Mithridate ne devait pas s'avilir jusque-là. (V.)

² Corneille a été trop souvent un peintre trop exact des mœurs de l'antiquité. La scène, dans *Sertorius*, entre Pompée et Aristie est admirable pour un homme qui sait se transporter au temps de Pompée ; mais elle ne paroît pas vraisemblable au plus grand nombre des spectateurs, qui ne peuvent comprendre qu'un mari dise à sa femme :

Non, ne vous jetez point, madame, en d'autres bras.

.....

Pompée, pour prouver à son ancienne épouse que la nouvelle qu'il vient de prendre reste toujours attachée à son premier époux, s'exprime ainsi :

Elle porte en ses flancs.

A ces mots, qui étonnent un spectateur peu instruit des mœurs romaines, Aristie fait cette réponse non moins étonnante pour lui :

Rendez-le-moi, seigneur.....

Pour sentir la beauté de cette réponse, il faudroit presque être un ancien Romain. Le tableau est ressemblant, mais il l'est trop : il est des occasions où une ressemblance exacte ne convient pas. (L. RACINE.)

ARISTIE.

Mais quoi ! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre ?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret,
 Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
 Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
 Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache ;
 Elle porte en ses flancs le fruit de cet amour ¹,
 Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ;
 Et, dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
 N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
 Tandis que, tout entière à son cher Glabrien,
 Elle paroit ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
 Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte ².

J'aimai votre tendresse et vos empressements :
 Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
 Et tout me sera doux, si ma trame coupée
 Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
 Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
 Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
 J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
 Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
 Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui,
 Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
 Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ;
 Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :
 Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
 Mais pour venger ma gloire il me faut un époux ³,

¹ Ce détail domestique, cette confidence de Pompée, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, et qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée et de Sertorius justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, et tantôt le laissait travailler lui-même. (V.)

² C'est le lutin qui fit ce vers-là ; mais ce n'est pas lui qui fit pour elles de ma sorte :

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte. (V.)

³ Une femme qui dit que, pour la venger, il lui faut un mari, dit

Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE.

Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée ¹.
 Peut-être touchons-nous au moment désiré
 Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
 Ayez plus de courage et moins d'impatience ²;
 Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
 Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?
 Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
 Mon tyran impuni, ma rivale à ma place,
 Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
 Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame ³ ?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme ⁴,
 La ramener chez vous avec vos légions,
 Et rendre un heureux calme à nos divisions ⁵.

une étrange chose. Corneille l'a bien senti en relevant cet aveu par ces mots, *il m'en faut un illustre*; et ce n'est peut-être pas encore assez.

(V.)

1 Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée,

est un vers d'églogue; et entre un mari et une femme, il est au-dessous de l'églogue. (V.)

2 C'est, au contraire, c'est Aristie qui doit dire à Pompée, *ayez plus de courage*: c'est lui seul qui en manque ici. (V.)

3 Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits. (V.)

4 On ne suit point un exil, on suit une exilée. (V.)

5 On rend le calme à un peuple agité et divisé, on ne rend point le calme à une division; cela est impropre et forme un contre-sens: on fait succéder le calme au trouble, à l'orage; l'union, la concorde, à la division. Corneille, dans ses vingt dernières pièces *, ne se sert presque jamais du mot propre, ne parle presque jamais français, et surtout n'est jamais intéressant: et cela, tandis que la langue se perfectionnait sous la plume de tant de beaux génies du grand siècle; tandis que Racine

* Exagération impardonnable. Ce n'est point là juger Corneille, c'est le diffamer. (P.)

Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée!
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? qu'osera son courroux ?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître¹,
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui ;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna, qui l'a joint, saura que vous en dire².
Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin ;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence³.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme ;
Moi, qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?
Non, non, si vous m'aimez comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souviene,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.

parlait au cœur avec tant de chaleur, de noblesse, d'élégance, et dans un langage si pur. (V.)

¹ Pour que ce vers fût français, il faudrait *ce n'est pas être affranchi que le paroître*. (V.)

² Ce vers familier, et la dissertation politique de Pompée avec sa femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal vice est dans le sujet ; et je crois qu'il était impossible de mettre de la chaleur dans cette pièce. (V.)

³ *Le peu de déférence qui est jaloux du pouvoir, et qui sert en apparence*, est un galimatias qui n'est pas français. (V.)

Me voulez-vous, seigneur ? ne me voulez-vous pas¹ ?
 Parlez : que votre choix règle ma destinée,
 Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
 Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté :
 Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
 Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève ;
 Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
 Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes² ;
 Comme elle fermera la porte à tout accord,
 Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
 Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
 Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne ;
 Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
 Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
 D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance ;
 Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
 Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;
 Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie,
 D'imprimer du respect à toute l'Italie,
 De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
 Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
 Surtout ce privilège acquis aux grandes ames,
 De changer à leur gré de maris et de femmes,
 Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
 Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

¹ C'est un vers de comédie qui avilit tout ; et ce vers est le précis de toute la scène. (V.)

² *La vôtre*, etc., est un vers de *Nicomède*, qui est bien plus à sa place dans *Nicomède* qu'ici, parcequ'il sied mieux à Nicomède de braver son frère qu'à Pompée de braver sa femme. (V.)

POMPÉE.

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure ¹...

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPEE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.

Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme?

Que par un autre hymen vous me déshonorez?

Me punissent les dieux que vous avez jurés,

Si, passé ce moment, et hors de votre vue,

Je vous garde une foi que vous avez rompue ²!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPEE.

Éteindre un tel amour ³!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaitre.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

¹ Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répète ce qu'on a déjà dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire. (V.)

² Il faudrait au moins qu'elle fût sûre d'épouser Sertorius pour parler ainsi. (V.)

³ Si Pompée est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer d'Aristie; et s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer. (V.)

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais¹ !

¹ *Pour jamais* est bien plus fort que *pour tout jamais*. Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent, dans Corneille, d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amants ; il n'en fait point entre un mari et une femme qui ne sont pas dans une situation assez douloureuse. Il était impossible de faire d'un tel sujet une véritable tragédie. Les demi-passions ne réussissent jamais à la longue ; et les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La seule scène de Sertorius et de Pompée suffisait alors à une nation qui sortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on pût comparer à ce morceau sublime, et on pardonnait à tout le reste en faveur de ces beautés qui n'appartenaient, dans le monde entier, qu'à Corneille. (V.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I'.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose;
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

¹ Cette scène de Sertorius avec une confidente a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très froides dans la tragédie, à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici Sertorius demande simplement des nouvelles; il veut savoir où vont les sentiments de Viriate, quoique des sentiments n'aillent point. Thamire semble un peu le railler, en lui disant que Perpenna, offert par lui, *fléchira* le dédain de la reine: et Sertorius répond qu'il a pour elle un *violent* respect. Cela n'est pas fort tragique. (V.)

THAMIRE.

Oui : mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?
Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise ?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre ;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement ¹.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire :
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions ;
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah ! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme ² :

¹ Avonons que Sertorius et cette suivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent *respect* que l'aspect de Viriate fait régner sur les plus doux vœux de Sertorius, ce peu de *respects* qui ressemblent aux *respects* de Sertorius, ce *respect* qui ne sait que trouver des raisons pour un autre, et cette suivante qui préférerait un peu d'emportement aux plus humbles devoirs d'un accablement ! enfin l'autre qui lui réplique qu'il n'en est rien parti capable de lui nuire, et qu'un soupir échappé ne pût détruire ! Ce n'est pas le lutin qui a fait de tels vers. (V.)

² Ce vers a quelque chose de comique ; aussi est-il excellent dans la bouche du Tartufe, qui dit :

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Mais il n'est pas permis à Sertorius de parler comme le Tartufe. (V.)

J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé¹ :
 Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
 J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
 Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma faiblesse;
 Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
 M'ont mis en un état à me faire pitié.
 Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
 Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
 Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
 Mais je vois son esprit fortement irrité;
 Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
 Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
 N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
 C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien,
 La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
 Et gardez-vous surtout qu'elle ne m'en soupçonne².

¹ Ce vers prouve encore que ceux qui ont dit que Corneille dédaignait de faire parler d'amour ses héros se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de Sertorius, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplaît plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, et moins on attache. Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux desirs, et qui entend des raisons et non pas des soupirs! Et cette suivante qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire, et qui serait un meilleur truchement! Non, jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure; je dois et je veux la publier, parceque je déteste le mauvais autant que j'idolâtre le bon. (V.)

² *Profitez de mes avis, mais ne me nommez pas*; discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie! Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre, souvent ignorant, grossier et tumultueux, trois cents vers, pour les cinq sous qu'on payait alors. Non, il faut bien plutôt ne donner que deux cents beaux vers par acte que trois cents mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poésie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressés, gênés, nécessairement tumultueux; peut-être c'est encore un mal qu'on donne des spectacles tous les jours; s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs :

Voluptates commendat rarior usus. (V.)

SCÈNE II¹.

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, seigneur ?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame ;
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu ?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu² ;

¹ Cette scène remplie d'ironie et de coquetterie semble bien peu convenable à Sertorius et à Viriate. Les vers en paraissent aussi contrainte que les sentiments. Mais quand on voit ensuite Sertorius qui dit qu'il aime *malgré ses cheveux gris*, et qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait *que deux ou trois soupirs*, Sertorius paraît trop petit. Virate d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes choses qu'Aristie a dites à Pompée. L'une dit : *Me voulez-vous ? ne me voulez-vous pas ?* l'autre dit : *M'aimez-vous ?* L'une veut que Pompée lui rende sa main ; l'autre, que Sertorius lui donne sa main. Pompée a parlé politique à sa femme ; Sertorius parle politique à sa maîtresse. Viriate lui dit : *Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse.* L'un et l'autre s'épuisent en raisonnements. Enfin Viriate finit cette scène en disant :

Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

C'est parler à Sertorius, dont elle dépend, comme si elle parlait à son domestique ; et ce *n'aime point qu'on raisonne* est d'un comique qui n'est pas supportable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à sa place. (V.)

² *Obéir sans remise, une offre en l'air, assurer des nœuds, une frénésie poussée au dernier éclat.* Quels vers ! quelles expressions ! Et de

Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée
 Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
 Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
 De l'un et l'autre hymen nous n'assurons les nœuds ;
 Dût se rompre la trêve, et dût la jalousie
 Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
 Et quand l'obéissance a de l'exactitude ²,
 Elle voit que sa gloire est dans la promptitude,

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
 Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
 D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie :
 Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
 Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
 Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
 Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

petits écoliers oseront me reprocher d'être trop sévère. (V.) — Ces écoliers dont Voltaire parle avec indignation, et qu'il eût affligés davantage en n'en parlant pas, étoient les écrivains à la semaine, qui, lorsque cet ouvrage parut, s'érigèrent tous en vengeurs de Corneille, moins par zèle pour sa mémoire, que pour outrager Voltaire. Aucun d'eux n'eût été capable de faire une seule des excellentes remarques dispersées dans ce commentaire ; mais ils relevèrent avec arrogance celles où Voltaire a pu se tromper, tandis qu'ils se récrioient d'admiration même sur les défauts les plus évidents de Corneille. Si l'on en croyoit ces critiques, *Théodore*, *Pertharite*, *Attila* même étoient des ouvrages où le génie de ce grand homme se montrait encore tout entier, et très supérieurs aux meilleures tragédies de Voltaire, qui ne les avoit décriés que par jalousie. Tel étoit le zèle de ces messieurs pour la gloire d'un mort qu'ils auroient outragé pendant sa vie. Mais d'où venoit leur emportement contre Voltaire ! Du sentiment de leur médiocrité, qui les avertissoit de son mépris. (P.)

² Une obéissance qui a de l'exactitude ! (V.)

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix ¹ :
J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie..

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival ² ?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine !
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez ³.

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds ⁴.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre :
Mais je ne puis vous voir entre les bras d'un autre ;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.

¹ Il n'y a guère dans toutes ces scènes d'expression qui soit juste ; mais le pis est que les sentiments sont encore moins naturels. Un vieux factieux tel que Sertorius doit-il dire à une femme qu'il *montra en faveur du choix qu'elle fera d'un autre* ! (V.)

² Ce n'est pas parler français, c'est coudre ensemble, pour rimer, des paroles qui ne signifient rien ; car que peut signifier *un retour inégal* ! Que d'obscurités ! que de barbarismes entassés ! et quelle froideur ! (V.)

³ Il n'y a point de vers plus comique. (V.)

⁴ Jamais le ridicule excessif des intrigues amoureuses de nos héros de théâtre n'a paru plus sensiblement que dans ce couplet, où ce vieux militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de sa Viriate qu'il n'aime guère. Il s'en est défendu à *voir ses cheveux gris* ; mais sa passion ne s'est pas *vue alentie*, quoiqu'il se fût figuré que de tels déplaisirs ne lui coûteraient que deux ou trois soupirs ; il envisageait l'estime de ce chef magnanime. (V.)

Bien qu'un si digne objet le rendit excusable,
 J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable ;
 J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
 Et me suis répondu longtemps de vos mépris.
 Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
 Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée ;
 Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
 Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
 J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie :
 Non que ma passion s'en soit vue alentie ;
 Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
 De tout sacrifier pour le commun bonheur.
 L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées ;
 Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
 Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
 Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs ;
 Et pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
 Et d'ami généreux et de chef magnanime :
 Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
 Que je me promettois bien plus que je ne puis.
 Je me rends donc, madame ; ordonnez de ma vie :
 Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
 Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
 Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr ¹ ;
 Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
 Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
 Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous ;
 Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux ;
 Mais je veux un héros, qui par son hyménée
 Sache élever si haut le trône où je suis née,

¹ Aristie a dit à Pompée : *Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour* ; et Viriate dit à Sertorius qu'elle ne sait que c'est d'aimer ni de haïr. Dès qu'elle ne sait que c'est ou ce que c'est, elle n'a qu'un intérêt de politique, par conséquent elle est froide. Cependant elle dit, le moment d'après, *m'aimez-vous ?* Ne devrait-elle pas lui dire : *L'amour n'est pas fait pour nous, l'intérêt de l'État, le vôtre, celui de ma grandeur, doivent présider à notre hyménée !*

Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.

Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher Fival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.

Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous ?

SERTORIUS.

Oserai-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur ; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire ¹,
Et qui se rempliroit de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité !
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire ;
Que votre grand projet est celui de régner ?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner ?

SERTORIUS.

Ah ! madame, est-il temps que cette grace éclate ?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter ;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage :
Des amis d'Aristie assurons le secours
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir

¹ Autre but que de se satisfaire donne une idée qui est un peu comique, et qui assurément ne convient pas à la tragédie. (V.)

De cette impression qui peut nous l'acquérir.
 Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes ?
 Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes ?
 Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ¹ ?
 Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
 J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie !
 Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
 Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !
 Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
 Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :
 Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
 Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
 Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
 La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ;
 Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
 Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers ;
 Il est beau d'étaler cette prérogative
 Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive ;
 Et de voir envier aux peuples abattus
 Ce respect que le sort garde pour les vertus.

Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
 Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
 Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
 Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
 Cet ordre surprenant fornera sur nos têtes ².
 Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
 Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
 Rome nous donnera sans eux assez de peine,
 Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine ;
 Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,

¹ Voilà enfin des sentiments dignes d'une reine et d'une ennemie de Rome. Voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius, avec un peu de correction. Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvre. (V.)

² Un ordre surprenant qui forme des tempêtes sur des têtes ! (V.)

A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avouerais plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire ¹,
Un courroux implacable, un orgueil endurci ;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici,
Qu'ai-je à faire dans Rome ? et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir ².

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'aurent qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux ³ :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.

¹ Prendre une haine ! aspirer à une haine ! un orgueil endurci ! et c'est par là qu'on veut l'arrêter ici ! (V.)

² Vaincre assez pour revoir Rome ! (V.) — Ce n'étoit, en effet, que par des victoires réitérées que les compagnons de Sertorius pouvoient se flatter de revoir leur patrie, et nous ne voyons pas ce que Voltaire peut reprocher à cette expression. (P.)

³ Attirer la fierté des vœux ; c'est encore une de ces expressions impropres et sans justesse. Un hymen qui ne peut trouver d'amorces au milieu d'une ville ! des attrait où l'on n'est roi qu'un an ! Quand on examine de près cette foule innombrable de fautes, on est effrayé. (V.)

Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
 Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;
 Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
 Prenez le diadème, et laissez-la servir.
 Il est beau de tenter des choses inouïes,
 Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
 Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi ;
 Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
 C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
 Madame, et sans besoin faire des mécontents !
 Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtemps.
 Une victoire ou deux jointes à quelque adresse....

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse¹,
 Seigneur. Mais, après tout, il faut le confesser,
 Tant de précaution commence à me lasser.
 Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
 Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
 Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur ; mais mon inquiétude
 Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :
 Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
 Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III².

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, à Aufide.

Dieux ! qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

¹ Nous avons déjà remarqué ce vers. (*Voyez le commencement de cette scène.*) (V.)

² Cette scène paraît encore moins digne de la tragédie que les précédentes. Perpenna et Sertorius ne s'entendent point : l'un dit, *Je par-*

AUFIDE, à Perpenna.

Lui-même a quelque chose en l'âme qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace;

Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre.
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.

lais de Sylla; l'autre, Je parlais de la reine. Ces petites méprises ne sont permises que dans la comédie. Il est vrai que cette scène est toute comique: Quelque chose qui le gêne. Savez-vous ce qu'on dit? L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte? Je me suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute. Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien... Tout le reste est écrit de ce style. (V.)

Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran ?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits :

Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix ;

Et je vous demandois quel bruit fait par la ville¹

De Pompée et de moi l'entretien inutile

Vous le saurez, Aufide ?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,

Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user ;

J'en crains parmi le peuple un insolent murmure :

Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,

Que vous seul refusez les douceurs de la paix,

¹ *Quel bruit fait par la ville* est du style de la comédie, comme on le sent assez. Mais ce que Sertorius fait trop sentir, c'est qu'en effet la conférence qu'il a eue avec Pompée n'a rien produit dans la pièce. Ce n'est, comme on l'a déjà dit, qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette entrevue avait fait naître la conspiration de Perpenna, ou quelque autre intrigue intéressante et terrible, elle eût été une beauté tragique, au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue. Remarquez que cette tragédie est un tissu de conversations souvent très embrouillées, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là naît la froideur qui produit l'ennui. (V.)

² *Les gens de la suite de Pompée qui en ont su mal user ; le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle grossisse ; une pourpre qui agit ; l'erreur qui s'épand jusqu'en nos garnisons ; des gens comme vous deux et moi ; Sylla qui prend cette mesure de rendre l'impunité fort sûre ; la reine qui est d'une humeur si fière :* ce sont là des expressions peu convenables et bien vicieuses ; mais le plus grand vice, encore une fois, c'est le manque d'intérêt ; et ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des demi-desseins, des demi-passions et des demi-volontés. Sertorius conseille à Perpenna d'épouser la reine des Illyriens, qui rendra ses volontés bien plus tôt satisfaites ; après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique. (V.)

Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave¹ agira sous ses lois;
Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi²,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure³
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,

¹ *La pourpre esclave* est une de ces expressions de génie dont on ne trouve d'exemples que chez les poètes vraiment inspirés; elle eût mérité que Voltaire en fît la remarque (P.)

² *Des gens comme vous deux!* (V.)

³ Un homme d'État prend des mesures; un ouvrier, un maçon, un tailleur, un cordonnier, prennent une mesure. (V.) — Parmi les mesures que prend un homme d'État pour arriver à son but, ne peut-il pas en être une sur laquelle il compte beaucoup plus que sur les autres? Alors ne diroit-il pas très bien, *au singulier*, j'ai pris cette mesure, parcequ'elle m'a paru devoir me conduire infailliblement au succès? On dit, il est vrai, d'un tailleur et d'un cordonnier, qu'ils prennent mesure, mais non qu'ils prennent une mesure. La différence paroît très petite, mais n'en est pas moins réelle. (P.)

Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine :
Exclu du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus ?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire ?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole ?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime ; et vous la donne encor malgré mon feu ;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu ;
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines ;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Illegètes¹,
Rendroient vos volontés bien plus tôt satisfaites ;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

¹ On ne s'attendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Illegètes. Rien n'est plus froid que de pareilles propositions ; et, dans une tragédie, le froid est encore plus insupportable que le comique déplacé et que les fautes de langage. (V.)

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir !

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne ?

Vous savez les raisons de cet attachement,

Je vous en ai tantôt parlé confidemment ;

Je vous en fais encor la même confidence.

Faites à votre amour un peu de violence ;

J'ai triomphé du mien, j'y suis encor tout prêt :

Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,

Faut-il pousser à bout une reine obstinée,

Qui veut faire à son choix toute sa destinée,

Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,

Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire ?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire :

Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,

Dès demain elle traite avec nos ennemis.

Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure ;

Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.

Voyez quel prompt remède on y peut apporter,

Et quel fruit nous aurons de la violenter ¹.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne :

Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point ; dût m'en coûter le jour,

Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.

Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu ;

¹ *Un fruit de violenter* est un barbarisme et un solécisme. (V.)

J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître;
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Eh bien ! je lui dirai ?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son ame
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée !

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin ¹.

SCÈNE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles ² ;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ³ ?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose,

¹ La scène commence par un général de l'armée romaine, qui dit qu'il a reconduit le grand Pompée jusqu'à la porte, et finit par un autre général qui dit : *Allons souper !* (V.)

² Du comique encore, et de l'ironie, et dans un subalterne ! (V.)

³ *Des services qu'un espoir hasarde, et un amour qu'on garde !* (V.)

Pour se faire obéir promettent peu de chose ;
 Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
 Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
 Vous ne me dites rien ? Apprenez-moi de grace,
 Comment vous résolvez que le festin se passe ?
 Dissimulerez-vous ce manquement de foi ?
 Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi ¹.

¹ Il peut aussi bien se résoudre dans l'endroit où il parle. (V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I¹.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous, à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, et moi, vous affaiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.

On m'a volé Pompée; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe ou l'égale :
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'ame a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.

¹ Que veulent Aristie et Viriate! qu'ont-elles à se dire! Elles se parlent pour se parler : c'est une dame qui rend visite à une autre, elles font la conversation ; et cela est si vrai, que Viriate répète à la femme de Pompée tout ce qu'elle a déjà dit de Sertorius. La règle est qu'aucun personnage ne doit paraître sur la scène sans nécessité : ce n'est pas encore assez, il faut que cette nécessité soit intéressante. Ces dialogues inutiles sont ce qu'on appelle du remplissage. Il est presque impossible de faire une tragédie exempte de ce défaut. L'usage a voulu que les actes eussent une longueur à peu près égale. Le public, encore grossier, se croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de spectacle pour son argent. Les chœurs des anciens étaient absolument ignorés, et, dans ces malheureux jeux de paume, où de mauvais farceurs étaient accoutumés à déclamer les farces de Hardi et de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ses cinq sous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous sommes sortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule usage. (V.)

J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
 Pareille aversion et contraire fierté.
 Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
 Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
 Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
 Vous allez du parti séparer votre État.

Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
 J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
 Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
 Quand je lui veux partout faire des ennemis.
 Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
 Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre ;
 Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
 Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
 Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
 Tous les ressentiments de ma place usurpée ;
 Et, comme son amour eut peine à me trahir,
 J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
 Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
 Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.

J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
 Pour sauver mes États d'un pouvoir tyrannique ;
 Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui
 Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui.
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre¹ ;
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
 Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
 Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
 Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
 Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,

¹ Ces particularités ont déjà été annoncées dès le premier acte. Viriate fait, au cinquième, une nouvelle exposition. Rien ne fait mieux voir qu'elle n'a rien à dire : point de passion, point d'intrigue dans Viriate, nul changement d'état. (V.)

Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
 Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
 Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
 Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
 Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
 Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
 Ce glorieux hymen qu'il me faut espérer :
 Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
 Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
 Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
 Si je hasarde trop de m'être déclarée,
 J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
 Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,
 Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
 Mes peuples aguerris sous votre discipline
 N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
 Et ce sont des Romains dont l'unique souci
 Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
 Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
 Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
 Un exemple si grand dignement soutenu
 Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

¹ Comme Pompée et Sertorius ont eu un entretien qui n'a rien produit, Aristie et Viriate ont ici un entretien non moins inutile, mais plus froid. Viriate conte à Aristie l'histoire de Sertorius, qu'elle a déjà contée à d'autres dans les actes précédents. Les fautes principales de langage sont, *daigner pencher sa main*, pour dire *abaisser sa main* ; *consent l'hyménée*, au lieu de *consent à l'hyménée* ; *s'il n'a tout son*

SCÈNE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère ;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi¹.

ARISTIE lit.

« Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
« Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
« Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
« Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
« Il s'est en plein sénat démis de sa puissance ;
« Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
« Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
« Et la triste Émilie est morte en accouchant.
« Sylla même consent, pour calmer tant de haines,

*éclat, pour s'il ne s'effectue pas ; un reste d'autre espoir ; la paix qui
ouvre trop les portes de Rome ; Rome qui domine au cœur ; l'ordre
qu'un grand effet demande, et qui arrête Pompée à le donner.*

Si le terme est impropre et le tour vicieux,
En vain vous m'étalez une scène savante.

Mais ici la scène n'est point savante, et les termes sont très impropres, les tours sont très vicieux. (V.)

¹ La nouvelle, arrivée de Rome, que Sylla quitte la dictature, qu'Émilie est morte en accouchant, et que Pompée peut reprendre sa femme, n'a rien qui soit digne de la tragédie ; elle avilit le grand Pompée, qui n'ose se marier et se remarier qu'avec la permission de Sylla : de plus, cette nouvelle n'est qu'un événement qui ne naît point de l'intrigue et du fond du sujet. Ce n'est pas comme dans *Bajazet* :

Viens, j'ai reçu cet ordre, il faut l'intimider. (V.)

— La nouvelle de l'abdication de Sylla n'est rien moins qu'indifférente dans la pièce, telle que l'auteur l'a conçue. Cette nouvelle pouvait changer les destinées du monde. (P.)

« Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
 « Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
 « En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.

« QUINTUS ARISTIUS. »

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !
 Ce bonheur comme à toi me parolt incroyable.
 Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
 De la part de Sylla chargé de lui remettre
 Sur ce grand changement une pareille lettre,
 A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer ¹.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ?
 Que dit-il ? que fait-il ?

ARCAS.

Par votre expérience

Vous pouvez bien juger de son impatience ;
 Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour
 Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
 L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
 L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende ².

¹ Ce *j'ai su* fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art et de savoir-faire à rencontrer Pompée : *j'ai su vaincre et régner*, parceque ce sont deux choses très difficiles.

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
 Des plus mortels venins prévenir la furie...
 J'ai su lui préparer des craintes et des veilles...
 J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot *savoir* est bien placé dans tous ces exemples : il indique la peine qu'on a prise. Mais *j'ai su rencontrer un homme en chemin* est ridicule. Tous les mauvais poètes ont imité cette faute. (V.)

² Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible ; tournez-le en prose : *Son transport d'amour qui le rappelle ne lui permet pas d'achever son retour, et l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp*. Un pareil langage est-il supportable ! Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables et si fréquentes. Un domestique qui apporte une lettre et des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. Aristie, qui n'a

Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
Madame; vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter :
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadème,
Si contre cet amour...

SCÈNE III¹.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE..

Ah, madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,

Thamire? et d'où te vient ce visage abattu²?

Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,

Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius...

produit dans la pièce aucun événement, apprend par un exprès que la seconde femme de Pompée est *morte en couches*. Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à Pompée, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande Aristote; c'est un fait historique altéré mis en dialogues. (V.)

¹ L'assassinat de Sertorius, qui devait faire un grand effet, n'en fait aucun; la raison en est que ce qui n'est point préparé avec terreur n'en peut point causer: le spectateur y prend d'autant moins d'intérêt que Viriate elle-même ne s'en occupe presque pas; elle ne songe qu'à elle; elle dit qu'on veut disposer d'elle et de son trône. (V.)

² Qu'as-tu! d'où te vient ce visage! cet illustre bras! (V.)

VIRIATE.

N'achèveras-tu point ?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus, ô ciel ! Qui te l'a dit, Thamire ?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire ;
 Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
 Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
 Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
 Émouvoir les soldats et le peuple imbécile ;
 Et Perpenna par eux proclamé général
 Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
 Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose ;
 C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir ;
 Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.

Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
 N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes ¹ ;
 Ce sont amusements que dédaigne aisément
 Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment ² :
 Qui pleure l'affoiblit ; qui soupire l'exhale.
 Il faut plus de fierté dans une ame royale ;
 Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :
 Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps : Aufide.
 Des portes du palais saisi pour ce perfide,

¹ Il semble que l'auteur, refroidi lui-même dans cette scène, fait répéter à Viriate les mêmes vers et les mêmes choses que dit Cornélie en tenant l'urne de Pompée, à cela près que les vers de Cornélie sont très touchants, et que ceux de Viriate languissent. (V.)

² *Ce sont amusements* est comique ; et *le prompt et noble orgueil* n'a point de sens. On n'a jamais dit, *un prompt orgueil*, et assurément ce n'est pas un sentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on apprend l'assassinat de son amant. (V.)

En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient; dissimulez un si juste courroux;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive¹,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, à Viriate.

Sertorius est mort; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres États elle ait le pas devant².

¹ J'ai dit souvent qu'on doit soigneusement éviter ce concours de syllabes qui offensent l'oreille, *jusqu'à ce que*. Cela paraît une minutie; ce n'en est point une : ce défaut répété forme un style trop barbare. J'ai lu dans une tragédie :

Nous l'attendrons tous trois jusqu'à ce qu'il se montre,
Parceque les proserits s'en vont à sa rencontre. (V.)

² C'est une chose également révoltante et froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter à Viriate ce qu'elle lui avait dit au second acte, qu'elle craignait qu'Aristie ne prit *le pas devant*. Il vient se proposer avec des *qualités* où Viriate trouvera de quoi *mériter une reine*. Son bras l'a dégagée d'un *choix abject*. Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que Sertorius. Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture; le seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spectateur; que c'est là où il faut porter le trouble et l'effroi dans l'ame, et que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique. C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il produire quelque intérêt! Que le forcené Ladias, emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur et de pitié. Oreste fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant Hermione, qui l'a forcé d'assassiner Pyrrhus. Point de grands crimes sans de

Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
 Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
 Et que ce coup heureux saura vous maintenir ¹
 Et contre le présent et contre l'avenir.
 C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
 Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
 Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
 C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
 Le nom de général vous le rendroit aimable;
 A vos rois, à moi-même il étoit préférable;
 Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi :
 Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
 Avec des qualités où votre ame hautaine
 Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
 Un Romain qui commande et sort du sang des rois
 (Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix.
 Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
 Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général,
 Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
 Lâche, tu viens ici braver encor des femmes ²,
 Vanter insolemment tes détestables flammes,
 T'emparer d'une reine en son propre palais,
 Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
 Crains les dieux, scélérat; crains les dieux, ou Pompée;
 Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épéc;
 Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
 Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
 Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses;
 Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas;
 Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;

grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même. C'est là la vraie tragédie. (V.)

¹ *Un coup qui saura la maintenir !* Voilà encore ce mot de *savoir* aussi mal placé que dans les scènes précédentes. (V.)

² Pourquoi Aristie ne fait-elle aucun effet ? c'est qu'elle est de trop dans cette scène. (V.)

Et quand il me verra commander une armée
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien.
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien ¹.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre ².
Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
Méritent de ma part de hauts remerciements :
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déferer);
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros; qu'il osa mériter ma colère;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'un atteinte ³ frivole;

¹ Ce sont des vers de Jodelet; et *je ne vous dis rien*, après lui avoir parlé assez longtemps, est encore plus comique. (V.)

² Le *silence ingrat* de Viriate! *cette ingrate de fièvre!* joignez à cela de *hauts remerciements*. (V.)

³ La dernière édition donnée par Pierre Corneille (1682), et celle publiée par Thomas Corneille, son frère (1692), portent *atteinte*. Cependant Voltaire, et après lui tous les éditeurs modernes ont mis *attente*, qui rend la phrase inintelligible, et qui, dans l'édition originale (1662), doit être regardé comme une faute d'impression.

Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.

Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service ;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence ;
Pour obtenir ma main, m'y tenir sans défense ;
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée :
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée ;
Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur¹.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance :
Vous êtes maître ici ; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main si vous l'osez.

¹ Rodelinde dit dans *Pertharite* :

Pour mieux choisir la place à te percer le cœur.

.....

A ces conditions, prends ma main si tu l'oses.

Mais ces vers ne font aucune impression ni dans *Pertharite*, ni dans *Sertorius*, parceque les personnages qui les prononcent n'ont pas d'assez fortes passions. On est quelquefois étonné que le même vers, le même hémistiche, fasse un très grand effet dans un endroit, et soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause : aussi on appelle vers de *situation* ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de sublime le deviennent par les circonstances où ils sont placés. (V.)

PERPENNA.

Moi ! si je l'oserai ? Vos conseils magnanimes
 Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes ¹ :
 J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
 Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.
 On ne s'attache point sans un remords bien rude
 À tant de perfidie et tant d'ingratitude :
 Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit ;
 J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
 Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,
 De ces mêmes forfaits vous serez la conquête ;
 Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
 Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
 J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
 J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
 Mon triomphe...

SCÈNE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS,
 THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
 Nos soldats mutinés, le peuple soulevé ².
 La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
 Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
 Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
 Tout morts et tout sanglants, ont encor des bourreaux.
 On cherche avec chaleur le reste des complices,
 Que lui-même il destine à de pareils supplices.
 Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,

¹ Dès qu'on fait sentir qu'il y a de l'art dans une scène, cette scène ne peut plus toucher le cœur. (V.)

² Ceci est une aventure nouvelle qui n'est pas assez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour ; les soldats pouvaient ne se pas mutiner : ces accidents ne tiennent point au nœud de la pièce. Toute catastrophe qui n'est pas tirée de l'intrigue est un défaut de l'art, et ne peut émouvoir le spectateur. (V.)

Et de sa propre main vous me voyez percé ;
 Maître absolu de tout, il change ici la garde.
 Pensez à vous, je meurs ; la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer ¹
 A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
 Avez-vous en vos mains un assez bon otage,
 Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
 Madame ; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS,
 ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
 Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
 L'amant de votre femme, et ce rival fameux
 Qui s'opposoit partout au succès de vos vœux.
 Je vous rends Aristie, et finis cette crainte ²
 Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte ;
 Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
 Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.

Je fais plus : je vous livre une fière ennemie,
 Avec tout son orgueil et sa Lusitanie ³ ;
 Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains

¹ Aristie répète ici les mêmes choses que lui a dites Perpenna dans la scène précédente. On a déjà observé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique ; mais dans un moment qui doit inspirer le trouble et la terreur, elle est un défaut capital. Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile et peu digne de la femme de Pompée. On a tué Sertorius, qu'elle n'aimait point ; elle se trouve dans les mains de Perpenna ; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne. (V.)

² *Finir une crainte !* (V.)

³ Comme si cet orgueil était un effet appartenant à Viriate. (V.) — Voilà une remarque bien peu digne de Voltaire. (P.)

Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude ;
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;
Et vous reconnôîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets ¹,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance ²,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.)

ARISTIE.

Quoi, scélérat ! quoi, lâche ! oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien ³ ;
Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;
Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire :
Et ne puis... Mais, ô dieux ! seigneur, qu'allez-vous faire ?

POMPÉE, après avoir brûlé les lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir ⁴.

¹ *Des ennemis pour quelqu'un*, c'est un solécisme et un barbarisme.
(V.)

² *Enflammés de vengeance pour*, même faute. (V.)

³ Quand même la situation serait intéressante, théâtrale et terrible, elle ne pourrait émouvoir, parceque Perpenna n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur, et qu'on ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche.
(V.)

⁴ Cette action de brûler des lettres est belle dans l'histoire, et fait un mauvais effet dans une tragédie. On apporte une bougie, autrefois on apportait une chandelle. (V.) — Qu'on apporte une bougie ou une chandelle pour brûler ces lettres, cela prouve seulement que le service

Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.

Rome, en deux factions trop longtemps partagée,
N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur¹.
Oyez, Celsus.

(Il lui parle à l'oreille.)

Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, suivez ce tribun ; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéissez.

du théâtre s'est fait longtemps avec une indécence révoltante ; mais l'action de Pompée n'en est pas moins belle. Chénier, dans sa tragédie de *Philippe second*, a fait un emploi très heureux d'un moyen à peu près semblable. Don Carlos brûle des papiers qu'on veut lui arracher, et qui compromettroient des citoyens fidèles à qui l'on fait un crime de réclamer les droits de leur patrie. (P.)

¹ On ne remet point le carnage dans une ville, comme on y remet la paix. *Le carnage et l'horreur*, termes vagues et usés qu'il faut éviter. Aujourd'hui, tous nos mauvais versificateurs emploient le carnage et l'horreur à la fin d'un vers, comme les armes et les alarmes pour rimer.

(V.)

² Le froid qui règne dans ce dénouement vient principalement du rôle bas et méprisable que joue Perpenna. Il est assez lâche pour venir accuser la femme de Pompée d'avoir voulu faire des ennemis à son mari dans le temps de son divorce, et assez imbécile pour croire que Pompée lui en saura gré dans le temps qu'il reprend sa femme. Un défaut non moins grand, c'est que cette accusation contre Aristie est un faible épisode auquel on ne s'attend point. C'est une belle chose dans l'histoire que Pompée brûle les lettres sans les lire ; mais ce n'est point du tout une chose tragique : ce qui arrive dans un cinquième acte, sans

SCÈNE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine : ce n'est que pour punir un traître.

Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,

avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impression violente. Ces lettres sont une chose absolument étrangère à la pièce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théâtre que le supplice d'un criminel, et surtout d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame ; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, et il n'y en aura point. Aristote avait bien raison et connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtiment d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre. Encore une fois, le cœur veut être ému ; et, quand on ne le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie. Viriate parle noblement à Pompée ; mais des compliments finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités sont dures, je l'avoue ; mais à qui dures ? à un homme qui n'est plus ! Quel bien lui ferai-je en le flattant ? quel mal, en disant vrai ? Ai-je entrepris un vain panégyrique ou un ouvrage utile ? Ce n'est pas pour lui que je réfléchis, et que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience, c'est pour les auteurs et pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts est incapable de connaître les beautés ; et je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque toutes ces pièces, que la vérité est préférable à Corneille, et qu'il ne faut pas tromper les vivants par respect pour les morts. Je ne suis pas même retenu par la crainte de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand homme, dans la vaine idée de m'égalier à lui en l'avilissant : je me crois trop au-dessous de lui. Je dirai seulement ici que je parlerais avec plus de hardiesse et de force si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de Corneille. J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profession toute ma vie ; et je sens si vivement ce que le père du théâtre a de sublime, qu'il m'est permis plus qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable. (V.)

Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
 Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
 Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve;
 Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
 Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.

Si de quelque péril je vous ai garantie,
 Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
 A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
 Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
 Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
 Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
 Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
 C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
 Elle est irréparable : et, comme je ne voi
 Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
 Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée¹;
 Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
 D'une juste amitié je sais garder les lois,
 Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
 S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
 Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :
 Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
 Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous ;
 Vous choisirez, seigneur ; ou, si votre alliance
 Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
 Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
 Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
 Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse ;
 Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
 Ou j'y ferai toujours honorer la vertu².

¹ Cette tirade de Viriate est très à sa place, pleine de raison et de noblesse. (V.)

² Après tant de tragédies peu dignes de Corneille, en voici une où

SCÈNE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS,
THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus ?

CELSUS.

Oui, seigneur ; le perfide

vous retrouvez souvent l'auteur de *Cinna* ; elle mérite plus d'attention et de remarques que les autres. L'entrevue de Pompée et de Sertorius eut le succès qu'elle méritait ; et ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abbé d'Aubignac, homme célèbre en son temps, et que sa *Pratique du Théâtre*, toute médiocre qu'elle est, faisait regarder comme un législateur en littérature. Cet abbé, qui avait été longtemps prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux sans doute à l'auteur de *Cinna* de voir un prédicateur et un homme de lettres considérable écrire à madame la duchesse de Retz, à l'abri d'un privilège du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu et moins estimé que Corneille. « Vous êtes poète, et poète de théâtre, dit-il à « ce grand homme dans sa quatrième dissertation adressée à madame « de Retz ; vous êtes abandonné à une vile dépendance des histrions : « votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers ; vos amis ne « sont que des libraires du Palais. Il faudrait avoir perdu le sens, « aussi bien que vous, pour être en mauvaise humeur du gain que vous « pouvez tirer de vos veilles et de vos empressements auprès des his- « trions et des libraires. Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on vous « loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent... Défaites- « vous, monsieur de Corneille, de ces mauvaises façons de parler, qui « sont encore plus mauvaises que vos vers... J'avais cru, comme plu- « sieurs, que vous étiez le poète de la critique de l'École des femmes, « et que Licidas était un nom déguisé comme celui de M. de Corneille ; « car vous êtes, sans doute, le marquis de Mascarille, qui piaille tou- « jours, qui ricane toujours, qui parle toujours, et ne dit jamais rien « qui vaille, etc. » Ces horribles platitudes trouvaient alors des protec- teurs, parceque Corneille était vivant. Jamais les Zoïle, les Gacon, les Fréron, n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua Corneille sur sa famille, sur sa personne ; il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique ; et dans ces torrents d'injures il fut secondé par les mauvais auteurs, ce que l'on

A vu plus de cent bras punir son parricide ;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté ;

croira sans peine. J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens *, et à des yeux accoutumés à ne lire que ce qui peut instruire et plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiseurs de brochures et de feuilles qui déshonorent la nation, et que l'appât du plus léger et du plus vil gain engage encore plus que l'envie à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulte le mérite et la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, et servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits ; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile ; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue. Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de Corneille, la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les temps et de toutes les nations, toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages, et non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles scènes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horaces*, les beautés nobles et sages de *Cinna*, le sublime de *Cornélie*, les rôles de *Sévère* et de *Pauline*, le cinquième acte de *Rodogune*, la conférence de *Sertorius* et de *Pompée* ; tant de beaux morceaux, tous produits dans un temps où l'on sortait à peine de la barbarie, assureront à *Corneille* une place parmi les plus grands hommes jusqu'à la dernière postérité. Ainsi l'excellent *Racine* a triomphé des injustes dégoûts de madame de *Sévigné*, des farces de *Subligni*, des méprisables critiques de *Visé*, des cabales des *Boyer* et des *Pradon* ; ainsi *Molière* se soutiendra toujours, et sera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule ; ainsi les charmants opéras de *Quinault* feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poésie, au naturel et à la vérité de l'expression, aux graces faciles du style, quoique ces mêmes opéras aient toujours été en butte aux satires de *Boileau*, son ennemi personnel, et quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois. Il est des chefs-d'œuvre de *Corneille* qu'on joue rarement ; il y en a, je crois, deux raisons : la première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du temps des

* Ne pouvoit-il pas leur épargner aussi les sottises de d'Aubignac, en se dispensant de les reproduire ? (P.)

Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre,

(à Viriate.)

Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres¹
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

Horaces et de *Cinna* : les premiers de l'État alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, soit dans l'Église, se fesaient un honneur, ainsi que le sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait une instruction et un plaisir si noble. Quels furent les premiers auditeurs de *Corneille* ! un Condé, un Turenne, un cardinal de Retz, un duc de La Rochefoucauld, un Molé, un Lamoignon, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi bien que pour messieurs de l'Académie : le prédicateur venait y apprendre l'éloquence et l'art de prononcer ; ce fut l'école de Bossuet ; l'homme destiné aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles ? un certain nombre de jeunes gens et de jeunes femmes. La seconde raison est qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter *Cinna* et *les Horaces*. On n'encourage peut-être pas assez cette profession, qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, et tous les talents extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous ces mérites, c'est alors que *Corneille* paraît dans toute sa grandeur. Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité ce qui me paraît défectueux, aussi bien que ce qui me semble sublime. Autant les injures des d'Aubignac et de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, et l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouvrage, et non sur la personne : elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile. (V.)

¹ Donner un ordre à des pompes ! et, qui pis est, notre ordre ! (V.)

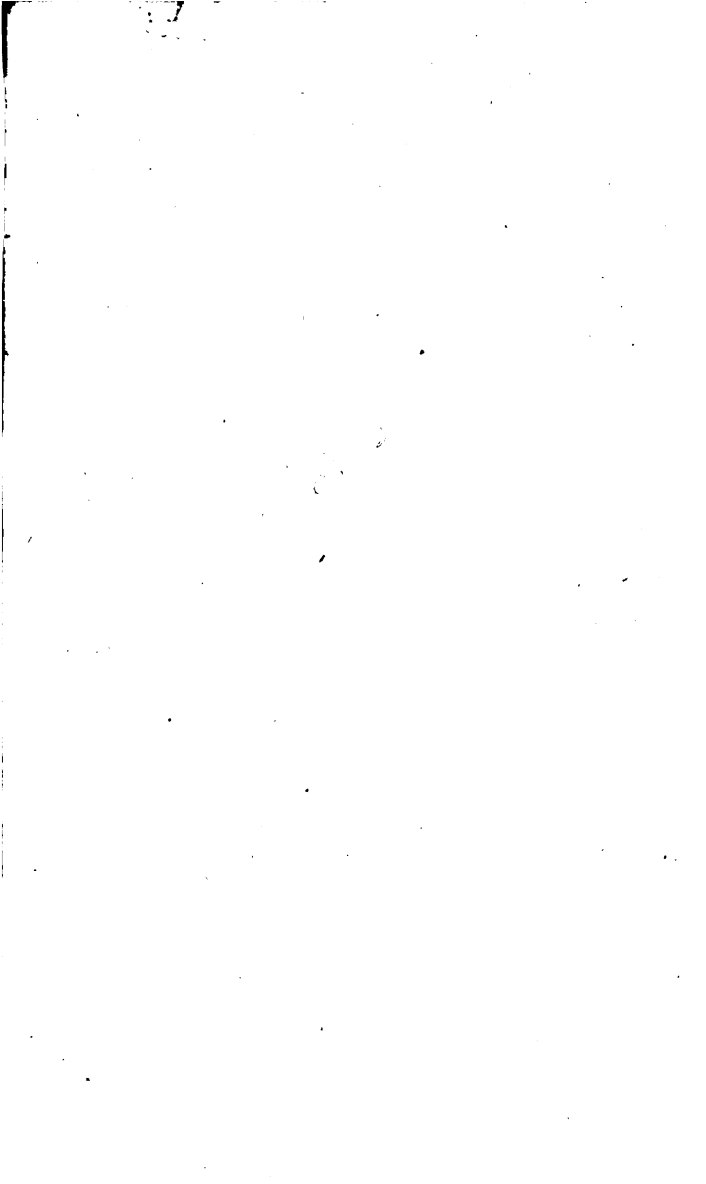
— Les éditions données par *Corneille* portent *votre ordre*, et non *notre ordre*, comme *Voltaire* paroît l'avoir lu dans quelque édition peu correcte.

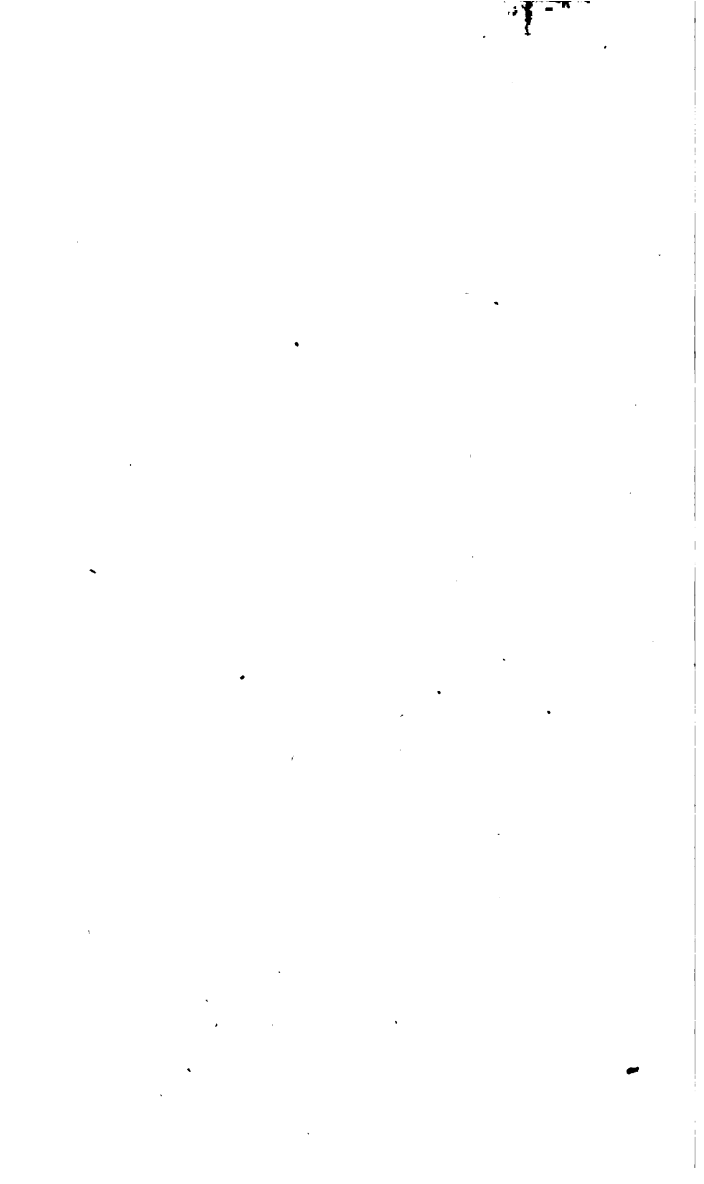
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LE MENTEUR, comédie.....	1
Épître.....	3
Au Lecteur.....	5
Examen du Menteur.....	96
RODOGUNE, princesse des Parthes, tragédie.....	99
A monseigneur le Prince.....	101
Appian Alexandrin, au livre des guerres de Syrie, sur la fin.....	104
Examen de Rodogune.....	214
HÉRACLIUS, tragédie.....	221
A monseigneur Séguier, chancelier de France.....	225
Au Lecteur.....	225
Examen d'Héraclius.....	336
NICOMÈDE, tragédie.....	341
Au Lecteur.....	343
Examen de Nicomède.....	441
SERTORIUS.....	447
Au Lecteur.....	449

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.







THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

OCT 24 1934

OCT 12 1945

DEC 10 1934

16 Dec '49

DEC 2 1937

Rogers
Rendall to
JAN 16 1849

DEC 22 1940M

Rogers
16 '49

11 Jul 49 MW

MAR 15 1941M

6 Aug 49
25 Nov 63 P8

OCT 21 1941 A

REC'D LD

DEC 22 1942

JAN 2 6 '64 -3 PM

YA 06385

390728

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

